

L'Exécuteur [267]

– Le projet Carnivore

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers
présente

L'EXÉCUTEUR



LE PROJET CARNIVORE

par **Don Pendleton**

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

LE PROJET CARNIVORE



PROLOGUE

Washington, D.C.

Personne ne vit le tireur ni n'entendit le coup de feu.

Le Dr Mitchell Fowler ressentit une douleur atroce, mélange de brûlure et de laceration, lorsque la balle le transperça en sectionnant l'aorte.

Il s'écroula sur le trottoir devant l'immeuble du F.B.I. et se mit à convulser. C'est alors que les gens comprirent qu'il venait de se passer quelque chose d'anormal. La lourdeur de la chute et le sang qui jaillissait de sa blessure – pas de doute, quelqu'un lui avait tiré dessus. À l'exception de deux agents spéciaux, tout le monde chercha à se mettre à l'abri.

Les agents commencèrent par crier en direction d'un groupe de touristes, leur ordonnant de remonter dans leur autocar et de « dégager vite fait ! ». Puis, ils sortirent des armes à feu, se couchèrent à plat ventre sur le trottoir et regardèrent dans tous les azimuts, guettant un signe qui trahirait la présence du tireur : mouvement ou bruit. Mais ce fut en pure perte, à cause des passants effrayés qui couraient dans tous les sens en poussant des cris et en gesticulant.

L'agent Mark Sheaghan rampa jusqu'à Fowler, qui ne bougeait plus. Il lui palpa le cou et le poignet, à la recherche du pouls. L'autre agent le questionna du regard. *Non*, signifia-t-il d'un hochement de tête. Un cœur en charpie ne bat pas. Fowler était mort.

Quelques années plus tôt, un cinglé avait sillonné Washington et ses alentours, s'amusant à percer des trous dans la tête des passants avec des balles blindées. Et voilà qu'un membre du service scientifique se faisait descendre juste devant l'immeuble du F.B.I., et Sheaghan se demanda si le cauchemar n'était pas sur le point de recommencer.

Au téléphone avec sa mère, Tilda MacEwan essayait de ne pas pleurer.

Quelqu'un venait de foutre la merde dans sa vie et, dès qu'elle pourrait de nouveau se montrer, elle découvrirait qui et elle le tuerait.

Après tout, elle n'était pas manchote avec un flingue. Son défunt père, un fermier texan, avait tenu à ce que sa fille chérie sache se défendre, surtout si elle devait aller vivre seule dans une grande ville, les grandes villes étant toutes plus pourries les unes que les autres.

— Quand reviens-tu à la maison ? demanda sa mère.

— Je ne sais pas, maman, répondit-elle d'une voix mal assurée. Je viens de te dire qu'il faut que j'aille quelque part.

— Pourquoi veulent-ils que tu partes maintenant ? Mon Dieu, Tilda, c'est le milieu de la nuit. Quelle heure est-il, au fait ?

MacEwan regarda la pendule du tableau de bord. Des larmes lui brouillaient un peu la vue.

— Bientôt 2 heures du matin, répondit-elle.

— Où est-ce qu'ils t'envoient ?

— Je n'ai pas le droit de te le dire, maman. Tu sais bien que certaines des choses que je fais sont classées top secret.

Sous la pluie, la ville avait quelque chose de lugubre à cette heure de la nuit.

— Écoute, maman, reprit-elle. Il faut que j'y aille sinon je vais rater mon avion. Je te promets de te rappeler dès que je pourrai.

— Oui, d'accord. Fais bon voyage, ma chérie. Et sois prudente.

— Compte sur moi. Je t'embrasse, maman.

— Moi aussi, je t'embrasse.

MacEwan coupa la communication et laissa tomber le téléphone sur le siège du passager. Vu les circonstances, pas question d'utiliser les transports publics. Elle avait bien quelques amis à qui elle pouvait demander de l'héberger, mais ils se sentiraient obligés de poser des questions embarrassantes, sans compter qu'elle les mettrait en danger.

Car l'affaire était grave. Quelqu'un avait déjà tué Mitch.

Non, elle avait intérêt à se débrouiller toute seule. Pour commencer, quitter Washington. Aller loin mais pas trop, juste ce qu'il fallait pour être difficile à retrouver tout en continuant d'observer la situation.

Mitch était mort et elle était désormais la seule à savoir ce qui se tramait. Ça la rendait aussi indispensable pour son pays qu'éminemment redoutable pour les comploteurs.

Elle aurait eu besoin d'aide mais elle ne pouvait se fier à personne. Elle se sentait perdue.

CHAPITRE PREMIER

Mack Bolan savait qu'il était suivi et, à son avis, les quatre zigotos dans la berline noire ne lui voulaient pas que du bien.

Quarante-huit heures s'étaient écoulées depuis que Harold Brognola l'avait contacté. Un scientifique du F.B.I. avait été assassiné, une experte en informatique s'était volatilisée et il y avait de bonnes raisons de penser que les deux événements étaient liés.

Ce que souhaitait le numéro Un du *Justice Department* tenait en peu de mots : l'Exécuteur intégrerait la DARPA, l'agence de recherche où avait travaillé l'experte en question, une certaine Tilda MacEwan, et tâcherait de découvrir ce qui lui était arrivé.

— En même temps, avait ajouté Brognola, si tu peux nous aider à mettre la main sur ceux qui ont tué Fowler...

L'assassinat du Pr Fowler étant de notoriété publique, le F.B.I. était officiellement chargé de l'enquête. En revanche, dans l'affaire de la disparition de Tilda MacEwan, comme personne n'était au courant, le Président avait donc pu se permettre de faire appel aux gens du Black Warriors Ranch. Dans la foulée, le patron du Ranch avait fait appel à l'Exécuteur et l'Exécuteur avait accepté le boulot sans trop rechigner, malgré le peu d'enthousiasme qu'il éprouvait pour les missions proposées par Brognola et qui, en général, n'avaient rien à voir avec sa guerre personnelle. Mais il ne pouvait rien refuser au vieux Hal, son complice de toujours.

Et maintenant, il y avait ces quatre types qui lui filaient le train. Bolan avait tout de suite flairé le danger. En même temps, il se posait des questions. Une demi-douzaine de personnes au maximum étaient au courant de sa présence à Washington. Le fait que quelqu'un soit déjà accroché à ses basques, cela ne pouvait signifier qu'une chose : la demoiselle MacEwan était très importante, et pas seulement pour Hal Brognola ou pour l'auguste occupant du bureau ovale.

Bolan tourna brusquement à droite et vit dans son rétroviseur la berline noire qui faisait de même. Ça aussi, c'était curieux : ils n'essayaient même pas d'être discrets. Encore un coup, cela ne pouvait signifier qu'une chose : ils n'allaient pas tarder à passer à l'attaque.

Le Guerrier glissa la main sous son aisselle et attrapa son fidèle Beretta 93-R. Au premier feu rouge, la berline s'arrêta juste derrière lui et les types en descendirent, sauf le chauffeur. Le soir tombait mais Bolan n'eut pas besoin de beaucoup de lumière pour distinguer leur artillerie.

C'était l'heure de pointe. Avec toutes les rues embouteillées, il ne voyait pas par où fuir. Il se pencha sur le côté alors que les trois tueurs braquaient leurs armes contre lui et ouvraient le feu. Par bonheur, son 4x4 appartenait au Black Warriors Ranch. Sous ses dehors très ordinaires, il était blindé. Les flancs étaient renforcés avec du Kevlar et les fenêtres étaient à l'épreuve des balles. Dieu sait ce qui avait poussé Bolan à prendre ce véhicule-là plutôt que de louer une voiture, comme il faisait d'habitude – toujours est-il que ça lui sauva la vie.

Les balles tambourinèrent en vain contre les glaces et la carrosserie. L'Exécuteur attendit une accalmie pour sortir par la portière du passager. Les tueurs ne s'étaient pas attendus à un tel tour. Pour commencer, Bolan mit une balle dans la tête du plus proche. Le crâne du type s'ouvrit en deux et une bouillie sanglante gicla.

La balle suivante alla se loger dans la poitrine de celui qui se trouvait juste derrière. Le lascar pivota sous la violence de l'impact et se fracassa le menton contre le toit de la berline avant de s'affaler sur le trottoir.

Se rendant compte que, en un clin d'œil, leur ennemi venait de multiplier par deux ses chances de survie, le tueur restant et le chauffeur cherchèrent leur salut dans la fuite. Le premier partit en courant. Le second passa la marche arrière et battit en retraite aussi vite que possible. Ce fut pour le malheur d'une femme qui arrivait au volant d'une petite décapotable. Les deux autos se télescopèrent dans un effroyable vacarme de tôles froissées et de vitres brisées. Le quatre cylindres du cabriolet ne fit pas le poids contre l'énorme coffre de la berline.

Bolan se lança à la poursuite du tueur. Au même moment, le chauffeur descendit de la voiture et sortit un pistolet. Le Guerrier, tout en courant, pointa son Beretta et tira deux fois, pour forcer le chauffeur à se baisser plutôt que dans l'espoir de l'atteindre. Il se trouva que, la chance aidant, l'une des balles le toucha à l'épaule et lui fit lâcher son pistolet et rouler au sol.

Avec le chauffeur désarmé, Bolan put se consacrer au seul qui restait, et qui venait d'arriver près d'une voiture arrêtée en sens inverse. Bolan se reprocha de ne pas avoir commencé par celui-là mais la réaction du chauffeur l'avait pris au dépourvu.

Le criminel fit sortir de force la conductrice. La pauvre femme paraissait terrifiée mais Bolan fut moins inquiet pour elle que pour le

bébé qu'il venait d'apercevoir par la glace de custode.

Il se rendit compte que son adversaire n'avait pas vu le bébé. Et son premier devoir, quoi qu'il en soit du reste, avait toujours été de défendre les innocents. Aujourd'hui ne faisait pas exception.

L'Exécuteur continua de se rapprocher. Le tueur pointa le canon de son pistolet-mitrailleur vers la tête de la femme. C'était un petit brun, au teint olivâtre, avec la bouche tordue par un rictus et des yeux fiévreux. En un mot comme en cent : un fanatique.

Bolan le visa soigneusement. L'homme lui cria quelque chose en arabe et il s'immobilisa, mais sans abaisser son arme. Tout en continuant de vociférer, l'homme appuya le canon de son pistolet-mitrailleur contre la tête de la femme. Après un ultime coup d'œil au bébé sanglé sur son siège à l'arrière de l'auto, Bolan décida qu'il était temps d'agir.

Il appuya sur la détente du Beretta.

La balle frappa la carcasse du pistolet-mitrailleur, en plein dans la fenêtre d'éjection, mettant l'arme hors d'usage avant de l'envoyer valser sur le trottoir. La femme ne fut pas moins surprise que le terroriste mais elle eut la présence d'esprit de s'écarter dès qu'il desserra son étreinte. L'Exécuteur profita de l'aubaine. Il fit feu une fois de plus, visant le cou. La moelle épinière sectionnée, le type s'effondra sur le bitume, la tête la première.

Sans perdre une seconde, Bolan s'approcha du cadavre et le fouilla, à la recherche de papiers d'identité, et n'en trouva pas. De son côté, la mère courut récupérer son bébé et le serra contre sa poitrine. Puis, elle regarda curieusement l'Exécuteur.

— N'ayez pas peur, lui dit-il. Il n'y a plus de danger. Je ne vous veux aucun mal.

La femme ne répondit rien mais elle parut rassurée. Bolan courut fouiller les deux autres cadavres. Là encore, en pure perte. Le chauffeur avait pris la poudre d'escampette, abandonnant la berline. Bolan la fouilla aussi et ne trouva pas grand-chose, à part un carnet d'allumettes orné de signes cabalistiques. C'était peut-être un indice. Il allait l'envoyer au Ranch. Si quelqu'un pouvait déchiffrer l'énigme, c'était Aaron Kurtzman ou Herman « Gadgets » Schwarz.

Bolan remonta dans son véhicule et se dépêcha de quitter les lieux du carnage. À n'en pas douter, un passant avait déjà appelé la police. Sous peu, son 4x4 serait signalé partout. Il avait intérêt à se procurer un autre moyen de locomotion.

Et il savait exactement à qui s'adresser.

Le garage, dans la zone industrielle d'Arlington, ne payait pas de mine. Mais, comme chacun sait, l'essentiel est invisible pour les yeux. Le propriétaire se faisait appeler Nicholas Smith – Colin pour les intimes. Bolan ne connaissait pas son vrai nom et Colin ne savait pas qui était l'Exécuteur. Ça leur convenait très bien ainsi. En revanche, Bolan savait que Colin avait aidé à démanteler un important réseau de voleurs de voitures et qu'il faisait partie du Programme de protection des témoins du F.B.I. C'était un dingue de bagnoles, excellent mécano et, comme contact, fiable à cent pour cent. Il donnait un coup de main de temps à autre et empochait les pourboires sans poser de questions.

Colin contempla le 4x4 pendant un petit moment.

— Donc, il y a des gens qui vous en veulent, dit-il finalement, avec un sourire narquois.

Bolan acquiesça.

— Ouais, je commence à en avoir l'habitude.

— Ça, je m'en doute, répondit Colin en ricanant.

— Combien de temps pour réparer ?

Colin fit lentement le tour du 4x4 et, après l'avoir bien examiné, donna son verdict.

— Au moins trois jours. Comprenez-moi bien ! Il n'y a pas beaucoup de dégâts. Toutes les glaces sont étoilées mais, pour les changer, c'est l'affaire d'une heure ou deux. Par contre, pour la carrosserie, c'est une autre paire de manches. Lorsque j'aurai rebouché les trous et poncé, il faudra repeindre. Une journée pour le rebouchage, une journée pour la peinture, une journée pour que ça sèche...

— D'accord, dit Bolan. Vous avez quelque chose à me prêter en attendant ?

Colin sourit d'un air satisfait.

— Il se trouve que oui. Suivez-moi.

Bolan récupéra ses bagages à l'arrière du 4x4 (un petit sac pour sa garde-robe, un grand pour son artillerie) et suivit le mécano jusqu'au fond du garage, où se trouvaient plusieurs voitures, sous des bâches.

Colin en dévoila une, aussi solennel que s'il avait dévoilé une statue. C'était une luxueuse limousine, couleur vieil or, avec les sièges en cuir et le tableau de bord de bois précieux. Un vrai paquebot. Bolan se dit que ça lui conviendrait tout à fait. Pas trop tape-à-l'œil mais, comme symbole de réussite sociale, exactement ce qui convenait à un consultant auprès du secrétariat d'État à la défense.

— Ça fera l'affaire, dit-il.

Colin lui donna les clés et montra du doigt le 4x4 criblé de balles.

— Si ça n'est pas trop vous demander, dit-il sur un ton pince-sans-rire, essayez de me la ramener sans ce genre d'éraflures.

— Je vais faire mon possible, promit Bolan.

Il mit ses bagages dans le coffre, s'assit au volant et partit vers le centre-ville d'Arlington et les bureaux de la DARPA. Chemin faisant, il sortit de sa poche son téléphone portable et composa le numéro du Ranch.

Aaron Kurtzman, fidèle au poste, répondit presque immédiatement.

— Hé, Striker ! s'exclama-t-il avec cette grosse voix qui allait si bien avec son physique de catcheur. As-tu des bonnes nouvelles à nous annoncer ?

— J'ai des nouvelles, oui, mais elles ne sont pas bonnes.

— Que s'est-il passé ?

— À peine arrivé ici, j'ai eu des problèmes.

— Quel genre de problèmes ?

— Le genre qui parle arabe et qui brandit des pistolets-mitrailleurs, répondit Bolan. Est-ce que le dirlo est là ?

— Oui, attends une seconde.

Kurtzman était censé comprendre, d'après la manière dont Bolan avait formulé sa question, qu'il valait mieux se méfier des oreilles indiscrètes. En conséquence, il allait non seulement prévenir Brognola mais activer tous ses brouilleurs. Il revint une demi-minute plus tard et dit :

— Tu peux y aller, Striker, j'ai sécurisé la liaison.

La voix de Brognola se fit entendre à son tour. Il n'avait pas l'air content.

— Striker, ça va ?

— Je suis toujours en vie mais je suis sûr que quelqu'un m'a dans le collimateur.

— Nous sommes déjà au courant de la fusillade à Arlington, répondit Brognola. Les rapports de police sont arrivés il y a une dizaine de minutes. Nous n'étions pas certains que tu étais concerné. Que s'est-il passé ?

Bolan n'avait de comptes à rendre à personne, pas même au grand Fédéral. Il était un électron libre. Et tant pis si ça donnait des boutons à quelques-uns.

Il raconta quand même l'affaire – à gros traits.

— Ce n'est pas pour ça que j'appelle, s'empressa-t-il d'ajouter. J'appelle parce que je pense qu'il y a une fuite quelque part.

Bolan avait parlé sur un ton catégorique.

— Ce n'est pas possible ! protesta Brognola avec la même assurance.

— Allons ! Rends-toi à l'évidence ! Ces types m'ont trouvé en moins de deux. Comment expliques-tu ça ?

— Je n'en sais rien, concéda Brognola.

— Moi non plus. Mais une chose est sûre : ce n'était pas une coïncidence et ils ne se sont pas trompés de cible. Peut-être qu'ils ne savaient pas exactement qui j'étais mais ils étaient au courant de ma présence à Arlington et ils m'ont considéré comme une menace.

— Tu penses à quoi ?

— Certains petits détails... comme le fait qu'ils parlaient arabe et qu'ils tiraillaient dans les rues avec des pistolets-mitrailleurs. Des terroristes.

— En effet, c'est ressemblant, dit Brognola. D'ailleurs, nous soupçonnions déjà qu'il y avait des terroristes derrière le meurtre de Fowler. Ça se confirme. Mais ça n'explique toujours pas la disparition de Tilda MacEwan.

— J'apprendrai sans doute des choses à la DARPA. Vous m'avez trouvé un contact, au fait ?

— Oui, dit Brognola. C'est le Dr Ali Khan. Il attend ta visite.

— Un Arabe ?

— Un Pakistanais, pour être précis. Mais, d'après toutes les enquêtes dont il a fait l'objet, il est de notre côté.

— Dans ce cas, tant que je jouerai mon rôle convenablement, je ne devrais pas avoir de problèmes. Écoute, Hal, j'arrive sur le parking de la DARPA, il va falloir que je raccroche mais, avant, tu peux me repasser Aaron ?

— Je suis là, Striker, dit Kurtzman. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Attends !

Après s'être garé, Bolan sortit de sa poche la boîte d'allumettes qu'il avait trouvé dans la voiture des tueurs, la tint dans la lumière du plafonnier et la photographia avec son téléphone.

— Aaron, tu es toujours là ? reprit-il. Il s'agit d'une pochette d'allumettes. Je te l'envoie par MMS. Il y a des inscriptions bizarres dessus. Vois si tu peux en tirer quelque chose.

— O.K. Ce genre de chose, c'est plutôt pour Gadgets, mais on s'en

occupe tout de suite. Hé, Striker ?

— Ouais.

— Tu fais gaffe à toi. J'ai un mauvais pressentiment.

— Ne t'en fais pas. Salut.

Bolan raccrocha, rangea le téléphone dans la boîte à gants, descendit de la luxueuse limousine, rajusta son nœud de cravate et partit vers l'entrée de l'immeuble.

Avec tout ça, il commençait à se faire tard mais Bolan avait tous les laissez-passer et tous les coupe-file nécessaires – et puis, on l'attendait.

Lorsqu'il eut franchi sans encombre le poste de garde, une belle brune vint à sa rencontre et lui montra le chemin jusqu'à la salle d'attente, en face du bureau du directeur. Bolan en profita pour sortir un dossier de son attaché-case et le relire. L'attaché-case, c'était de la frime, mais pas le dossier. Bolan allait se faire passer pour un certain Matthew Cooper, ingénieur-conseil en armement, avec les diplômes requis et les recommandations souhaitables.

La porte du bureau du directeur s'ouvrit. L'homme qui parut était plutôt râblé, avec le teint mat, une fine moustache et un petit bouc. Il était tiré à quatre épingles et portait davantage de bagues qu'il n'avait de doigts.

— Monsieur Cooper ? dit-il en s'approchant, tout sourire. Je suis le Dr Khan. Bienvenue à la DARPA.

Bolan se leva de son siège et s'apprêta à serrer la main du petit homme. C'est alors que tout explosa.

CHAPITRE II

Bolan eut l'impression que ses dents se déchaussaient. Un violent tourbillon le souleva du sol et le projeta tête la première contre le mur. Il se serait peut-être fracassé le crâne s'il n'avait réussi à parer le choc avec son attaché-case. L'explosion avait été suffisamment puissante pour pulvériser toutes les vitres et, au total, il s'en sortait bien.

On ne pouvait pas en dire autant de la secrétaire qui avait conduit Bolan jusqu'à la salle d'attente. La bombe s'était manifestement trouvée sous son bureau et elle avait tout pris. La déflagration avait broyé ses jolies jambes et carbonisé le reste. À travers le brouillard qui lui enveloppait l'esprit, l'Exécuteur l'entendit pousser un cri atroce.

Le Dr Khan avait eu plus de chance. Alors que la poussière commençait à se dissiper, Bolan vit le Pakistanais à genoux, le front plein de sang – mais vivant et conscient.

Bolan battit des paupières car ses yeux le piquaient. Il voulut s'essuyer le front avec le dos de la main et, au lieu de ça, il y tartina quelque chose de chaud. Il remarqua qu'il avait une écharde dans le pouce, qui saignait un peu mais ce n'était pas grave. On soignerait ça plus tard. Pour le moment, le plus important, c'était d'aider les gens à sortir. L'Exécuteur recompta ses membres et les fit bouger l'un après l'autre et, lorsqu'il fut convaincu de n'avoir rien de cassé, il se releva.

Il s'approcha d'Ali Khan et l'aida à se mettre debout. Le bonhomme résista lorsque Bolan voulut l'entraîner vers la sortie.

— Où est Sheryl ?

Bolan n'eut besoin que d'un coup d'œil pour mesurer l'étendue des dégâts. La secrétaire était morte. Il lui manquait une moitié du corps et la moitié restante n'avait plus forme humaine. Une odeur de chair brûlée flottait dans l'air, mêlée à une odeur d'essence.

— Nous ne pouvons plus rien pour elle, dit Bolan. Et il ne faut pas rester là.

Cette fois, le Dr Khan s'appuya sur Bolan et se laissa conduire hors du bureau. L'Exécuteur savait que l'endroit n'allait pas tarder à grouiller de flics qui allaient se mettre à poser des questions

auxquelles il ne pourrait pas répondre. Il n'avait pas envie qu'on s'intéresse à lui, mais il ne pouvait pas non plus se permettre de s'en aller. Déguerpir après une explosion, quoi de plus naturel ? Sauf que, dans son cas, ça n'aurait servi qu'à faire de lui une cible. Non, mieux valait rester et jouer la comédie.

Mais, pour l'instant, la priorité des priorités, c'était d'appeler Brognola, avant que les flics n'arrivent.

Au moment où ils atteignirent le hall d'entrée, les alarmes incendie retentirent. Les agents de sécurité les aidèrent à sortir et retournèrent aussitôt dans l'immeuble où l'on avait encore besoin d'eux.

Bolan s'assura que le Dr Khan allait bien et courut récupérer son téléphone dans sa voiture. Il se mit à l'écart et composa le numéro du Ranch. Les sirènes des pompiers et de la police se rapprochaient. Gadgets décrocha sans délai.

— Il faut que je parle à Hal, dit Bolan.

Brognola se retrouva en ligne au bout d'un instant.

— Les ennuis ne sont pas finis, dit Bolan.

— Quoi encore ?

— Une bombe vient d'exploser à la DARPA. Ah Khan et moi, nous n'étions pas très loin, nous avons manqué d'y rester. Par contre, la secrétaire de Khan a été déchiquetée. Je crois que la bombe était sous son bureau.

— Bon sang, maugréa Brognola. Tu es blessé ?

— Quelques égratignures. Ce n'est pas ce qui m'inquiète. Ce qui m'inquiète, c'est la bombe.

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien, dès que le F.B.I. aura fait les prélèvements, je voudrais que tes services se procurent des échantillons et les analyses. Je suis curieux de savoir à quoi carburait cette machine infernale. Il y avait de l'essence dedans, ça, d'accord, mais je suis sûr qu'il y avait autre chose...

— Entendu, dit Brognola, on s'en occupe.

— Bien, tu me passes Kurtzman ?

— O.K., Striker. Bonne chance.

Kurtzman vint en ligne.

— Tu as des nouvelles de ma boîte d'allumettes ? demanda Bolan.

— Oui. Tu as rudement bien fait de la ramasser. C'est une vraie mine de renseignements.

— Je t'écoute.

— Au milieu d'un fouillis de lignes, il y a un nom en arabe : *Riyad Bari*. Autrement dit, le Jardin d'Allah.

— Et ça nous apprend quoi ?

— Beaucoup de choses. Le Jardin d'Allah, c'est un night-club, ici, à Washington. Il se trouve au sud de la ville. Il y a longtemps que nous le soupçonnons d'être un point de ralliement pour les membres du Nouveau Front Islamique.

Bolan eut un mauvais pressentiment. Le N.F.I. était un groupe terroriste récemment implanté aux États-Unis. D'après certaines sources, il préparait quelque chose d'énorme mais il était tellement bien organisé que les agences de renseignements regroupées sous l'égide du Département de la Sécurité intérieure n'arrivaient pas à savoir quoi.

Le Président avait demandé à Brognola de s'en occuper, mais sans résultat. Grâce à cette pochette d'allumettes, ils avaient enfin une piste.

— Je vais aller y faire un tour. Le plus tôt possible.

— Hé ! fit une voix derrière Bolan.

L'Exécuteur sentit qu'une main se posait sur son épaule et il réagit d'instinct. En pivotant, il enroula son bras gauche autour du bras droit de l'importun. Il ferma son poing droit, dans lequel se trouvait toujours le téléphone, prêt à frapper à la gorge. Il s'arrêta en voyant qu'il avait affaire à l'un des agents de sécurité. Le pauvre gars leva sa main libre et grimaça de douleur car Bolan lui tordait méchamment le bras.

Voyant cela, Bolan le lâcha aussitôt.

— Désolé, dit-il, je suis un peu nerveux.

— Je vous en prie, monsieur, répondit le garde.

C'était un type assez jeune et il se força à sourire tout en frictionnant son coude endolori.

— Maintenant, je sais qu'on n'a pas intérêt à essayer de vous prendre par surprise, monsieur, reprit-il. Je voulais juste vous demander de ne pas utiliser votre téléphone tant que les démineurs n'ont pas nettoyé les lieux. Ça pourrait déclencher une autre bombe, vous comprenez ?

— Bien sûr, vous avez raison, dit Bolan en éteignant ostensiblement son téléphone. Je vous promets de ne plus m'en servir.

— Je regrette, dit le garde, mais je suis obligé de vous le confisquer pendant la durée de l'alerte, monsieur.

— Pas sans une accréditation de niveau 3, dit Bolan.

Le garde glissa deux doigts dans la poche de sa chemise et en

sortit sa carte : elle portait le tampon des accréditations de niveau 3, encadré par les signatures du directeur du F.B.I. et du Secrétaire à la Défense. À contrecœur, Bolan lui donna son téléphone. Il venait d'appeler deux fois de suite le Ranch mais ça n'avait pas d'importance car, chaque fois qu'il raccrochait, la mémoire était effacée et les données si bien détruites que même le plus génial hacker n'en aurait rien tiré.

— Merci, monsieur, dit le garde. Maintenant, si vous voulez bien aller avec les autres employés jusqu'à ce que quelqu'un vienne recueillir votre témoignage.

Bon gré mal gré, Bolan rejoignit la petite foule rassemblée dans un coin du parking et patienta en essayant de paraître aussi désespéré que ses voisins.

Black Warriors Ranch, Virginie

Evangelista Preston se versa du café, posa sur son bureau une pile de dossiers haute comme ça, se laissa choir dans son fauteuil, ferma les yeux, renversa la tête en arrière et soupira. Lorsqu'elle était revenue de son rendez-vous avec le sous-directeur de la N.S.A., Kurtzman lui avait décrit la situation. En un mot comme en cent, c'était moche.

Mack Bolan avait failli se faire tuer deux fois en deux heures. Ce n'était pas banal. Mais Bolan ne se trouvait pas souvent dans des situations banales.

Quand Preston pensait à Bolan, c'était ses yeux qu'elle évoquait en premier, froids et déterminés, et puis son visage énergique, grossièrement buriné, le genre de visage que les femmes en général trouvent plus séduisant que beau. Mais, même si elle adorait les rares moments qu'elle passait avec l'Exécuteur, Preston n'était pas une midinette. Il n'était pas pour elle, ni pour personne d'ailleurs. S'arrachant à sa rêverie, elle rouvrit les yeux, s'assit bien droite sur son fauteuil et se mit au travail.

Brognola lui avait demandé d'aller à la N.S.A. et de rapporter tous les renseignements disponibles sur le Nouveau Front Islamique : les actions qu'ils avaient revendiquées, leurs planques connues aux États-Unis, leurs réseaux de sympathisants, etc. Elle aurait préféré travailler de concert avec Kurtzman et Schwarz, mais ils étaient en train d'analyser les pièces à conviction ramassées sur les lieux de l'attentat à la bombe. Il s'agissait de prélèvements que les agents du Ranch s'étaient fait une joie de subtiliser avant qu'ils n'arrivent aux labos du

F.B.I. à Fairfax, en Virginie.

Tout en commençant à trier ses dossiers, elle repensa à tout ce que Bolan avait dû affronter en si peu de temps. D'abord, la fusillade à Arlington avec des tueurs armés de pistolets-mitrailleurs, et puis la bombe dans les bureaux de la DARPA. Dans les deux cas, c'était évidemment Bolan qui était visé, même si personne ne savait pourquoi ni comment. Qu'est-ce que le Nouveau Front Islamique lui trouvait de si intéressant ? À moins qu'ils ne l'aient pris pour le remplaçant de Tilda MacEwan. Dans ce cas, il était permis de supposer que la disparition de MacEwan avait quelque chose à voir avec le Nouveau Front Islamique. Si le Dr Fowler avait été assassiné par des membres du N.F.I., il était naturel que MacEwan, sa plus proche collaboratrice, préfère se cacher. Cela faisait déjà trois jours qu'elle était portée manquante et si quelqu'un pouvait la retrouver et la ramener saine et sauve, c'était Bolan.

À peine plongée dans les statistiques, Preston hocha la tête d'un air navré. Selon les estimations, il y avait entre mille et quinze cents membres du N.F.I. sur le territoire des États-Unis, certains d'entre eux des citoyens américains convertis à l'islam ou bien ralliés à la « cause arabe » depuis les attentats contre le Pentagone et les tours jumelles. On avait même de bonnes raisons de croire que certains d'entre eux étaient des banquiers et des hommes d'affaires influents. Les services de renseignements étaient persuadés que certains groupes étaient en train de s'armer et préparaient une vague d'attentats contre des civils innocents.

Cependant, les dossiers de la N.S.A. ne recelaient rien d'aussi important que la pochette d'allumettes trouvée par Bolan dans la voiture des terroristes. Herman « Gadgets » Schwarz avait sorti de sa banque de données tout ce qui concernait le *Riyad Bari*, même les choses les plus insignifiantes en apparence. Le Jardin d'Allah était une entreprise honnête, dont les propriétaires payaient leurs impôts et faisaient des dons importants à toute sorte d'organisations caritatives. En somme, la couverture idéale pour des activités criminelles.

Le problème, c'était qu'à part de vagues indices et des coïncidences troublantes, rien ne permettait de prouver que le Jardin d'Allah était autre chose que ce qu'il prétendait être, à savoir un club select réservé à de riches Moyen-Orientaux et à des Américains triés sur le volet.

Dans ce genre d'affaire, on ne peut pas se contenter d'approximations. Evangelista Preston allait être obligée d'examiner à la loupe chaque dossier, séparer le bon grain de l'ivraie et puis transmettre toute information intéressante à ceux qui étaient susceptibles d'en faire un bon usage.

Brognola entra dans son bureau et s'assit près d'elle.

— Salut, dit-il tout en mâchonnant un cigare éteint. Quoi de neuf ?

— B'jour, répondit Preston. Je viens juste de rentrer, alors je ne peux pas encore te dire grand-chose.

— Je comprends. En fait, c'est plutôt moi qui ai une nouvelle à t'apprendre.

Preston pivota vers lui.

— Je suis tout ouïe.

— Eh bien, Grimaldi et Gadgets ont fini d'examiner les fragments de la bombe qui a explosé à la DARPA. D'après Gadgets, il y a beaucoup de choses intéressantes.

— On dirait que les petits gars du F.B.I. ont fait des progrès. Parce que, la collecte de pièces à conviction, ça n'a pas toujours été leur fort.

— Oui, mais, cette fois-ci, c'était particulièrement facile, répondit Brognola. Ceux qui ont posé cette bombe n'ont pas cherché à être discrets. Bref, Bolan avait raison, il n'y avait pas que de l'essence. Il y avait autre chose. Gadgets a trouvé quoi : du banal C4. Et il y a gros à parier que ce C4 a beaucoup de points communs avec celui utilisé pendant la première guerre du Golfe.

— Ce qui signifierait qu'il s'agit de tueurs en provenance du Moyen-Orient, dit Preston.

— Oui, au Koweït, on peut se procurer facilement des armes légères et des explosifs au marché noir. Et puis, c'est une raison de plus pour penser qu'il s'agit de gens qui n'ont rien à voir avec Al-Qaïda, ce qui les rend d'autant plus imprévisibles.

— Tu crois que nous avons affaire au Nouveau Front Islamique ? demanda Preston.

Brognola hocha la tête lentement.

— À mon avis, ça ne fait pas le moindre doute, grommela-t-il, l'air sinistre. Entre ce que nous savions déjà et les nouveaux indices qui pointent en direction du Jardin d'Allah, ça colle.

— Oui. Ça colle même un peu trop bien.

Le numéro Un du *Justice Department* pencha la tête sur le côté.

— Explique-moi ça, demanda-t-il, les dents serrées sur son cigare.

— Eh bien, je ne suis encore sûre de rien, mais j'ai l'impression que c'est un peu trop facile. Si nous avons vraiment affaire à des terroristes qui considéreraient Bolan comme un ennemi à abattre, ils auraient sorti le grand jeu. Ils auraient pu envoyer une petite armée au lieu de se contenter d'un commando de quatre hommes. Et puis, ils

auraient pu poser une bombe plus puissante afin d'être sûrs de tuer tout le monde dans le bureau ; pourtant, ils se sont contentés d'une bombinette et, en plus, ils l'ont fourrée sous le bureau de la secrétaire. Ça n'a pas de sens.

— L'attaque contre Striker, répondit Brognola en dodelinant de la tête d'un air pensif, il y a plusieurs façons de l'interpréter mais, pour la bombe, je crois que tu tiens une idée. Si je te comprends bien, tu penses que de simples terroristes, qui prendraient le risque de poser une bombe dans un immeuble fédéral, ne se contenteraient pas de massacrer une secrétaire et de casser quelques carreaux.

— Exactement. C'est pourquoi j'en conclus qu'ils n'avaient pas envie de tuer. Ils voulaient juste faire passer un message. Ou bien...

— Ou bien, ils voulaient détourner notre attention ? suggéra Brognola.

Evangelista approuva.

— Tu sais, je crois que tu as flairé quelque chose, reprit Brognola après une pause. Je vais demander à Aaron de voir ce qui se passait en ville à l'heure où la bombe a explosé. Peut-être qu'il va tomber sur quelque chose qui sort de l'ordinaire.

Le grand Fédéral se leva. Sur le point de partir, il se ravisa.

— Oh, tant que j'y suis, il y a encore quelque chose que je voudrais que tu fasses.

— Volontiers.

— En admettant que tu sois dans le vrai, ça n'explique pas la disparition de MacEwan. J'ai besoin que tu te renseignes sur ce qu'elle et Fowler fabriquaient dans leur labo. Dès que tu as du concret, on s'arrange pour passer l'info à Striker. Ça l'inspirera peut-être.

Evangelista Preston acquiesça d'une gracieuse inclination de tête et Brognola tourna les talons.

CHAPITRE III

Il était plus de minuit lorsque la police et le F.B.I. se décidèrent à laisser partir Bolan. Il s'estima heureux car ils auraient pu le garder beaucoup plus longtemps s'ils avaient voulu. Dans ce cas-là, il aurait été obligé de faire intervenir Brognola – exactement le genre de chose qu'il cherchait à éviter à tout prix. Un homme dans sa situation, moins il fait de vagues, mieux ça vaut.

Après avoir dit au revoir au Dr Khan, l'Exécuteur quitta les bureaux de la DARPA et décida de ne pas loger dans l'hôtel où le Ranch lui avait réservé une chambre. Il porta ses pénates dans un motel, pas vraiment minable – mais pas trop select non plus, car il avait une drôle de touche, avec son bandage autour de la tête, puant l'essence et couvert de suie.

Après avoir pris une douche et enfilé des vêtements propres, il décida de rendre une petite visite au Jardin d'Allah. Comme la plupart des night-clubs de la région, ça devait rester ouvert jusqu'à 2 ou 3 heures du matin, donc il avait encore le temps d'y faire un tour. Son Beretta 93-R était niché dans un holster sous son bras gauche et son

« Big Thunder » dans un holster de ceinture dans son dos, mais Bolan espérait ne pas avoir à s'en servir.

Il comptait sur cette petite expédition pour se renseigner sur le N.F.I., mais il n'excluait pas de glaner au passage des informations sur l'assassinat de Fowler ou la disparition de MacEwan. Il n'était toujours pas convaincu que les deux affaires étaient liées. Alors, comme ça, le N.F.I. aurait assassiné Fowler devant quelques dizaines de témoins et puis ils seraient soudain devenus discrets pour kidnapper MacEwan ? Non, l'Exécuteur n'y croyait pas une seule seconde. Ça n'aurait pas eu de sens. Et puis, en général, les groupes terroristes ne se comportaient pas comme ça. Il devait y avoir une autre explication, et l'Exécuteur était déterminé à la trouver.

Bolan rangea sa voiture juste en face du night-club afin de pouvoir observer l'entrée. Il y avait deux gros videurs devant la porte, qui faisaient le tri dans la file d'attente, accueillant les uns et bannissant les autres. Le Guerrier en aperçut un troisième, dans le vestibule, en

train de passer les entrants au détecteur de métal. Bolan n'aima pas l'idée de s'aventurer là-dedans sans arme, surtout que sa mission commençait à peine et qu'il s'était déjà fait canarder deux fois. En conséquence, il n'avait plus qu'à trouver un autre moyen d'entrer.

Il descendit de voiture et suivit le trottoir jusqu'à une allée qu'il avait repérée en arrivant et qui contournait le pâté de maisons dans lequel se trouvait le night-club. C'était l'un des quartiers les plus chic de la ville et cette allée servait aux livreurs et aux éboueurs qui, de cette façon, n'encombraient pas les rues.

Bolan passa par-dessus un grillage et se retrouva dans l'arrière-cour du club. Il y avait là une porte de service. Bolan l'examina. Elle était de bois massif avec des ferrures : pas le genre qu'on ouvre en soufflant dessus. L'Exécuteur commença par faire grise mine et puis il lui vint une idée en voyant la sonnette au-dessus de laquelle était écrit : LIVRAISONS. Il appuya sur le bouton. Un instant plus tard, quelqu'un fit glisser le volet du guichet. C'était un gamin. Ses yeux arrivaient à peine à la hauteur de l'ouverture.

— Ouais ? Quoi ? fit-il.

Bolan entra tout de suite dans la peau de son personnage, prenant la mine du gars qui est gelé, crevé et de mauvais poil.

En désignant avec son pouce quelque chose qui était censé se trouver quelque part derrière lui, il dit :

— J'apporte la bibine.

— On a déjà tout ce qu'il nous faut, répondit le môme.

— Distribution exprès, répondit Bolan en baissant les yeux vers un bon de livraison imaginaire. Un dénommé Ibn je ne sais quoi. Les trois quarts du temps, je n'arrive pas à lire les noms des clients. Le chef magasinier et ses foutues pattes de mouches, vous voyez ce que je veux dire ?

— Eh bien, laissez ça près de la porte, répondit le gosse.

Bolan se gratta la tête.

— Bon, d'accord, pourvu que ça reste entre nous. Parce que, si mon patron venait à le savoir... Mais il faudra quand même signer le bon de livraison. Je vous le laisse et vous me faites ça pendant que je vais chercher la marchandise, d'accord ?

— D'accord, répondit le gamin en refermant le guichet.

Bolan s'écarta un peu et attendit, prêt à agir. Il entendit un verrou s'ouvrir en claquant, et puis un autre, et puis il vit la clenche tourner lentement. Il retint son souffle lorsque la porte commença à s'ouvrir et, dès qu'il eut la place, il envoya la main dans l'entrebâillement et empoigna le devant d'une grosse chemise en jean. Il attira le gosse à

lui, le colla contre le mur et lui assena un bon coup de poing derrière l'oreille. Assommé, le gosse devint mou comme une chiffre. Bolan le traîna jusqu'aux poubelles et le cacha derrière.

Une fois à l'intérieur, Bolan referma les verrous et prit le temps de se repérer. Il se trouvait dans une petite pièce avec une table et une chaise pour tout mobilier. Une ampoule nue pendait au plafond. Sur la table, une cigarette se consumait dans un cendrier, à côté d'une bouteille de whisky et d'un jeu de cartes. Manifestement, le même était censé rester là à attendre quelque chose – quant à savoir quoi exactement, mystère !

Bolan commença par éteindre la lumière. Il pouvait entendre la musique dans le night-club. D'ici, ça ressemblait plus à du disco qu'à de la musique orientale. S'il fallait se fier aux apparences, le Jardin d'Allah était une boîte comme il y en a tant.

L'Exécuteur attendit une minute que ses yeux s'accoutument à l'obscurité puis s'approcha de la porte qui donnait vers l'intérieur et l'ouvrit. Il se retrouva devant un long couloir. Après avoir jeté un coup d'œil d'un côté et de l'autre pour s'assurer que la voie était libre, il entra.

Il y avait une autre porte juste en face. Bolan essaya de l'ouvrir mais elle était fermée à clé. Il ne vit pas une seule bonne raison de la forcer et au moins deux de s'en abstenir ; primo, rien ne prouvait qu'il y aurait quoi que ce soit d'intéressant derrière et, secundo, il risquait de faire beaucoup de bruit et de compromettre sa position, déjà pas fameuse. Il regretta de ne pas avoir pris le petit appareil électronique imaginé par Gadgets et qui pouvait ouvrir 90 % des serrures.

L'Exécuteur partit dans la direction d'où venait la musique. Il poussa une porte et ses oreilles furent aussitôt assaillies par la musique. En fin de compte, il s'agissait bien de musique traditionnelle arabe, mais modernisée, avec des basses qui faisaient trembler les murs, des guitares électriques et une batterie assourdissante. L'air puait le tabac, le hachisch et la sueur.

Bolan se dépêcha de refermer la porte derrière lui. Il se trouvait au bord de la piste, un peu à l'écart, dans un coin sombre. Il n'eut pas l'impression qu'on avait remarqué son arrivée. Le personnel était trop occupé avec les centaines de clients.

L'endroit était décoré à la mode arabe. Partout des poufs écarlates, des coussins soyeux, des tables très basses ; sur le sol, des tapis, aux murs, des tentures en cotonnade à motifs compliqués. L'Exécuteur contourna la piste sur laquelle des tas de gens s'agitaient. Au milieu, sur un podium, deux très belles femmes, des brunes aux yeux noirs, presque nues sous des voiles translucides, faisaient une espèce de danse du ventre, sans vraiment chercher à être en rythme avec la

musique.

Bolan continua d'avancer, à la recherche d'un bon poste d'observation. Faute de mieux, il alla se poser sur un tabouret, au bar. Il commanda un tonic et attendit. À peine eut-il le temps de boire une gorgée qu'une femme vint se jucher sur le tabouret voisin du sien et fit exprès de lui frôler le bras.

— Je vous prie de m'excuser, dit-elle fort civilement.

Bolan se tourna vers elle et, après l'avoir bien regardée, eut beaucoup de mal à en détacher ses yeux. Elle avait un teint café au lait, des yeux de jais, brillants et scrutateurs. Ses cheveux noirs cascadaient sur ses épaules et dans son dos en ondulant. Elle portait un bustier rouge, généreusement décolleté, et une minijupe noire qui remonta très haut le long de ses cuisses lorsqu'elle croisa ses jolies jambes.

Elle présentait *vraiment* bien – et elle tombait *vraiment* mal.

— Je m'appelle Khadîdja. Et toi ? demanda-t-elle avec un gracieux sourire.

— Matt, répondit Bolan.

Il n'aimait pas ça du tout. Cette femme aussi belle attirait forcément l'attention. Et lui, il avait envie de tout sauf de ça.

— Hé, je suis désolé mais il faut que j'y aille, dit-il.

— Pourquoi ? Je ne te plais pas ?

— Si, si, tu es très mignonne, répondit Bolan. C'est juste que...

— Alors, reste avec moi, on va causer.

D'une main, elle tapota sur le bar pour détourner son attention et, au même moment, de l'autre main, elle lui colla contre le ventre un pistolet P-93. Bien joué ! Bolan n'eut même pas le temps de voir d'où elle le sortait. Avec un sourire positivement exquis, elle ajouta :

— S'il te plaît ?

Bolan l'observa pendant un bref instant, jusqu'à ce qu'une soudaine agitation, bien différente des gesticulations des danseurs, l'incite à tourner la tête vers la piste. Deux hommes venaient vers lui, fendant la foule, la démarche brusque et déterminée. Il faisait sombre mais Bolan reconnut tout de suite l'un d'entre eux : le chauffeur qu'il avait blessé à l'épaule quelques heures plus tôt. Visiblement, la blessure n'était pas bien grande ; une éraflure en seton, sans doute.

Il se retourna vers la femme et la regarda droit dans les yeux.

— Tu es en train de faire une grave erreur, lui dit-il posément.

— Non, Matt, répondit-elle sur le même ton. C'est toi qui fais une grave erreur.

Bolan hocha la tête.

— Je t'assure que non.

Soudain, il fit un pas en arrière et lui jeta son tonic à la figure. Elle réagit comme prévu. En médecine, on appelle ça le réflexe du plongeur. Lorsque le visage est aspergé d'eau glacée, les nerfs pneumogastriques sont stimulés. Or, ces nerfs envoient des rameaux partout dans le corps : larynx, pharynx, cœur, estomac, intestin, foie. Khadîdja eut le souffle coupé et, l'espace d'une seconde, elle fut complètement désespérée. Bolan en profita pour lui arracher son pistolet. De sa main libre, il la fit pivoter sur son tabouret, lui passa son bras autour du cou et serra fort.

L'ennemi n'était plus très loin. Bolan brandit le pistolet de Khadîdja. Autour de lui, les gens s'affolèrent. Il y eut des cris. Et puis ce fut le sauve-qui-peut.

Alors que les deux hommes cherchaient à se mettre à couvert et sortaient des armes, l'Exécuteur appuya sur la détente.

Parc national de Smallwood, Maryland

Tilda MacEwan se détourna de son ordinateur. Elle mit un gros morceau de guimauve dans sa bouche et but une gorgée de chocolat chaud. Il n'y avait rien de tel pour lui remonter le moral que l'onctuosité de la guimauve en train de fondre sur sa langue. Cela faisait quarante-huit heures qu'elle n'avait pas dormi, essayant par tous les moyens de comprendre ce qui se passait, et la fatigue se faisait sentir. Ses épaules étaient endolories, ses paupières se fermaient toutes seules, ses yeux larmoyaient. Un feu crépitait dans la cheminée, sa lumière rougeâtre projetant sur les murs des ombres qui n'arrêtaient pas de dansoter.

Ce travail était ennuyeux et abrutissant mais elle ne pouvait pas se permettre de le laisser en plan. La sécurité du pays était en jeu. Elle était au moins certaine de ça. Elle l'avait découvert un peu plus tôt, en examinant les dossiers de Fowler, qu'elle avait piratés dans les ordinateurs de la DARPA.

MacEwan se félicitait de les avoir immédiatement copiés sur trois petits CD-ROM car, peu après, le F.B.I. les avait fait disparaître, pour le stocker Dieu sait où.

MacEwan n'avait pas travaillé longtemps avec le Dr Mitchell Fowler. Cinq mois. Mais ça lui avait suffi pour l'apprécier à sa juste valeur. Prodigieusement intelligent, novateur, Fowler, selon elle, avait des années d'avance sur n'importe lequel de ses collègues. De son côté, il l'avait beaucoup estimée pour ses compétences et son caractère. Une sorte d'amitié était née entre eux. Mais ça n'avait pas été plus loin.

MacEwan n'aurait pas vu d'inconvénients à ce que Fowler lui fasse un brin de cour. C'était un bel homme et un bon parti. Elle était certaine que sa mère l'aurait agréé comme gendre. C'est lui qui l'avait tenue à distance, bornant ses sentiments à une confraternité de bon aloi. Il allait lui manquer et elle pensait que la meilleure façon d'honorer sa mémoire, ce serait de retrouver les responsables de sa mort.

Pour l'instant, tout se passait comme si des gens s'intéressaient beaucoup à Carnivore, le système d'interception des messages électroniques mis au point par le F.B.I. Carnivore avait des points faibles, ça commençait à se savoir et, apparemment, quelqu'un

cherchait à les exploiter. Fowler l'avait découvert et c'était sans doute pour ça qu'on l'avait assassiné. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, MacEwan se disait qu'elle avait intérêt à se méfier.

Sa première hypothèse – et la moins probable de toutes – avait été celle d'un pirate informatique s'introduisant dans le système par inadvertance. Mais elle y avait rapidement renoncé, l'impossibilité de mettre la main sur le hacker incitant à penser que l'intrusion avait été préméditée.

Une autre possibilité : des cybercriminels – Cosa Nostra ou autres – qui souhaitaient faire fonctionner Carnivore pour leur propre compte. C'était plausible, d'autant plus que les réseaux informatiques, en particulier internet, servaient couramment à commettre des délits. Par exemple, des usurpations d'identité. En recombinaison les informations stockées à peu près partout sur à peu près tout le monde, on pouvait inventer des numéros de sécurité sociale, des cursus universitaires complets, des permis de conduire, des passeports et tout ce qu'on voulait. Ensuite, il suffisait d'appuyer sur un bouton pour fournir aux repris de justice et aux criminels en cavale des identités virtuelles. Et ce n'était pas tout. Carnivore pouvait servir à d'autres divertissements mafieux : escroqueries, espionnage industriel, racket, chantage, pornographie en tout genre...

Mais il y avait plus effrayant encore : l'éventualité qu'il s'agisse de terroristes. Cela faisait des années que le F.B.I. et la C.I.A. essayaient de persuader le gouvernement de mieux contrôler les communications électroniques. Apparemment, rares étaient ceux qui comprenaient la gravité de la menace. Depuis sa plus tendre enfance, MacEwan avait été passionnée par les ordinateurs. Après le lycée, elle s'était naturellement inscrite au Massachusetts Institute of Technology. Elle s'y trouvait en 2001, ce fameux matin de septembre, et elle n'oublierait jamais ce qu'elle avait ressenti en voyant à la télé les tours jumelles s'effondrer l'une après l'autre et le Pentagone s'embraser.

Cette funeste journée avait décidé de sa vocation : elle serait experte en sécurité informatique. Oui, elle voulait aider son pays à mieux surveiller les autoroutes de l'information – car c'était certainement par là qu'arriverait la prochaine attaque. Une fois diplômée du MIT, elle avait intégré la DARPA, avec l'espoir de se rendre utile. Ce qu'elle n'avait pas prévu, c'était que son job la mettrait en danger de mort. À présent, elle s'en voulait d'avoir été aussi candide. Des gens avaient tué Fowler, et ils lui feraient subir le même sort s'ils réussissaient à la retrouver.

MacEwan se replongea dans l'étude de Carnivore. C'était un programme génial, le fleuron des analyseurs de réseau. Il était capable de renifler tout ce qui se passait sur le web – que ce soit les e-mails,

les transactions financières, les forums, les messageries instantanées, etc. Aux dires de certains, il surveillait même les SMS. Il n'enregistrait pas tout mais uniquement les paquets qui correspondaient à un ensemble de filtres très précis. Il repérait des éléments clés, tels que « bombe », « drogue » et des milliers d'autres, et déclenchait l'alarme au moindre signe suspect.

Dès sa mise en service, il s'était trouvé des juristes pour contester la légalité de Carnivore. Des associations de défense des droits civiques et de protection de la vie privée avaient prétendu qu'il enfreignait le quatrième amendement de la Constitution américaine. MacEwan n'excluait pas que le piratage ait eu pour seul but d'inciter la presse et le Congrès à y regarder de plus près.

Quoi qu'il en soit, tout le monde savait à quoi s'en tenir sur Carnivore et, tant que le gouvernement n'en abusait pas, le peuple américain s'accommodait de son existence. Après tout, il y avait déjà depuis des années le système Echelon, un peu dépassé aujourd'hui. Mais si quelqu'un franchissait la ligne jaune, ce serait une autre paire de manches.

En admettant qu'il y ait des cyber terroristes derrière tout ça, ces messieurs pouvaient non seulement faire joujou avec n'importe quel système informatique mais aussi perturber le fonctionnement des institutions démocratiques.

Créer un climat de guerre civile pour déstabiliser un pays, ça s'était vu dans le passé et c'était tout à fait dans les cordes d'une organisation terroriste. Si leur but était de détruire les libertés américaines, ils ne reculeraient devant rien.

MacEwan se rendit compte que, pour savoir ce qui se passait vraiment, il allait falloir qu'elle s'introduise dans le système, au risque de se faire repérer par les hackers ou par le système lui-même. Elle le devait à Mitch Fowler. Elle connaissait son devoir, elle s'en acquitterait, même si elle devait passer le restant de ses jours à se cacher.

Mais elle n'était pas naïve au point de croire qu'elle pourrait leur échapper indéfiniment.

Et lorsque finalement ils lui mettraient la main dessus, ça ne se passerait pas comme dans les romans de chevalerie : il n'y aurait personne pour la secourir dans sa détresse.

CHAPITRE IV

Khadîdja poussa un cri de protestation ainsi que quelques jurons tandis que Bolan contraignait les deux types à rester cachés en les arrosant avec le P-93. Elle essaya de se libérer mais l'Exécuteur resserra d'un cran son étreinte et lui ordonna sèchement d'arrêter de gigoter. Elle fut obligée de suivre le mouvement lorsqu'il partit à reculons vers le bout du bar en ayant soin qu'elle se trouve toujours entre lui et l'ennemi.

La culasse du pistolet polonais resta bloquée en arrière juste au moment où Bolan commençait à se retrancher derrière le bar avec la fille. Sans ménagement, il la fit tomber par terre et lui appliqua son pied au creux des reins pour l'empêcher de bouger. En même temps, il dégaina son Beretta.

L'espace d'une seconde, il se demanda comment il s'y était pris pour se fourrer dans ce guêpier. À peine avait-il eu le temps de se poser que déjà il était sous le feu de l'ennemi. C'était la troisième fois en moins de douze heures qu'on s'en prenait à lui. Bon Dieu, il ne pouvait plus aller nulle part sans que ces types se pointent !

Mais, ce n'était pas le moment de se poser des questions. Il avait intérêt à faire quelque chose s'il ne voulait pas finir la nuit dans un tiroir à la morgue. Toujours dissimulé derrière le bar, il agrippa solidement son arme et régla le sélecteur de tir. Les deux assaillants étaient à découvert, persuadés que l'Exécuteur n'était plus une menace puisque le pistolet de Khadîdja était vide. Bolan espéra qu'ils allaient profiter de l'aubaine pour se ruer sur lui.

C'est ce qui ne manqua pas d'arriver.

Le Guerrier attendit qu'ils soient assez près pour pouvoir les descendre l'un après l'autre sans leur laisser le temps de dire ouf ! Alors, il montra son Beretta par-dessus le bar et tira d'abord sur le chauffeur du commando qui l'avait attaqué dans la soirée. Cette fois, le type eut moins de chance. Il reçut deux balles en pleine poitrine. La première lui traversa le poumon et la seconde lui fit exploser le cœur. violemment projeté contre le bar, il vomit une grande quantité de sang et s'affala sur le sol, face contre terre.

Sans perdre une seconde, Bolan tira sur l'autre type, qui était resté comme deux ronds de flanc. Une balle de 9 mm entra par sa bouche entrouverte en brisant quelques dents au passage et ressortit de l'autre côté. Les gens criaient mais ils avaient eu la bonne idée de prendre un peu de champ, si bien que Bolan ne s'inquiétait pas trop des balles perdues.

Il s'assura que ses ennemis ne bougeaient plus, puis il força Khadîdja à se relever et la poussa vers la porte par laquelle il était arrivé.

— Ouvre-la, ordonna Bolan lorsqu'ils furent devant.

Khadîdja obéit à contrecœur.

Pendant ce temps, le club s'était vidé, mais Bolan entendit dans son dos des claquements de semelles. Se retournant, il vit trois hommes qui faisaient leur entrée, chacun armé d'un pistolet-mitrailleur M-85. Ils repérèrent facilement Bolan et Khadîdja et ouvrirent le feu sans la moindre hésitation. Une grêle de balles fit voler en éclats les verres et les cendriers abandonnés sur les tables toutes proches et perça des gros trous dans les murs.

Bolan riposta, tout en poussant Khadîdja dans l'embrasure de la porte. Lorsqu'ils furent passés tous les deux, il se dépêcha de refermer la porte et, avec le canon de son Beretta, il montra à Khadîdja la direction à prendre. Elle lui lança un regard noir avant d'obtempérer. Bolan se doutait bien qu'elle essaierait de lui échapper à la première occasion. Mais, pour ça, il faudrait qu'elle attende encore un peu.

Devant la porte qu'il n'avait pas pu ouvrir tout à l'heure, Bolan agrippa Khadîdja par le bras.

— Stop ! ordonna-t-il. Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

— Je ne sais pas, répondit-elle précipitamment.

— Mauvaise réponse, dit l'Exécuteur.

Il tint Khadîdja à l'écart et appliqua son pied contre la porte. Le mur trembla sous la pression mais, malgré la force de Bolan, la porte ne bougea pas d'un poil.

— Blindée, dit-il en regardant la femme. Il n'y a pas de raison de mettre une porte blindée quelque part si l'on n'a rien à cacher.

Néanmoins, l'Exécuteur n'avait pas le temps de s'en occuper sérieusement. D'ailleurs, le trio de tueurs venait de faire son apparition dans le couloir. Tout en leur tirant quelques balles pour la forme, il poussa Khadîdja dans la petite pièce qui donnait sur l'arrière-cour, la suivit et rabattit la porte d'une talonnade.

Il essaya d'estimer ses chances d'échapper à ses poursuivants. Indubitablement, ils lui avaient filé le train jusqu'ici. Dans ce cas, ils

surveillaient peut-être sa voiture. Ou, pire : ils y avaient mis une bombe. Mais ça restait quand même le meilleur moyen de décamper en vitesse avec sa prisonnière.

Une idée traversa l'esprit de Bolan. Au lieu de sortir par la porte de derrière, il se contenta de l'ouvrir. Puis, il entraîna Khadîdja dans un coin sombre. Il mit la table debout, ordonna à Khadîdja de passer derrière, la força à se baisser et se coucha sur elle. Lorsque la porte du couloir se rouvrit, Bolan appliqua sa main sur la bouche de la fille et lui comprima la trachée et les carotides. C'était suffisant pour l'obliger à se taire pendant que les trois assassins traversaient la pièce en coup de vent et sortaient par la porte de derrière.

Après avoir compté jusqu'à trente, Bolan se leva et alla tranquillement refermer la porte et tirer tous les verrous, de sorte que les troupes ennemies se retrouvaient enfermées dehors. Voilà qui lui donnerait le temps de rejoindre sa limousine.

Il alla récupérer sa captive derrière la table. Elle était sonnée, comme quelqu'un dont le cerveau a été privé d'oxygène pendant une demi-minute. L'Exécuteur n'allait pas la plaindre. Il savait que cette fille n'hésiterait pas une seconde à lui trancher la gorge si elle en avait l'occasion. C'était une tueuse, probablement en cheville avec un redoutable réseau d'intégristes musulmans. Elle pouvait bien crever, ce ne serait pas une grosse perte. Mais Bolan avait pour principe de respecter les prisonniers ennemis et cela valait aussi pour Khadîdja... à moins qu'elle ne lui donne une bonne raison d'agir autrement.

Ils sortirent du club par la porte de devant, désertée par les videurs, et arrivèrent sans encombre à la voiture. Aussitôt, Bolan ouvrit la portière du conducteur et fit monter Khadîdja. Il la poussa sur le siège du passager, s'installa derrière le volant et sortit de la boîte à gants une paire de menottes en plastique.

— Les mains derrière la tête, ordonna-t-il en rangeant son Beretta dans son holster.

Pour commencer, elle donna l'impression de vouloir se rebiffer, puis elle obéit quand même, avec lenteur et résignation. Elle lui lança l'un de ces regards qu'il avait déjà vus mille fois dans les yeux de ses ennemis, fixes, hallucinés, brûlant de haine sanguinaire. Un regard de tueuse. Il supposa qu'elle était en train de le maudire. Pourtant, elle ne trahit aucune émotion particulière lorsqu'il la menotta aux montants du repose-tête.

Elle était très appétissante dans cette position, avec la jupe remontée jusqu'à l'entre cuisse et les bras levés qui mettaient en valeur ses beaux seins. Lorsqu'elle s'en rendit compte, l'expression de son regard changea : elle croyait visiblement qu'aucun homme n'était capable de résister à ses appas.

Elle ne connaissait pas Mack Bolan.

L'Exécuteur, sans lui accorder la plus petite marque d'admiration, mit en marche la somptueuse voiture et s'éloigna le plus vite possible. Il ne fit que quelques kilomètres, jusqu'à une jetée abandonnée qui surplombait le Potomac. À l'écart de tout, ç'aurait été l'endroit idéal pour un rendez-vous galant. C'était par conséquent l'endroit idéal pour un interrogatoire.

Bolan arrêta la voiture et se tourna vers Khadîdja.

— Donc, tu travailles pour le N.F.I., dit-il tout à trac.

Ce n'était pas une question. Khadîdja fit l'innocente.

— Je ne vois pas ce que tu veux dire, répliqua-t-elle.

En faisant *tss-tss* ! Bolan sortit son Beretta et visa les pieds de la femme.

— Je vais te faire sauter les orteils l'un après l'autre, menaça-t-il.

— Tu n'oserais pas, répondit-elle avec un air bravache. Je t'ai vu à l'œuvre, tu n'es pas le genre à faire ça.

Bolan la regarda droit dans les yeux, méchamment. Elle avait raison, bien sûr. Mais il y avait sans doute moyen de la persuader du contraire.

Il arma le chien de son pistolet et dit :

— Ça me navre que tu croies ça.

Il pressa la détente et la détonation, dans l'habitable, fit un bruit assourdissant. Khadîdja sursauta, visiblement inquiète.

— Merde... manqué ! dit Bolan. Tu sais, c'est rare que je rate ma cible deux fois de suite. Alors, je répète ma question : Tu fais partie du N.F.I. ?

— Euh, ou-oui, balbutia-t-elle entre ses dents.

À présent, elle se trémoussait sur son siège. Elle essayait de se libérer de ses liens. Peine perdue. Elle n'avait pas la force de déchirer les menottes en plastique et encore moins de casser l'appui-tête. Un homme raisonnablement musclé ne l'aurait pas eue non plus. Il aurait fallu un hercule.

— Je suppose que, lorsque je t'aurai dit tout ce que tu veux savoir, tu vas me violer et me tuer, dit Khadîdja.

Bolan tiqua.

— Écoute, jeune fille, je ne suis ni un assassin ni un violeur, rétorqua-t-il. Alors, on redevient sérieux cinq minutes et tu me dis ce que vous avez fait de Tilda MacEwan.

— On ne lui a rien fait, à cette nana.

— Où est-elle ?

— Je n'en sais rien. On ne l'a pas encore trouvée. Mais on la cherche.

— Pourquoi ?

— Bah, pour la tuer.

Bolan n'eut pas le temps de poser d'autres questions car son téléphone sonna.

— Allô ? répondit-il sans quitter des yeux sa prisonnière.

— Striker, c'est Gadgets. Je crois que j'ai localisé MacEwan.

— Où ça ?

— Dans un coin qui s'appelle le parc national de Smallwood. Elle a loué un bungalow là-bas pour un mois sous le nom de Marsha Graham. Je l'ai surprise en train de s'introduire dans un système que j'étais en train de surveiller. Elle s'y prend vachement bien, j'ai failli ne pas la repérer. Tel quel, ça n'a pas été facile de remonter jusqu'à la connexion de départ.

— Je sais où c'est. J'y vais tout de suite.

— Compris. Rappelle-moi dans dix minutes, je serai à même de te donner des renseignements plus précis.

— O.K., conclut laconiquement Bolan en rangeant son téléphone. Minette, continua-t-il en s'adressant à Khadîdja, c'est ton jour de chance.

Il sortit un couteau de poche et lui coupa ses menottes.

— Dehors, ordonna-t-il sèchement.

— *Brr !* il ne fait pas chaud dehors, fit-elle remarquer.

Bolan comprit l'allusion. En feignant l'exaspération, il ôta sa veste et en vida soigneusement les poches avant de la lui tendre.

— Tiens, file !

Khadîdja glissa la veste de Bolan sur ses épaules nues et descendit de la voiture sans plus rien demander. Il démarra en trombe aussitôt qu'elle eut refermé la portière. Jetant un dernier coup d'œil dans le rétroviseur de la limousine, il la vit, seule au bout de la jetée, les bras autour du corps et grelottant de froid. Pour un peu, elle aurait fait pitié. Mais Bolan n'était pas inquiet : elle trouverait facilement le moyen de rejoindre ses complices et puis, elle leur raconterait qu'elle avait été plus maligne que son ravisseur et qu'elle s'était échappée – une belle fille comme elle pouvait faire avaler n'importe quoi à n'importe qui.

Bolan mit une heure et demie pour aller au parc national de Smallwood. Le parking était, pour l'essentiel, désert. Avant d'entrer, il

prit un blouson dans le coffre de sa voiture, en remplacement de la veste dont il s'était galamment séparé – autant pour se protéger du froid que pour couvrir ses pistolets.

La réceptionniste se souvenait fort bien de Mlle Graham, vu que les locataires se comptaient sur les doigts d'une seule main. Ça n'arrivait pas souvent que quelqu'un réserve un bungalow à cette époque de l'année, surtout l'un de ceux qui se trouvaient de l'autre côté du torrent, par ailleurs complètement gelé. Il va sans dire qu'elle était heureuse de faire la connaissance de M. Cooper, le cousin de Mlle Graham. Par contre, elle était navrée mais, non, il n'y avait pas le téléphone dans les bungalows, donc pas moyen de lui téléphoner pour la prévenir qu'il arrivait. Mlle Graham résidait au n° 16, à environ trois kilomètres, par là. Bolan sourit à la brave dame, la remercia de son obligeance et lui donna un pourboire de vingt dollars pour se faire pardonner de l'avoir dérangée au milieu de la nuit.

Il roula pendant douze ou quinze cents mètres dans la direction indiquée puis se gara dans un endroit ni enneigé ni boueux et décida de continuer à pied, par un chemin détourné. Ce n'était pas son genre d'arriver quelque part le bec enfariné. Il se méfiait. Gadgets était un génie dans son genre, d'accord, mais il n'était pas le seul. S'il pouvait retrouver MacEwan en deux temps et trois mouvements, l'ennemi était peut-être capable d'en faire autant.

Khadîdja avait admis que le N.F.I. recherchait MacEwan. Oui, mais pourquoi ? MacEwan aurait peut-être la réponse à cette question. Bolan était dans le brouillard et il n'aimait pas ça. Bientôt, sans doute, il en saurait assez pour passer à l'attaque. Franchement, il était déjà fatigué de servir de punching-ball. Il avait hâte de rendre les coups.

Après vingt minutes de marche, il finit par arriver dans les parages du bungalow n° 16 et, dans le clair de lune, il distingua des traces de pas dans la neige. Elles étaient fraîches, trop grandes pour être celles de MacEwan – sans compter qu'il y en avait deux paires.

Bolan sortit son Beretta et, après avoir fait les vérifications d'usage – chargeur plein ? cartouche chambrée ? –, il le remit dans son holster sous son bras gauche. Puis, il attrapa le Desert Eagle qui était niché au creux de ses reins et, après l'avoir vérifié aussi, se faufila entre les bosquets et s'avança jusqu'à un endroit d'où il voyait parfaitement l'arrière du bungalow de MacEwan.

Pas un bruit, pas un mouvement. Mais de la lumière filtrait çà et là aux coins des rideaux. Ils étaient tirés à toutes les fenêtres. Bolan tiqua. À en croire son sixième sens, quelque chose clochait. D'abord, parce que ce n'était pas vraisemblable que MacEwan ouvre sa porte à des gens en pleine nuit. Et puis, il y avait ce silence – un silence de mort.

L'Exécuteur décida d'entrer par la porte de derrière. Il s'approcha, en position Weaver, se gardant à droite, se gardant à gauche, au cas où. Il n'avait pas envie de se faire surprendre par quelqu'un qui aurait fait le guet – même s'il y avait peu de risque, car il n'avait vu les traces que de deux hommes. C'était soit des employés du parc, soit des ennemis. Bolan penchait pour la deuxième hypothèse. Hypothèse confirmée dès qu'il colla son oreille à la porte et entendit des cris plaintifs et un bruit sec, facile à reconnaître : le claquement d'une lanière de cuir contre de la chair.

Pour Bolan – un mètre quatre-vingt-six, cent kilos – ce fut une formalité d'enfoncer la petite porte de bois. Un seul coup de semelle suffit. Les deux terroristes ne firent pas le poids non plus contre le Desert Eagle. Le premier reçut une balle en plein front. Son crâne explosa et des bouts de sa cervelle giclèrent sur son acolyte.

Le deuxième sortit un pistolet mais, au moment de s'en servir, hésita entre se défendre et tuer MacEwan. Fatale erreur ! Bolan lui colla deux balles de .44 Magnum en pleine poitrine. Il fut projeté contre le mur avec une telle force que son crâne rendit un son de bois mort qui craque. Après quoi, il s'affala sur le plancher poussiéreux, le torse déchiqueté.

MacEwan regardait Bolan avec des yeux terrifiés.

— N'ayez pas peur, lui dit-il en baissant son arme. Je suis là pour vous aider.

Il s'approcha d'elle très doucement, pour ne pas l'effaroucher. Ses agresseurs l'avaient déjà suffisamment maltraitée comme ça. Elle était ligotée sur une chaise, entièrement nue, et elle avait des traces sanglantes sur les cuisses. Elle saignait du nez. Une ecchymose sur sa joue droite était en train de bleuir.

Bolan coupa les liens de MacEwan et alla dans la chambre lui chercher de quoi se couvrir. Il revint un instant plus tard avec un plaid moelleux.

— C'est pas tout ça, dit-il en prenant la direction la cuisine, mais il va falloir mettre de la glace sur vos bobos.

— A-a-attendez, s'il v-vous plaît, bredouilla-t-elle en levant une main qui vacillait. Qui êtes-vous ?

— Un gentil garçon, répondit Bolan avec un demi-sourire.

CHAPITRE V

Après examen, Bolan conclut que les blessures de Tilda MacEwan n'étaient pas graves.

Elle posa sur lui un regard inquiet et scrutateur. C'était une beauté, l'Exécuteur fut obligé de le reconnaître : la trentaine, de beaux cheveux châtons, drus et bouclés, un visage ovale, une bouche bien ourlée, des yeux noirs qui brillaient comme des escarboucles. Et le corps était à l'avenant du visage, ferme et tout en courbes délicates : une Vénus qui aurait fait du sport.

— Voulez-vous que je vous conduise chez un médecin ? demanda Bolan.

— Est-ce nécessaire, à votre avis ? demanda-t-elle en retour.

Le Guerrier haussa les épaules et sourit d'un air rassurant.

— À première vue, vous n'avez rien de cassé. Pas de plaie ouverte non plus. Il n'y a que vos ecchymoses. La glace suffira.

MacEwan, emmitouflée dans le plaid, tremblait.

— Ils ont pris leur temps, les salauds, murmura-t-elle.

— Pourquoi vous ont-ils fait ça ?

— Ils voulaient me faire parler des travaux de mon patron.

— Quand vous dites « mon patron », vous parlez du Dr Mitchell Fowler ? dit Bolan.

MacEwan le regarda un moment avant d'acquiescer d'un hochement de tête.

— Des violences sexuelles ? demanda Bolan tout à trac.

Il avait posé la question à contrecœur mais il avait besoin d'être sûr. MacEwan fit signe que non.

— Fort bien ! s'exclama l'Exécuteur.

Il espérait que, parmi les rares occupants du parc, personne n'avait entendu les coups de feu. Tandis que MacEwan passait des glaçons sur ses cuisses meurtries, Bolan fouilla les deux cadavres. S'il fallait en croire leurs permis de conduire, ces hommes s'appelaient Abbas Ben Khaled et Yacine Muharram. Ils n'avaient pas d'autres

papiers, tels que des cartes de résidents, ce qui signifiait, soit que les permis étaient faux, soit que ces gars-là étaient citoyens américains. Dans le deuxième cas, c'était encore plus inquiétant.

— Vous les connaissez ? demanda Bolan.

— Non. Je ne les avais encore jamais vus, répondit MacEwan.

Bolan s'assit en face d'elle et la regarda intensément. Elle ne semblait pas inquiète. Juste curieuse. Son sauveur l'intriguait.

— Dites-moi, Tilda, pourquoi avez-vous décampé ? demanda Bolan. Vous fuyez devant quoi ?

Elle eut l'air surpris.

— Vous connaissez mon nom ? Vous avez au moins cet avantage sur moi, car je ne connais pas le vôtre. D'ailleurs, vous savez déjà tout de moi, n'est-ce pas ?

— Oui, presque, reconnut Bolan. Vous pouvez m'appeler Cooper... ou Matt, si vous aimez mieux. Mais vous n'avez toujours pas répondu à mes questions.

MacEwan poussa un profond soupir.

— Devant quoi je fuis ? répéta-t-elle. Je ne le sais même pas moi-même, Matt. Devant *quoi* ou devant *qui*. Tout ce que je peux vous dire, c'est que je travaillais pour le F.B.I. sur le système Carnivore. Ça vous dit quelque chose ?

— Bien sûr. On m'a briefé avant de m'envoyer prendre votre place à la DARPA.

— Prendre ma place ? Vous avez une formation scientifique ? Dans quelle branche ?

— L'informatique, comme vous.

Elle haussa les sourcils et dit :

— J'ai un peu de mal à vous croire.

Bolan fit comme s'il n'avait rien entendu et poursuivit :

— Donc, le système Carnivore... vous pouvez m'en dire plus ?

MacEwan lui demanda s'il avait une accréditation. Il acquiesça d'un signe de tête.

— Encore une fois, je vais être obligée de vous croire sur parole ? dit-elle.

Bolan hocha la tête une fois de plus.

— Soit, reprit-elle. Au point où j'en suis, je ne risque rien à vous parler. Pour le grand public, Carnivore est un système de surveillance d'internet, ce qu'on appelle un « renifleur de paquets ». Mais vous savez sans doute déjà qu'il n'y a pas que ça.

— Pas vraiment, répartit Bolan. Je sais surtout qu'on lui reproche de menacer la vie privée des gens et de ne pas respecter la confidentialité de certaines données.

— C'est le nœud du problème. Beaucoup de gens trouvent inquiétant que le gouvernement fédéral et les forces de l'ordre disposent d'un tel outil... et je crois qu'ils ont raison.

— Vous pensez que Carnivore est une menace pour le peuple américain ? demanda Bolan.

— Un système qui a le pouvoir de surveiller les e-mails, les transferts de données, les moteurs de recherche et mille autres choses beaucoup plus confidentielles ? Oui, un tel système peut représenter un danger terrible s'il tombe entre de mauvaises mains. Et c'est précisément ce qui risque d'arriver sous peu. Mitchell Fowler et moi, nous avons trouvé quelque chose.

— Vous étiez proches, Fowler et vous ? demanda Bolan.

— J'éprouvais une profonde amitié pour lui et je crois pouvoir dire sans me vanter que c'était réciproque. Comme savant, je le respectais infiniment. C'est l'homme le plus brillant que j'ai jamais connu. Quand j'ai entendu parler de lui pour la première fois, j'étais encore étudiante : au Massachusetts Institute of Technology. Il y avait été prof. Nombre de ses livres faisaient partie du programme de lectures obligatoires. J'avais assisté à certaines de ses conférences. Vous n'imaginez pas ma joie lorsque j'ai appris qu'il m'avait choisie pour travailler avec lui.

— Qu'est-ce qui vous a amenés à penser que quelqu'un de malintentionné tournait autour de Carnivore ?

— C'est là que ça se complique. Je ne savais pas ce qu'il y avait dans les dossiers de Mitchell jusqu'à ce que je m'y introduise tout à l'heure. Je suppose que c'est comme ça que vous m'avez retrouvée.

Bolan montra du doigt les deux macchabées.

— *Eux*, c'est comme ça qu'ils vous ont retrouvée. Ce n'était pas malin de votre part. Vous auriez dû demander de l'aide.

— À qui ? s'exclama MacEwan en devenant écarlate d'indignation. Mitch m'a téléphoné en pleine nuit, la veille de sa mort. Il était aux cent coups. Il répétait que quelqu'un avait réussi à s'introduire dans le système, qu'il avait encore des vérifications à faire mais qu'il était presque sûr que c'était des terroristes ou bien des mafieux. Je ne l'avais jamais connu aussi bouleversé, continua-t-elle, les larmes aux yeux. Et puis, avant que j'aie pu le revoir, il a été assassiné, en pleine rue, devant des centaines de témoins. Qu'est-ce qui pouvait me garantir que je n'étais pas la prochaine sur la liste ? Qu'auriez-vous fait à ma place ?

— Calmez-vous, dit Bolan à voix basse. Cool ! Vous n'avez plus rien à craindre. Vous n'êtes pas seule au monde. Il y a des tas de gens qui se préoccupent de votre sûreté. C'est mon job de vous garder en vie.

— Ah ? Je croyais que vous n'étiez qu'un informaticien embauché pour me remplacer ?

L'inquiétude de MacEwan grandit encore.

— Disons que c'est la version officielle et qu'on va s'y tenir, expliqua Bolan. Dans l'intérêt de tout le monde, ne cherchez pas à en savoir davantage.

MacEwan baissa les yeux et resta un long moment pensive. C'était une drôle de fille, se dit Bolan. Émotive et sujette à de brusques changements d'humeur. D'après certains, c'était un signe de créativité et d'intelligence ; il n'y avait pas lieu de s'en préoccuper. En revanche, les gens comme elle étaient enclins à prendre des décisions irraisonnées quand ils avaient l'impression que la situation leur échappait. Pour cette raison, il faudrait qu'il la tienne à l'œil.

— Donc, vous avez piraté les fichiers de Fowler, reprit l'Exécuteur, pour inciter MacEwan à continuer.

— Oui, répondit-elle en essuyant les larmes qui coulaient sur ses joues rougies.

— Et qu'avez-vous trouvé ?

MacEwan releva les yeux et, pour la première fois, elle sourit. Un sourire pâle comme un soleil d'hiver, mais un sourire quand même. Visiblement, elle était peu à peu en train de recouvrer son calme.

— Voulez-vous m'attraper mon ordinateur ? demanda-t-elle.

Bolan prit l'ordinateur qui était par terre et le posa devant elle sur la table basse. Elle se mit aussitôt à pianoter sur le clavier à une vitesse hallucinante.

— Que faites-vous ? demanda Bolan.

— J'entre un protocole secret, répondit-elle. C'est quelque chose que Mitch et moi avons mis au point ensemble et que nous avons appris par cœur de façon que, s'il devait arriver malheur à l'un d'entre nous, l'autre puisse lire ses fichiers.

— Qui sont codés, naturellement ? dit Bolan.

— Non, répondit MacEwan. C'est plus subtil que ça. Les objets ne sont pas seulement codés, ils sont encapsulés dans le système.

— Encapsulés ? répéta Bolan, perplexe.

MacEwan lui lança un regard plein d'ironie.

— Voilà une preuve de plus que vous n'êtes pas informaticien, dit-

elle. En informatique, nous parlons *d'encapsulation* chaque fois que nous mettons un objet dans un autre. Le dossier qui contient les informations importantes est caché dans un autre dossier, plus anodin, il n'apparaît nulle part, si bien qu'un éventuel hacker ne le verra même pas. Dans la plupart des cas, continua-t-elle en se remettant à taper à toute vitesse sur son clavier, il s'agit d'un dossier-cible qui contient deux choses : des données et un code. Je crois que j'ai réussi à télécharger toutes les données de Mitchell. Nous pourrions les lire dès que j'aurai fini d'entrer le bon protocole.

Deux minutes plus tard, c'était chose faite. Elle conclut par un théâtral coup d'index sur la touche *Retum*. En souriant triomphalement, elle fit pivoter l'ordinateur vers Bolan.

— Voici les dossiers en question, annonça-t-elle.

Soudain, quelque chose sur l'écran attira son attention.

Elle y regarda de plus près et plissa le nez. Bolan fut sur le point de lui demander ce qui se passait et puis se ravisa. Autant la laisser faire sans l'importuner avec des questions. Ce qu'il avait besoin de savoir, elle le lui dirait en temps utile. Il n'avait qu'à patienter.

Après examen, elle ouvrit une page vierge et se mit à taper ce qui, aux yeux de Bolan, était des signes cabalistiques mais qui n'avait évidemment aucun mystère pour elle. De temps à autre, la géniale fille s'interrompait pour réfléchir et elle se remettait à taper. À la fin, elle entra son paquet de hiéroglyphes dans le système et redémarra son ordinateur.

Sur l'écran apparurent alors des séries de lignes rouges et vertes et un signal rouge qui clignotait.

— Là, vous voyez ? dit MacEwan.

— Oui, confirma Bolan. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que l'ennemi est dans la place.

— Donc, il y a bien quelqu'un qui a réussi à s'introduire dans le système Carnivore.

— Ils n'ont pas fait que de s'y introduire, repartit MacEwan. Je suis prête à parier qu'ils sont tout doucement en train d'en prendre le contrôle.

— Pouvez-vous savoir de qui il s'agit ?

— Pas sûr, Matt. Mais, si vous me donnez un peu de temps, je devrais réussir à savoir où ils sont.

MacEwan ponctua sa phrase d'un claquement de langue.

— Quoi, vous seriez capable de remonter jusqu'à la source du signal ?

— Oui, répondit laconiquement MacEwan.

— Très bien. Dans ce cas-là, je pourrai peut-être vous donner un coup de main.

Sur ce, Bolan la pria de l'excuser et passa dans la chambre pour appeler le Black Warriors Ranch. Evangelista Preston répondit tout de suite.

— C'est Striker.

— Comment vas-tu ?

D'après sa voix, Preston était très inquiète.

— Je vais bien, rassure-toi. J'ai trouvé la jeune dame. Il n'aurait pas fallu que je traîne en route. Nos copains étaient sur le point de la transformer en steak haché.

— Le N.F.I. ? demanda Preston.

— Sans doute. Je suis sûr que vous avez déjà entendu parler de la bagarre au Jardin d'Allah ?

— Oui, bien sûr.

— Il y avait une fille avec eux. J'ai réussi à la capturer. Elle m'a dit des choses intéressantes et puis je l'ai relâchée. Mais je me suis arrangé pour pouvoir la suivre à la trace.

— Comment tu t'y es pris ? demanda Preston.

Même sans personne pour le voir, Bolan ne put s'empêcher de sourire.

— Je n'ai eu qu'à me conduire en gentleman : je lui ai donné ma veste.

Washington D.C.

Rachid al-Hamid s'appuya contre le dossier de son siège, sourit et se frotta les mains. Il venait de dénicher la salope d'Américaine. Pendant qu'elle piratait l'ordinateur de Fowler à la DARPA. Ces putains d'Américains, il fallait toujours qu'ils se croient plus malins que les autres.

Sous peu, al-Hamid se serait rendu maître du système Carnivore et il le retournerait contre ceux-là mêmes qui l'avaient inventé. Après y avoir apporté quelques améliorations, al-Hamid serait capable de prendre le contrôle des installations militaires US dans son pays, y compris les communications par satellite avec les missiles embarqués dans les avions et les bateaux. Il s'en servirait alors contre les sauvages qui opprimaient son peuple et ses amis Talibans reprendraient le pouvoir en Afghanistan.

Al-Hamid avait beaucoup de mal à contenir sa colère. Depuis sa plus tendre enfance, il avait montré des dons extraordinaires pour la technologie, en particulier l'informatique. À douze ans, il avait été envoyé dans un centre de formation d'Al-Qaida au Pakistan. À seize ans, il égalait en intelligence et en savoir les plus brillants esprits du monde.

C'est alors que les Américains s'étaient rués sur l'Afghanistan, détruisant tout sur leur passage et tuant quiconque s'opposait à eux. Il s'était agi d'une lâche agression, en soutien à une bande armée, installée dans le nord du pays, qui s'intitulait « combattants de la liberté », alors que ce n'était que des blasphémateurs, des renégats et des traîtres. Où étaient-ils, ces soi-disant « combattants de la liberté », quand l'armée Rouge ravageait le pays ? Où étaient-ils donc, quand c'était des moudjahidin mal entraînés et mal équipés qui affrontaient l'envahisseur russe ? En vérité, ils s'étaient bien gardés de montrer leur nez, ces fourbes ! C'était avec le seul secours d'Allah que les moudjahidin étaient venus à bout de la formidable machine de guerre soviétique.

Mais les Américains n'allaient pas se contenter de ça. Ils estimaient qu'on leur devait quelque chose pour avoir envoyé des gens de la C.I.A. dans les camps des moudjahidin au cœur des montagnes afghanes. Ils pensaient sincèrement que ça leur donnait le droit de choisir le gouvernement qui s'installerait à Kaboul ! Le régime taliban n'avait eu qu'à leur tenir tête pour qu'ils débarrassent le plancher. Et les attentats contre le World Trade Center et le Pentagone leur avaient fourni le prétexte dont ils avaient besoin pour revenir.

Mais Al-Qaida sortait quand même vainqueur de la confrontation, ayant réussi à démontrer que les infidèles étaient vulnérables et que rien ne pouvait arrêter les braves soldats de l'Islam.

Maintenant, la mécréante Amérique tremblait de peur et, une nouvelle fois, al-Hamid allait leur faire voir à quel point c'était facile de déjouer leurs systèmes de défense. Le plus beau, c'est que, pour châtier le peuple américain, il allait se servir d'un outil mis au point par le F.B.I. Et il allait faire ça sous leur nez.

Al-Hamid entendit une porte se refermer et puis un bruit de pas dans l'escalier métallique. Cela faisait plusieurs mois qu'il était caché là, au sous-sol du Jardin d'Allah, sans pouvoir sortir, même pas pour se dégourdir les jambes. Il n'était pas prisonnier, non. Il était prêt à tous les sacrifices pour le N.F.I. Toutefois, pour conduire la dernière phase du plan, il faudrait qu'il soit dans leur base, dans les montagnes proches de la frontière pakistanaise. Ce qui voulait dire qu'il n'allait pas tarder à partir.

Le responsable des bruits de pas apparut au bas de l'escalier. Sa

démarche chaloupée rappelait celle de l'homme de Neandertal. Il portait une longue barbe poivre et sel. Des mèches d'un gris terne dépassaient du turban. Il était vêtu à la mode des Talibans. Il s'appelait Malik Faqih et c'était le garde du corps d'al-Hamid.

— Comment vas-tu, Rachid ? demanda-t-il en tapant sur l'épaule du jeune prodige.

— Comment veux-tu que ça aille ? répondit al-Hamid un peu sèchement. Je n'ai pas eu le droit de sortir de cette oubliette depuis que je suis ici. Rester aussi longtemps que ça sans prendre l'air, ce n'est pas bon pour la santé.

Faqih partit d'un gros rire.

— Alors, tu vas être content de la nouvelle que je t'apporte. Il est temps de partir.

— Partir où ?

— Je te ramène au pays.

— Mais je n'ai pas terminé, protesta al-Hamid. Nous ne pouvons pas partir maintenant. C'est trop tôt. Ça pourrait compromettre tout ce que j'ai fait jusqu'ici.

— Tu ne peux pas finir ton travail à la base ?

— Si, je pourrais, mais...

— Alors, tu le feras là-bas. Ton oncle tient à ce que nous partions. Il y a du danger. Je te protège. J'ai juré de le faire, sur mon sang et celui de mes ancêtres.

Al-Hamid sourit et posa sa main sur celle de son fidèle serviteur.

— Écoute, Malik, je sais que toi et ta famille, vous avez fait serment de veiller sur les miens. C'est la tâche qui t'est impartie dans le livre des destins. Pour ta récompense, Allah te donnera la vie éternelle. Mais tu dois apprendre la pondération, mon ami. Même dans un monde dangereux, il ne faut pas voir de menaces partout.

— C'est vrai, répondit Faqih. Mais cette menace-là, continua-t-il en montrant du doigt le plafond, elle était au-dessus de ta tête la nuit dernière. Il y a eu des coups de feu et plusieurs de nos meilleurs hommes ont été tués.

Al-Hamid avait du mal à en croire ses oreilles, mais il faisait confiance à Faqih. Pas étonnant qu'il n'ait rien entendu : sa chambre souterraine était parfaitement insonorisée.

— Tu as l'impression que c'est sérieux ? demanda al-Hamid.

Faqih hochait gravement la tête et dit :

— Je *sais* que c'est sérieux. Nous devons quitter ce pays. Je te recommande de préparer ta valise dès maintenant. Nous partons ce

soir.

CHAPITRE VI

Mack Bolan décida de ramener Tilda MacEwan dans son motel à Washington. Elle y serait en sûreté. Comme elle n'avait pas été là lorsqu'il avait pris la chambre, personne ne se douterait de sa présence et elle pourrait travailler tranquille. Il lui donna sa clé et surveilla les alentours tandis qu'elle entra dans le motel. Trois minutes plus tard, il la rejoignit.

MacEwan lui ouvrit la porte au signal convenu et, lorsqu'ils furent installés, Bolan appela la réception et demanda si par hasard quelqu'un n'avait pas déposé un colis pour lui. Eh bien, en fait, oui, M. Cooper, lui répondit le réceptionniste, un colis venait juste d'arriver par coursier. Fallait-il le lui faire porter ? Bolan déclina l'offre et dit qu'il arrivait.

Lorsque l'Exécuteur revint, il rapportait un paquet enveloppé grossièrement dans du papier Kraft. Il l'ouvrit, en fit l'inventaire et constata avec satisfaction que tout ce qu'il avait demandé s'y trouvait. Le Ranch ne faisait pas les choses à moitié.

Le colis contenait deux chargeurs supplémentaires pour son Beretta ainsi que plusieurs boîtes de cartouches de 9 mm subsoniques dont Bolan avait l'intention de se servir dès ce soir. Il y avait aussi quelque chose pour MacEwan : un boîtier électronique qu'elle devait brancher dans l'une des prises de son ordinateur. Bolan ne savait pas comment ça marchait mais Gadgets avait expliqué que c'était une espèce de pare-feu ou de brouilleur qui permettait de se connecter à internet sans risque. De plus, ce gadget était relié aux ordinateurs du Ranch, si bien que le cher Herman ainsi que Kurtzman pourraient repérer d'éventuelles intrusions dans le système de MacEwan tout en collectant les mêmes informations qu'elle.

Bolan tendit le boîtier à la jeune femme.

— Tenez, dit-il. C'est à raccorder à votre ordinateur. Et puis, ajouta-t-il en sortant de sa poche un bout de papier, reconfigurez votre système avec ces chiffres-là. Mon ami m'a dit que vous sauriez ce que ça veut dire.

MacEwan considéra l'objet avec un intérêt certain.

— Ça servira à quoi ? demanda-t-elle.

— À les empêcher de vous retrouver.

Bolan eut l'impression qu'elle ne lui faisait pas encore tout à fait confiance. Néanmoins, elle hocha la tête en signe d'assentiment et brancha l'appareil sur son ordinateur sans discuter. Obligée de choisir un camp, elle choisissait bien.

Brognoła avait proposé de se charger de la protection de MacEwan mais Bolan avait refusé. D'abord parce que la jeune femme était la seule qui pouvait l'aider à localiser les hackers du Nouveau Front Islamique. Ensuite parce qu'elle était la seule à connaître les travaux de Fowler. Enfin, parce qu'il ne se fiait à personne pour veiller sur elle.

Pour le moment, du moins, elle n'avait rien à craindre.

— Je vais être obligé de vous laisser seule pendant quelques heures, dit soudainement Bolan.

MacEwan lui lança un regard où se lisaient à la fois la surprise et la crainte.

— Pourquoi ?

— J'ai un truc à faire. J'ai posé un émetteur sur un membre du N.F.I., il faut que j'aille voir où ça nous mène.

Bolan passa dans la salle de bains et prit une douche. Il en profita pour réfléchir à la situation. Elle était compliquée car il avait beaucoup de choses à faire à la fois : passer à l'attaque sans cesser de protéger MacEwan et tout en empêchant de nouvelles intrusions dans le système Carnivore.

Aucun officier raisonnable n'aurait envisagé une stratégie offensive et une stratégie défensive *en même temps*. Mais Bolan voyait les choses autrement. Il savait que la fortune sourit aux audacieux et que la clé du succès consiste le plus souvent à saisir les bonnes occasions quand elles se présentent, sans trop réfléchir.

Certes, se dit-il tout en s'essuyant, ç'aurait été bien pour lui de ne plus avoir à s'occuper de MacEwan. Mais pour le convaincre de faire quelque chose, ça ne suffisait pas de lui dire que c'était *bien pour lui*. S'il n'avait pensé qu'à son propre intérêt, il serait tranquillement resté chez lui, il ne se serait jamais lancé à corps perdu dans cette guerre sans fin contre le crime.

Il ne pouvait pas non plus se contenter de repousser l'ennemi en priant pour que ça suffise. Ça ne suffirait pas. Les gens du N.F.I. continueraient à essayer de s'introduire dans le système Carnivore. Et si MacEwan, Schwarz, Kurtzman et leurs équipes ne réussissaient pas à reboucher les trous au fur et à mesure, il faudrait recourir à des

moyens plus directs. En d'autres termes, faire courir les coupables sans jamais leur laisser le temps de s'arrêter pour reprendre leur souffle.

Donc, pendant qu'il délibérait, la décision s'était prise toute seule. Il savait maintenant ce qui lui restait à faire.

Après avoir enfilé sa sinistre combinaison noire, Bolan sortit ses armes de dessous le lit et tendit à MacEwan un petit pistolet.

— Vous savez vous servir d'un truc comme ça ? demanda-t-il.

Elle saisit le pistolet sans hésiter, vérifia qu'il était chargé et armé et le posa sur la table basse.

— C'est un Walther P-5, n'est-ce pas ?

Bolan acquiesça d'un hochement de tête.

— Vous vous y connaissez en armes, constata-t-il.

— Je tiens ça de mon père. C'était un bon tireur.

Regardant l'Exécuteur dans les yeux, elle ajouta, avec un sourire en coin :

— Pas aussi bon que vous, naturellement.

— Les armes sont de simples outils dont on se passerait volontiers, répliqua Bolan. Mais, puisque les méchants en ont, les gentils sont obligés d'en avoir.

— Quand vous dites *les gentils*, je suppose que vous parlez des types dans votre genre.

— Comme vous dites. Il m'arrive de tuer mais toujours pour le bon motif.

— On dirait que je vous ai offensé. Je vous demande pardon.

— J'ai la peau épaisse, ma petite dame. Il faut plus que ça pour froisser mon petit cœur de poète.

— Je vous demande quand même pardon, insista MacEwan en riant. J'ai toujours eu le chic pour prendre les gens à rebrousse-poil.

— Ça m'arrive aussi, repartit Bolan sur un ton pince-sans-rire.

Il démontra prestement le Desert Eagle, le nettoya, le remonta, mit un chargeur neuf, chambra une cartouche. Puis, il fit de même avec le Beretta 93-R. Le tout ne prit pas plus de trois minutes. Ensuite, il glissa le Desert Eagle dans son holster de hanche, le Beretta dans le holster sous son aisselle gauche et se munit de chargeurs de rechange pour chacun des pistolets. Après quoi, il prit les derniers outils dont il allait avoir besoin : quatre grenades à fragmentation M-67 et un fusil d'assaut FNC. Il chargea le fusil, le mit dans un étui et glissa deux chargeurs de trente coups dans les étuis appropriés de sa combinaison.

Pour être prêt à partir, il ne lui resta plus qu'à enfiler un long manteau.

— Vous serez tranquille ici jusqu'à ce que je revienne, dit-il à MacEwan. N'ouvrez à personne, ne téléphonez pas, n'appellez pas le room-service. Je vais laisser ma clé à la réception comme si la chambre était vide.

Elle tourna vers lui un visage presque impassible.

— C'est compris ? demanda l'Exécuteur sur un ton insistant.

Elle fit signe que oui. Et, quand Bolan ouvrit la porte, elle dit :

— Hé, Cooper ! Je suis vraiment désolée pour ce que j'ai dit tout à l'heure. Je vous dois la vie.

Bolan haussa les épaules.

— N'en parlons plus, dit-il.

Et il quitta la pièce.

L'émetteur cousu dans la doublure de la veste que Bolan avait prêtée à Khadîdja marcha du feu de Dieu. Encore un bon point à l'actif d'Herman Schwarz, surnommé Gadgets à cause de ses multiples talents de bricoleur. Les coordonnées du signal furent faciles à suivre et conduisirent Bolan tout droit au Jardin d'Allah. C'était passablement surprenant, dans la mesure où l'endroit devait être surveillé comme le lait sur le feu depuis la fusillade de cette nuit. Le Guerrier réfléchit à la situation tout en contemplant la devanture du night-club.

Il était en train d'envisager de se faufiler discrètement à l'intérieur lorsque la survenue de plusieurs hommes le fit changer d'avis. Ils étaient quatre, costauds, armés – trois Arabes et un grand blond. Encore un truc bizarre : ce visage rose au milieu du lot. Mais, au Ranch, ils n'avaient pas exclu que le N.F.I. ait des complices américains. Si tous les Arabes étaient terroristes et si tous les terroristes étaient arabes, ce serait vraiment trop simple. Les amalgames sont toujours stupides... et dangereux.

Comme la rue était déserte à cette heure matinale, Bolan décida de se charger d'eux sur-le-champ. Il ôta son manteau, prit le FNC et descendit de voiture. Il traversa la rue et marcha d'un pas décidé vers ses futures victimes.

C'est seulement lorsque Bolan se trouva à dix pas d'eux et les mit en joue qu'ils comprirent leur douleur. Une courte rafale fit exploser la tête du plus proche. Du sang, des bouts de cerveau et des fragments d'os giclèrent sur son voisin, qui mourut à la seconde suivante rafale en pleine poitrine.

Le troisième tape-dur eut le temps de sortir un mini-Uzi de dessous la veste de son très beau costume, mais, trop empressé à

sauver sa peau, il mitrailla n'importe où. Bolan le gratifia d'une longue rafale, en faisant des huit avec le canon pour répartir les balles équitablement entre tous les organes vitaux. L'autre fit une pirouette ridicule avant de s'affaler sur le trottoir.

Bolan plongea juste à temps pour éviter les deux balles que venait de lui tirer le dernier des quatre, le grand blond au visage incarnat. Il fit un roulé-boulé, se redressa et se paya le luxe de viser la main. Il fit mouche. Le Colt .45 s'envola et retomba quelques mètres plus loin. Le type fit une drôle de mine en constatant qu'il venait d'être privé de son seul moyen de défense. Il fit demi-tour et essaya de rentrer dans le night-club. Il avait déjà entrouvert la porte quand il se sentit arrêté par un bras de fer.

— Où tu vas comme ça ? demanda Bolan.

Avec son pied, il empêcha la porte de se refermer, poussa le type à l'intérieur et lui fit traverser le vestibule au pas de charge. La tête du lascar entra violemment en contact avec le mur du fond. Il se retrouva avec le nez cassé et deux dents en moins et, par la même occasion, laissa beaucoup de sang sur la boiserie.

Bolan dégaina son Beretta et appuya le canon contre le crâne du bonhomme.

— Fais gaffe, dit-il, j'ai du mal à garder mon calme avec les salopards comme toi.

Le type, quant à lui, avait beaucoup de mal à parler, avec une moitié du visage écrasé contre le mur.

— Tu vas le regretter, espèce de...

Bolan lui donna un coup de crosse.

— Ta gueule !

— T'as pas l'air de savoir à qui tu as affaire, mec !

L'Exécuteur répondit :

— Oh si, je le sais. Vous êtes une de ces bandes d'ordures qui prennent leur pied à tuer des Américains. Et tu sais ce que je leur fais, moi, aux types dans ton genre ? Je les traque et, tous ceux qui me tombent sous la main, je les tue.

En chatouillant la tête du gars avec le canon de son arme, il ajouta :

— Maintenant, je vais te poser quelques questions et tu auras intérêt à répondre.

— Va te faire foutre ! éructa le bonhomme alors que du sang commençait à jaillir à gros bouillons de l'entaille que Bolan lui avait faite dans le cuir chevelu.

L'Exécuteur, sans relever l'injure, demanda :

— Tes amis, là-dehors, c'est des membres du N.F.I. ?

Pour commencer, le type observa un silence têtue. Bolan lui appuya le canon de son arme de toutes ses forces contre le crâne. Et l'autre finit par comprendre qu'il était à la merci de quelqu'un qui, le cas échéant, n'hésiterait pas à lui loger une balle dans la tête.

— Ou-oui, balbutia-t-il.

— Il y a quelques jours, un scientifique renommé a été abattu devant l'immeuble du F.B.I. Qui a fait le coup ?

— J'en sais rien.

Bolan lui tapota l'occiput avec le canon du Beretta.

— Tss-tss ! Ne réponds pas trop vite ! Réfléchis mieux.

— Non, je t'assure, j'en sais rien. Je sais que c'est nous, ça, oui... mais je peux pas te dire précisément qui a fait le coup.

— Tu es américain ? demanda Bolan.

— Australien.

— Pourquoi es-tu avec eux ?

— Je suis musulman.

— C'est pas suffisant comme explication.

— À moi, ça me suffit.

Bolan n'insista pas. Son point fort, c'était la guerre, pas les disputes théologiques.

— Et qu'est-ce que tu faisais pour eux ?

— Tout ce qu'ils me demandaient.

— Et ils t'ont demandé quoi, récemment ?

— Je veillais sur un môme, un petit génie qui travaille pour eux.

— Quel genre de petit génie ? insista Bolan.

— Le même genre que le type qu'ils ont descendu, répondit l'Australien. Un fortiche en maths ou en informatique, j'en sais rien, tu m'emmerdes !

— Il est où maintenant, ce môme ?

— Ils l'ont emmené, répondit le grand blond. Et c'est pas la peine de me demander où parce que j'en sais rien.

— Où est-ce qu'ils le cachaient ?

Le type indiqua d'un geste vague l'intérieur du bâtiment. L'Exécuteur le décolla du mur, l'attrapa par le colbach et le fit entrer dans le night-club, qui était entièrement plongé dans l'obscurité. L'Australien conduisit Bolan jusqu'à la porte par laquelle il était arrivé la dernière fois et puis le long du couloir, jusqu'à la porte blindée juste en face de la loge du concierge.

— Ouvrez ! ordonna Bolan.

— Parce que tu crois que j'ai la clé, mec !

— Qu'est-ce qu'il y a, là-dedans ?

— Un escalier qui conduit au sous-sol. C'est là-dedans qu'ils le planquaient.

— Comment s'appelait-il ?

— Je ne m'en souviens plus. Rachid je ne sais quoi.

— Il était là de son plein gré ou prisonnier ?

— J'en sais rien. Tout ce que je peux te dire, c'est qu'un type les serrait de trop près et qu'ils ont décampé vite fait.

À ce moment-là, un bruit de pas se fit entendre de l'autre côté de la porte, de plus en plus fort. Quelqu'un montait l'escalier. Bolan assomma l'islamiste australien d'un méchant coup de crosse derrière l'oreille et déposa silencieusement son corps sur le sol, devant la porte blindée. Puis, il se plaqua contre le mur et attendit, le Beretta prêt à faire feu.

La porte s'ouvrit peu après et buta contre le corps inanimé. Un Arabe colossal passa la tête dans l'embrasure pour voir ce qui bloquait la sortie, sans remarquer la présence de l'Exécuteur. Il se retrouva nez à nez avec le Beretta 93-R et, un millième de seconde plus tard, Bolan appuya sur la détente. La tête du type partit en arrière et le crâne explosa sous le terrible impact de la balle.

Un étage plus bas, une grosse voix cria quelque chose en arabe. Ah, il y en avait d'autres ! Dont l'un était en train de monter. Bolan écarta l'Australien, ouvrit la porte et souleva par les aisselles le pesant cadavre à moitié décapité. Le type dans l'escalier avait un gros carton d'emballage en équilibre précaire sur son épaule. Ses yeux s'arrondirent lorsqu'il vit l'Exécuteur dans l'encadrement de la porte. Bolan poussa le cadavre, qui entraîna dans sa chute l'homme au carton. Les deux corps allèrent s'entasser au bas de l'escalier. Tout en les suivant de près, Bolan rangea son Beretta et reprit le fusil d'assaut. Il déboucha dans une grande pièce remplie de matériel électronique en cours de démontage. Deux autres hommes se trouvaient là, tournevis en main. Ils restèrent un instant sidérés en voyant surgir ce soldat tout de noir vêtu. Lorsqu'ils songèrent à réagir, cherchant leurs armes, c'était trop tard. Bolan les dégomma sans faire de jaloux, d'une courte rafale chacun.

En fouillant les lieux, Bolan trouva la veste qu'il avait prêtée à Khadidja, roulée en boule au fond d'un placard. Il remarqua aussi un grand bureau sur lequel il n'y avait plus rien sauf deux câbles qui devaient avoir été reliés à un écran et à un clavier. Il n'eut qu'à les suivre pour débusquer sous une table une unité centrale. Gadgets

serait sans doute ravi de jeter un coup d'œil au disque dur de ce machin-là. Il y trouverait peut-être de quoi retrouver ce mystérieux petit génie qui, paraît-il, avait mis ses talents au service du Nouveau Front Islamique.

L'appareil sous le bras, Bolan remonta l'escalier. Lorsqu'il arriva dans le couloir, l'Australien était en train de revenir à lui. Il se passa une main dans les cheveux et fit la grimace en la voyant pleine de sang.

Bolan posa l'ordinateur.

— Te plains pas, lui dit l'Exécuteur en l'aidant à se relever. Tu as de la veine que je sois la bonté faite homme, sinon tu serais mort.

Il le conduisit jusqu'à la porte de derrière et lui dit de déguerpir en vitesse. Quant à lui, il sortit par la grande porte. En traversant le night-club, il dégoupilla une M-67 et la jeta dans les bouteilles alignées comme à la parade sur des étagères derrière le bar. Les bouteilles se brisèrent et, quand la grenade explosa, l'alcool répandu s'enflamma et cela fit un beau feu de joie.

Sous peu, le Jardin d'Allah ne serait plus qu'un tas de cendres. Et ça ne faisait que commencer. Lors du prochain épisode, c'était toute l'organisation que Bolan avait l'intention de détruire.

CHAPITRE VII

Washington, D.C.

Lorsque l'Exécuteur rentra au motel, MacEwan dormait à poings fermés. En rangeant son arsenal, il eut beau essayer d'être discret, il la réveilla malgré lui. Au premier bruit, elle ouvrit un œil, d'abord effrayée, et puis elle se rassura en reconnaissant Bolan.

— Tiens, vous êtes toujours vivant, dit-elle d'une voix faible et ensommeillée.

— Tiens, vous êtes toujours là, répliqua-t-il.

MacEwan haussa les épaules – de jolies épaules nues qui dépassaient de la couverture. La lumière du parking, à travers les fins rideaux de mousseline, lui illuminait le visage. Elle était vraiment très belle mais l'Exécuteur ne pouvait se permettre de succomber à son charme. S'il s'autorisait à baisser sa garde, ne serait-ce que le temps d'une étreinte passionnée, cela pouvait se révéler fatal pour elle comme pour lui.

— Ça ne devrait pas vous étonner, dit-elle. Même si je décidais de partir, où irais-je ? Je ne peux pas me fier à grand monde et ce ne serait pas malin de ma part d'exposer la vie des quelques amis qui me restent.

Bolan finit de ranger ses grenades, prit une chaise et vint s'asseoir près du lit.

— Écoutez-moi bien, Tilda, dit-il en la regardant fixement. Ce qui est arrivé n'est pas votre faute. En vérité, ce n'est la faute de personne. C'est comme ça, un point, c'est tout.

MacEwan lui aurait peut-être tenu tête mais elle vit sur le visage de Bolan quelque chose qui la fit changer d'idée. Il avait toujours eu le pouvoir d'impressionner les gens mais là, sur cette chaise, sentant le sang et la poudre, il était presque aussi effrayant que la Mort elle-même.

— Les hommes comme vous ne connaissent pas souvent la paix de l'âme, n'est-ce pas, Cooper ? dit-elle. Ça doit être atroce d'être

toujours sur le qui-vive, de ne jamais pouvoir se détendre. Vous devez vous sentir bien seul.

— Ça peut arriver, répondit Bolan. Mais, la plupart du temps, je prends ce qui vient et j'essaie d'en profiter au mieux. La plupart des gens n'aimeraient pas vivre une vie comme la mienne. Mais je connais quelques hommes qui aiment ça, des hommes auprès de qui j'ai combattu. Des hommes qui m'auraient suivi n'importe où. Des hommes que je suis heureux d'avoir rencontrés.

— La fraternité, c'est une chose que je peux comprendre, dit MacEwan. Mais pas les tueries.

— Pour vous, je suis un assassin ?

— Je dis juste que je ne comprends pas pourquoi vous préférez résoudre les problèmes par la violence. Il doit bien y avoir d'autres moyens... Mais, bon ! je n'ai pas le droit de vous juger. Et je n'aurai garde d'oublier que c'est à vos méthodes, euh, expéditives, que je dois la vie. Et comme, jusqu'ici, vous ne m'avez pas donné de raison du contraire, j'ai décidé de vous faire confiance. En espérant ne pas me tromper.

— Non, vous ne vous trompez pas, assura Bolan avec un sourire.

— À la bonne heure ! s'exclama-t-elle.

Elle sortit du lit. Consciente que Bolan la suivait des yeux, elle s'enroula dans le drap. Avec un petit sourire penaud, elle ramassa ses vêtements et courut s'enfermer dans la salle de bains.

Resté seul, Bolan fit du café. Et puis, tandis qu'elle était sous la douche, il se changea. Il avait enfilé un jean et une chemise de flanelle et savourait une tasse d'arabica lorsque MacEwan ressortit de la salle de bains.

Sans tarder, elle alluma son ordinateur. Bolan s'assit près d'elle de façon à voir ce qui se passait sur l'écran. Il lui offrit du café, qu'elle refusa.

— Vous vous y connaissez en ordinateur ? demanda-t-elle avec une pointe de scepticisme dans la voix.

— Je sais tout juste m'en servir, répondit sincèrement l'Exécuteur. Je me débrouille. Pour les subtilités, je laisse ça aux gens comme vous.

Elle se connecta au réseau du Ranch par le portail que lui avait préparé Herman « Gadgets » Schwarz.

— Après votre départ, cette nuit, j'ai un peu travaillé, et je commence à comprendre ce qui se passe. Le système de vos amis est incroyablement sophistiqué. Il y a là des choses que je n'ai jamais vues nulle part. Le tout est très bien protégé, virtuellement inviolable.

— Celui qui s'en occupe n'est pas un débutant, dit Bolan.

— Je veux bien vous croire.

— Donc, vous avez trouvé quelque chose sur nos hackers ? insista Bolan.

— En fait, ça m'a pris du temps et votre ami, celui qui est surnommé l'Ours, m'a donné un précieux coup de main. Nous sommes entrés dans les fichiers de Fowler. J'ai trouvé des algorithmes et votre ami les a décodés.

En regardant Bolan d'un air suspicieux, elle ajouta :

— C'était pourtant un code inédit, très compliqué, basé sur des procédés tellement fastidieux que plus personne ne s'en sert. Eh bien, votre ami n'en a fait qu'une bouchée. Cet homme-là n'est pas ordinaire.

— J'ai deux amis de ce calibre-là. Mais ce n'est pas la peine d'essayer de me tirer les vers du nez, dit gentiment Bolan. Je ne vous dirai pas un mot de plus sur les gens avec qui je travaille. Maintenant, si vous me disiez ce que vous avez trouvé ?

MacEwan hocha la tête et pianota sur son clavier. Un bref instant plus tard, une série de lignes multicolores apparurent sur l'écran. Elle les montra à Bolan.

— Apparemment, Mitch se doutait de quelque chose depuis longtemps, dit-elle. Son livre de bord indique qu'il lui a fallu quatre semaines pour remonter à la source de ces signaux. Il la situe quelque part dans le sud de Washington.

— Ils provenaient d'un night-club à l'enseigne du Jardin d'Allah, précisa Bolan. C'était le repaire d'une bande qui se fait appeler le Nouveau Front Islamique. Ça fait déjà plusieurs années qu'ils sont implantés aux États-Unis. Récemment, ils se sont procuré les services d'un expert – un gamin génial, paraît-il. C'est lui qui les a aidés à entrer dans Carnivore.

— Vous savez par quel moyen ? demanda MacEwan d'un ton plein de sous-entendus.

— Ah, ça, non. Et le Nouveau Front Islamique est prêt à tuer tous ceux qui risqueraient de le découvrir.

— C'est pourquoi ils ont assassiné Mitchell et essayé de me faire subir le même sort, conclut MacEwan en frissonnant.

— Ouais, fit sobrement Bolan.

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas, dit-elle. Pourquoi ne m'ont-ils pas tuée tout de suite. Pourquoi me brutaliser et me poser des questions ?

— Ils avaient besoin de savoir si vous aviez parlé à quelqu'un d'autre, expliqua Bolan d'un ton neutre.

Le visage de MacEwan se crispa fugitivement à l'idée des souffrances qu'il lui aurait fallu endurer si le mystérieux et providentiel M. Cooper n'était pas arrivé à point nommé.

— Eh bien, reprit-elle, j'ai découvert quelque chose avant de m'endormir.

Elle appuya sur une touche et toutes les lignes disparurent sauf une.

— Ce signal était enfoui sous les autres, expliqua-t-elle. Il est presque invisible. Et, même une fois qu'on l'a isolé, c'est tentant de le confondre avec un bruit de fond ou des parasites. Je ne suis pas loin de penser que Mitchell ne l'a pas vu. C'est sûrement ce signal-là qui sert aux hackers pour s'introduire dans Carnivore. Et, selon moi, sa source n'est pas aux États-Unis. Elle est loin.

— Loin ? répéta Bolan. Mais, où exactement, vous n'en savez rien ?

— C'est cela, oui.

Bolan fit une grimace.

— Et ils se promènent librement dans le système Carnivore ?

— Oui, confirma MacEwan. Ils le contrôlent peut-être déjà. Et ils n'attendent plus que le bon moment pour s'en servir.

— Que peuvent-ils faire avec ? demanda Bolan.

— Vous ne vous rendez pas compte du danger, Cooper ? s'écria MacEwan. Carnivore peut contrôler tout ce qu'il veut : les ordinateurs du Pentagone, les mouvements de troupes, la positions des sous-marins nucléaires, tout ce qui lui plaît...

L'Exécuteur se leva, s'approcha de la fenêtre, regarda dehors et dit :

— Dans ce cas-là, j'ai du pain sur la planche.

Black Warriors Ranch, Virginie

Aaron Kurtzman trouva beaucoup de choses sur les deux disques durs de l'ordinateur que le Guerrier lui avait fait parvenir en express. Brognola et Preston furent ravis de l'apprendre et ils appelèrent aussitôt Bolan pour le tenir au courant. Bolan s'isola dans la chambre pour leur répondre.

— Nous avons de bonnes nouvelles, Striker, dit Brognola en guise d'entrée en matière.

— Vous devez faire erreur, répondit Bolan.

Malgré la gravité de la situation, la repartie de Bolan ne manqua pas de provoquer quelques rires.

Brognola continua :

— Nous avons bien reçu ton paquet et L'Ours a réussi à en extraire des renseignements intéressants. Il t'expliquera ça en détail. Mais, avant, je te passe Evangelista, elle a fureté dans les travaux de Fowler et de MacEwan, elle va te dire ce qu'elle a trouvé.

— Striker, intervint Preston après s'être éclairci la voix, je ne sais pas ce que MacEwan t'a dit exactement, alors pardon si je ne fais que répéter des choses que tu sais déjà. Bref, ça n'a pas été facile de déchiffrer les codes secrets de Fowler mais Aaron et Herman ont quand même fini par en venir à bout et, bon sang ! ça nous a appris des trucs. Voici : Il y a sept ou huit ans, le Département de la Justice a demandé à une commission mixte, composée d'informaticiens et de juristes, d'évaluer Carnivore. Il s'agissait de dire si le système allait se contenter de fournir aux divers services de police les renseignements définis par les paramètres de surveillance, ou bien s'il allait leur permettre de s'immiscer dans la vie privée des gens, voire de devenir, entre de mauvaises mains, une menace pour la sécurité nationale. Il leur a fallu plus d'un an pour boucler leur enquête et un an de plus pour rédiger leur rapport. Et je dois dire que, dans ce rapport, le système était décrit en détail.

— Suffisamment pour donner des idées à un bon hacker ? demanda Bolan.

— L'Ours est de cet avis, répondit Preston avec un regard complice en direction de Kurtzman.

L'informaticien ajouta :

— Nous ne savons pas comment le hacker du N.F.I. s'est procuré ses infos mais, d'après les dossiers que j'ai pu forcer, il a bien appris sa leçon. La plupart de sa documentation sur Carnivore est en anglais.

— Donc, nous pouvons supposer qu'il se l'est procurée en Amérique, dit Bolan. Bravo, la sécurité !

— Quels que soient les moyens par lesquels le N.F.I. s'est procuré des renseignements sur Carnivore, reprit Preston, ils en ont magistralement tiré parti. Je crois que le Dr Fowler a découvert que quelqu'un essayait de s'introduire dans le système et que c'est pour ça qu'il a été assassiné. Et c'est sans doute pour ça qu'ils essaient de tuer MacEwan.

— MacEwan et moi, nous sommes arrivés à la même conclusion, dit Bolan. Lorsque j'ai débarqué chez elle, deux types étaient en train de la brutaliser, rappela-t-il. Elle m'a dit qu'ils lui avaient posé beaucoup de questions à propos de Fowler.

— Comment MacEwan s'est-elle retrouvée mêlée à tout ça ? demanda Brognola.

La réponse à cette question fut donnée par Evangelista Preston :

— C'est Fowler qui l'a choisie comme assistante parmi tout le personnel de la DARPA.

— Donc, Fowler la connaissait ?

— Comme tu le sais déjà, dit encore Preston, MacEwan sort du Massachusetts Institute of Technology. Elle a fait sa thèse sur le rapport de la commission mixte. Elle en a mis en doute l'objectivité et elle a dit que les conclusions étaient incomplètes et infondées. Comme Fowler avait toujours été un adversaire de Carnivore, il a naturellement choisi MacEwan pour l'aider à prouver que le système était trop imparfait et trop mal protégé pour être mis en service.

— Je vois le tableau, dit Bolan. Fowler embauche MacEwan pour l'aider à prouver que Carnivore n'est pas aussi fiable que le F.B.I. aimerait nous le faire croire. Ce qui veut dire que ce type-là n'était pas seulement une menace pour le N.F.I. mais qu'il enquiquinait aussi le F.B.I.

— Tu penses que quelqu'un de chez nous aurait pu vouloir sa mort ? demanda Brognola.

— Vouloir sa mort, oui, répondit Bolan. Je n'irai pas jusqu'à affirmer que c'est eux qui ont tenu le fusil. Mais il se peut que ce soit l'un des nôtres qui a rancardé le N.F.I. sur Fowler.

— Je vais demander à mes gens au *Justice Department* d'explorer cette piste, dit Brognola. D'ici là, as-tu encore des choses à nous apprendre, Evangelista ?

— Moi, non, mais je sais qu'Aaron n'a pas fini.

Brognola fit signe à Kurtzman.

— Striker, dit l'Ours, une chose est sûre : le N.F.I. va exfiltrer son hacker cette nuit. J'ai réussi à décoder un e-mail. Il était en arabe. Je l'ai fait traduire et ça donne ça : « Mon oncle, je n'ai pas fini mon travail ici, mais Malik veut que nous rentrions à la base ce soir même. Je vous contacterai de nouveau dès que nous serons sortis de l'espace aérien U.S. Qu'Allah vous bénisse, Rachid. »

— Intéressant, dit Bolan. Si j'étais vous, je ferais l'inventaire des vols en partance de Washington cette nuit, privés ou commerciaux. Cet e-mail parle d'espace aérien américain et je suis prêt à parier qu'ils ont fait enregistrer leur vol pour ne pas éveiller les soupçons.

— Je suis d'accord avec ça, dit Brognola.

— Dès que vous aurez trouvé quelque chose, mettez-moi au courant, reprit Bolan. J'irai les taquiner un peu au moment du

décollage.

— Bonne idée, conclut le vieux Hal.

— Mais fais gaffe quand même, ajouta Preston.

— Je fais toujours gaffe, répondit Bolan.

Et il raccrocha. Preston, Brognola et Kurtzman échangèrent des regards entendus. Ces salauds du N.F.I. n'allaient pas tarder à courir. C'était l'Exécuteur qui allait donner le départ. Et pas avec un revolver chargé à blanc.

CHAPITRE VIII

Le problème, c'était d'élaborer un plan qui tienne la route. Bolan devait neutraliser les ennemis, autant qu'il y en aurait, mettre la main sur le petit Mozart de l'informatique, si jamais il existait, et puis s'en aller – le tout, sans y laisser trop de plumes.

Pour l'Exécuteur, c'était une journée de boulot comme une autre.

Il n'y avait qu'un seul vol qui ressemblait en tout point à celui qu'on cherchait. Si l'Ours s'était trompé, Bolan aurait fait tout ça pour rien. Mais Bolan n'était pas inquiet. Quand Kurtzman disait que ça sentait le N.F.I. à plein nez, il ne se trompait sans doute pas.

Le décollage était prévu pour minuit. Il s'agissait d'un Gulfstream IV-SP, loué pour un aller-retour entre Washington et Rio de Janeiro, avec escales techniques à Mexico. Kurtzman n'en croyait rien. C'était pour le moins un itinéraire curieux. Un jet de cette taille avait une autonomie suffisante pour faire le voyage d'une seule traite. Le fabricant avait confirmé qu'un Gulfstream pouvait embarquer suffisamment de carburant pour traverser l'Atlantique.

Interrogée par le F.B.I., la compagnie de charters avait dit que le dépôt de garantie avait été fourni sous la forme d'un chèque au porteur. Le client, un homme d'affaires arabe, avait indiqué qu'il paierait la facture au retour par le moyen d'une carte de crédit *American Express Centurion*, qu'il s'était bien gardé de montrer. Il avait précisé qu'il viendrait avec son propre équipage : pilote, copilote, steward. Les pilotes avaient leurs brevets en règle, cela va de soi, et ils monteraient au moment de prendre possession de l'avion. Il y aurait six passagers. La liste en serait fournie juste avant l'embarquement, pas plus tôt, à cause du caractère confidentiel de ses activités.

Ça commençait à faire beaucoup de cachotteries. « On a raison de dire qu'il faut se méfier des gens méfiants », pensa Bolan.

Deux mécanos en salopettes orange et vert s'affairaient autour de l'avion. Bolan cessa d'observer l'aérodrome pendant deux secondes, le temps de regarder l'heure à sa montre : décollage dans vingt minutes. L'équipage arriva : trois colosses moustachus en uniformes bleus, galonnés comme des officiers d'opérette. La démarche raide, ils

montèrent à bord. Quelques minutes passèrent. L'équipage devait être en train de lire la check-list. Et toujours pas le moindre terroriste en vue. L'Exécuteur croisa les doigts en espérant avoir deviné juste. Après tout, même si le Nouveau Front Islamique était derrière tout ça, il se pouvait fort bien qu'ils n'aient organisé ce voyage que pour égarer d'éventuels ennemis.

— Vous attendez quoi ? demanda MacEwan.

Bolan se tourna vers elle. Perdu dans ses pensées, il était resté silencieux pendant un peu trop longtemps.

— S'il faut en croire un e-mail que mes amis ont déchiffré, il y a des raisons de croire que le N.F.I. va essayer d'exfiltrer son hacker cette nuit.

— Comment vont-ils s'y prendre ?

Bolan fit un signe de tête en direction de l'avion.

— Ils vont essayer de le faire monter là-dedans.

MacEwan esquissa une petite moue boudeuse.

— J'aurais pu rester au motel pendant que vous vous occupiez de ça.

L'Exécuteur hocha la tête.

— Non, il était temps que je vous fasse changer de cachette. Ce n'est jamais bon de rester longtemps au même endroit.

— Vous espérez me convaincre que je cours moins de danger en vous tenant compagnie pendant que vous vous colletez avec des terroristes qu'en restant tranquille dans un motel dont tout le monde se fout ?

— Oui, répondit-il laconiquement.

MacEwan le dévisagea un moment, la mine sceptique, avant de rétorquer :

— Vous m'en direz tant, monsieur Cooper !

— Vous ne pouvez pas comprendre, dit Bolan. Il va falloir que vous me fassiez confiance. Voyez-vous, mademoiselle MacEwan, j'ai un tout petit point de désaccord avec le N.F.I. à votre propos : je tiens à ce que vous restiez en vie et, eux, ils veulent vous voir morte. C'est pourquoi, tant que je n'en aurai pas fini avec ces salauds, je ne vous quitte plus des yeux.

Elle regarda le pare-brise de l'auto, constellé de gouttes de pluie.

— On peut allumer le chauffage ? demanda-t-elle en frissonnant.

Bolan fit signe que non.

— Je n'ai pas envie qu'on voie les gaz d'échappement, dit-il en guise d'explication. Ah ! poursuivit-il. J'ai l'impression que les affaires

reprennent.

Il mit le contact pour pouvoir faire marcher les essuie-glaces et attrapa ses jumelles. Un groupe d'hommes venait de sortir des locaux de la compagnie de charters et prenait la direction de l'avion. Bolan les compta. Six. C'était facile de s'apercevoir qu'il s'agissait de deux V.I.P. qu'encadraient quatre gardes du corps.

— Bon, dit-il en se tournant vers MacEwan. Vous ne bougez pas d'ici. Verrouillez les portières et ne vous montrez pas. Si je suis touché, attendez cinq minutes et puis décampez. Retournez à Washington aussi vite que vous pourrez et appelez mes amis. Ils enverront quelqu'un vous chercher. Vous les appelez *eux* et *eux seuls*, ni votre mère, ni aucun de vos amis, ni personne. Sinon, vous signeriez leur arrêt de mort, compris ?

Elle hocha la tête et entrouvrit les lèvres mais Bolan descendit de voiture sans attendre qu'elle ait parlé. Il ne pouvait pas se permettre de se laisser distraire. Il avait une guerre sur les bras.

Sous la protection d'une douzaine de soldats du N.F.I. et de l'inénarrable Malik Faqih, Rachid al-Hamid, perché sur un talus proche du terminal, observait le curieux spectacle d'un faux Malik et d'un faux lui, flanqués de quatre gardes du corps, s'avançant d'un même pas vers l'avion. Faqih avait tenu à cet ultime subterfuge. Lorsqu'il s'agissait de protéger son cher Rachid, il ne laissait rien au hasard.

Al-Hamid se tourna vers son ange gardien, qui le dépassait de la tête et des épaules.

— Malik ? Tu es sûr que c'était nécessaire ? demanda-t-il.

Faqih se contenta de hocher la tête.

Al-Hamid poussa un soupir.

Soudain, Faqih empoigna al-Hamid par le bras et le tira vigoureusement en arrière, vers les gardes du corps, qui l'entourèrent aussitôt.

— Je m'en doutais, murmura Faqih.

Al-Hamid essaya de voir mais ses gardes du corps, épaule contre épaule, lui bloquaient la vue. Il s'accroupit et finit par apercevoir une silhouette presque fantomatique, vêtue de noir des pieds à la tête, qui courait vers l'avion avec la grâce d'un félin. La violence, al-Hamid connaissait. Il avait été exercé aux arts martiaux. Il en savait assez pour se défendre, quel que soit l'assaillant. Il serait même capable de tenir tête à des hommes de la taille de Faqih.

Mais, là, en voyant cette espèce d'ange exterminateur en train de

pointer un fusil d'assaut, il eut peur. Et son cœur se serra quand l'arme du mystérieux ennemi se mit à cracher le feu et que tombèrent un à un les nobles et courageux djihadistes.

*
* *

Mack Bolan appuya sur la détente du FNC, le temps de deux courtes rafales. L'un des membres du N.F.I. reçut la première en pleine figure. Deux autres se partagèrent équitablement la seconde. L'un pivota sur place avant de s'effondrer sur le sol mouillé ; l'autre fut soulevé de terre par deux balles en pleine poitrine.

Le quatrième et dernier réagit en vrai pro. Il cria quelque chose aux deux hommes qu'il devait protéger et, dans le même temps, il fit un roulé-boulé sur le tarmac pour se mettre à l'abri derrière l'une des roues de l'avion. L'Exécuteur s'assura que les deux V.I.P. ne sortaient pas d'arme. Puis, il se dépêcha de se mettre à l'abri derrière un bâtiment, juste à temps pour éviter une rafale de l'AKSU-74 que le dernier garde venait de sortir de dessous son imper.

Bolan devait choisir ses cibles avec soin, parce qu'il espérait prendre vivants les deux V.I.P., pour le cas où l'un des deux serait le mystérieux hacker.

Il tira une nouvelle rafale, pas vraiment dans l'espoir d'atteindre son homme mais pour le forcer à rester caché. Les deux V.I.P. décidèrent de courir vers l'avion. L'un des mécanos en salopette multicolore se trouvait sur leur chemin. Le plus grand des deux sortit un pistolet et lui tira une balle dans la tête.

Bolan serra les dents. Voilà que des innocents se faisaient tuer et il n'aimait pas ça. Les deux fuyards, à présent, se trouvaient sur la passerelle. L'homme au pistolet tirait vers la piste. Si l'Exécuteur ne faisait rien, le deuxième mécano serait bientôt mort.

Il fit quelque chose.

D'un seul geste fluide, fruit de ses années d'expérience, il dégaina son Desert Eagle .44 Magnum, visa et tira. La balle toucha le type au milieu du dos alors qu'il était sur le point d'entrer dans l'avion. Il se cambra et porta la main à sa blessure, comme dans un western, lorsque le *tunique bleu* a reçu une flèche entre les omoplates et qu'il essaye de l'arracher. Déséquilibré, il tomba à la renverse sur son compagnon, qui le suivait de près. Les deux corps dévalèrent les marches et s'entassèrent sur le tarmac.

Bolan détecta du mouvement à la limite de son champ de vision. Tournant la tête, il vit près d'une douzaine de gens du N.F.I., bien armés, qui venaient vers lui en tirant sans discontinuer. Toutes leurs

armes ensemble faisaient un bruit d'enfer. Quelqu'un qui se serait trouvé sur la trajectoire des balles aurait été pulvérisé. Bolan s'aplatit. Les balles sifflaient au-dessus de sa tête et se plantaient dans le bâtiment. Des morceaux de bois, de plastique et de métal lui tombèrent en pluie sur le dos et la tête, ainsi qu'une belle quantité de poussière.

Bolan se demanda d'où ils sortaient, ceux-là ! Et puis, il comprit que c'était un piège qu'on lui avait tendu. Après tout, le Nouveau Front Islamique était au courant de son existence. Ils avaient déjà essayé de le tuer plusieurs fois. Et, encore un coup, c'était lui le gibier. Sauf que, cette fois, au lieu de le traquer, ils s'étaient mis à l'affût.

Pour avoir une chance de sortir vivant de ce guet-apens, il devait employer les grands moyens. Il décrocha de son harnais une grenade M15 au phosphore blanc. Au même moment, il entendit les moteurs de l'avion qui se mettaient en marche. Avec une douzaine d'ennemis sur le sentier de la guerre, il n'avait aucun moyen d'arrêter l'avion sans se faire tuer. La principale menace, c'était cette bande de terroristes qui s'approchaient, avec l'intention de lui régler son compte une fois pour toutes. L'Exécuteur se fixa d'abord pour tâche de rester en vie. Quant à l'avion, on verrait ça plus tard. Il dégoupilla la grenade et profita d'une accalmie dans la mitraille pour la jeter au milieu du groupe d'assaillants.

La plupart étaient en train de changer de chargeurs lorsque l'engin, pas bien gros et apparemment inoffensif, atterrit à leurs pieds. Quelques-uns, au bout d'une demi-seconde, virent ce que c'était. Les autres n'eurent même pas le temps de comprendre. Il y eut soudain une explosion. L'agent chimique de la grenade s'enflammait spontanément au contact de l'oxygène et provoquait de graves brûlures. Les terroristes du Nouveau Front Islamique ne firent pas exception et ceux qui furent touchés poussèrent des cris atroces alors que le produit, exposé à l'air, commençait à brûler leurs vêtements et leur chair.

Bolan se mit à faire des cartons sur ceux qui avaient échappé aux ravages de la grenade. Deux types réussirent à passer à travers les balles et sortirent de son champ de vision. Bolan comprit qu'ils allaient essayer de le prendre à revers. Il alla se planquer derrière le bâtiment. À l'autre bout du petit aéroport, al-Hamid et Faqih, qui n'en avaient pas perdu une miette, en profitèrent pour courir jusqu'à l'avion.

Lorsque les deux petits malins qui avaient décidé de le contourner débouchèrent au coin du bâtiment, Bolan ouvrit le feu, labourant le ventre du premier. Le deuxième ne fut pas plus chanceux. Plusieurs balles lui emportèrent un gros morceau de hanche. Alors qu'il

vacillait, Bolan l'acheva d'une balle dans la tête.

À présent, les moteurs de l'avion faisaient un bruit assourdissant. Bolan rechargea son fusil et se montra. Il visa les pneus et faillit se faire tuer par des tirs d'armes automatiques. Apparemment, quelques terroristes avaient reçu l'ordre de rester pour couvrir la fuite des autres. La carrière du Guerrier aurait pu s'arrêter là. Il plongea à temps pour éviter une nuée de balles qui passa tout près de sa tête, roula sur lui-même, se redressa légèrement et riposta, furieux.

Les terroristes étaient quatre. Deux furent décollés de terre et retombèrent sur le tarmac, amas informes et sanglants. Bolan abattit le troisième d'une balle dans la tête et tira au jugé sur le quatrième, qui avait réussi à rentrer dans les locaux de la compagnie.

Bolan s'intéressa de nouveau à l'avion : il était sur la piste d'envol, prêt à décoller. Mais des coups de feu dans le petit terminal, suivis de cris de terreur, retinrent son attention. Après un dernier regard dans la direction de l'avion, il partit au pas de course, décidé à en finir avec le dernier terroriste avant qu'il ne fasse d'autres victimes.

Par le hublot du Gulfstream, al-Hamid regardait courir l'homme en combinaison noire. Malgré tout, il ne pouvait s'empêcher de l'admirer. Cet homme se battait avec le sang-froid d'un pro et l'acharnement d'un démon.

— Nous avons perdu beaucoup d'hommes aujourd'hui, dit Faqih en s'asseyant près d'al-Hamid.

— Oui, cela me navre, murmura al-Hamid.

— Il n'y a pas de raison d'être navré, c'est la guerre, répondit Faqih. Et nous sommes des centaines, des milliers.

Al-Hamid regarda Faqih sans chercher à dissimuler sa désapprobation.

— Malik, tu sais que je t'aime comme un frère, dit-il. Mais je ne suis pas d'accord avec toi sur ce point. Tu dois bien te rendre compte qu'une puissante armée ne suffit pas. Ce n'est pas quelques centaines, ni même quelques milliers d'hommes, qui pourraient empêcher notre peuple de tomber sous le joug des Américains.

— Et alors ? demanda Faqih.

— Et alors, c'est justement pour cela que nous devons nous emparer des armes grâce auxquelles les Américains se croient invulnérables.

Al-Hamid étouffa un bâillement et ajouta :

— Maintenant, il faut que je dorme.

Il s'abandonna contre l'appui-tête, ferma les yeux et pensa à sa patrie.

CHAPITRE IX

Washington, D.C.

Jack Grimaldi fut plus que jamais ravi de revoir l'Exécuteur. Il lui trouva bonne mine et le lui dit tout net.

— Sergent, tu fais plaisir à voir. À les entendre, tu avais un pied dans la tombe. T'as vraiment pas l'air d'être à l'article de la mort.

— C'est pourtant l'impression que j'ai, répondit Bolan en serrant la main de Grimaldi.

L'Exécuteur aussi était content de revoir un visage familier. Ce bon vieux Jack Grimaldi ! Ancien mafieux. Aujourd'hui, l'as des aviateurs. Capable de piloter n'importe quoi, depuis le cercueil volant de Blériot et les biplans de la Grande Guerre jusqu'aux F-18 et aux B-52. Grimaldi avait accompagné Bolan dans nombre de ses missions, l'avait largué dans des endroits pas possibles, était allé le rechercher dans des endroits plus impossibles encore !

Grimaldi considéra MacEwan sous ses gros sourcils et lui sourit avec bonhomie.

— Tu sais où nous allons ? demanda Bolan, une fois qu'il eut aidé MacEwan à monter dans le Learjet C-21A.

— Ouais, répondit Grimaldi d'une voix traînante. Gadgets les suit à la trace.

Sans un mot de plus, Grimaldi s'en alla vers le cockpit. L'Exécuteur avait contacté le Ranch aussitôt qu'il avait pu et il leur avait demandé de suivre à la trace l'avion des terroristes et puis de s'arranger pour que Grimaldi l'attende à Dulles, prêt à partir.

Tandis que Grimaldi attendait l'autorisation de décoller, MacEwan se tourna vers Bolan et le regarda avec gravité.

— Pourquoi ne pas se contenter de les abattre ? demanda-t-elle.

— Parce que je pense que les gens que j'ai descendus à l'aéroport étaient des leurres et que le vrai cerveau de l'affaire est dans cet avion. Si nous le perdons, lui, nous perdons notre seul atout.

— Ah ? Parce que nous avons un atout ? s'exclama MacEwan sur un ton ironique. Ça m'avait échappé !

— Mais oui, insista Bolan. Si Carnivore est aussi compliqué que vous le dites, ce génial hacker, il nous le faut vivant.

— Sinon, il nous faudrait peut-être des années pour comprendre ce qu'il a fait ?

— Exactement.

Lorsqu'ils eurent décollé, MacEwan se mit au travail, pianotant avec virtuosité sur le clavier de son ordinateur, repérant les signaux étrangers qui continuaient à assaillir Carnivore, étudiant des fichiers, les comparant avec les notes de Mitchell Fowler. À la fin, au comble de l'exaspération, elle poussa un soupir et tapa du poing contre l'accoudoir de son siège.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Bolan.

— Tout, répondit MacEwan d'une voix mal assurée. J'ai beau faire, je n'arrive pas à comprendre comment ils se sont introduits dans Carnivore. Et, tant que je n'aurai pas compris, je ne vois pas comment je pourrais, comment dire ? les enfermer dehors.

Jack Grimaldi émergea du cockpit et dit :

— Hé, m'dame, j'ai une question à poser. Pourquoi ne pas carrément éteindre Carnivore ?

MacEwan lui lança un regard effaré.

— Hé, m'sieur, moi aussi, j'ai une question à poser. Qui conduit cet avion ?

Grimaldi sourit d'une oreille à l'autre.

— Le pilote automatique, répondit-il.

— Et moi, je manque à tous mes devoirs, dit Bolan. Je m'aperçois que je n'ai pas fait les présentations. Tilda, je vous présente Jack.

— Ravie de vous connaître, Jack. Jack comment ?

— Jack tout court, m'dame, répondit Grimaldi en lui serrant la main.

MacEwan remarqua son sourire enjôleur et se tourna vers Bolan.

— Oh, je vois que j'ai affaire à un galant homme ! s'exclama-t-elle narquoisement.

— Oui, confirma Bolan en riant. Mon ami Jack est un vrai bourreau des cœurs.

— Je suis pourtant du genre discret, répliqua Grimaldi. Une vraie violette. Ce n'est pas ma faute s'il émane de ma personne un charme indéfinissable et néanmoins irrésistible.

— Bien ! intervint Bolan en redevenant sérieux. Maintenant que

nous en avons fini avec les amabilités d'usage, il me semble que Jack a mis le doigt sur quelque chose d'intéressant. Pourquoi ne pas tout simplement désactiver Carnivore ?

— Mitchell et moi, nous y avons pensé, repartit MacEwan. Nous l'avons proposé mais, voyez-vous, Carnivore, ce n'est pas un gros ordinateur central qu'il suffirait de débrancher, comme dans *2001, l'Odyssée de l'espace*. Il y a des milliers de moniteurs, disséminés dans tout le pays, et qu'il faudrait neutraliser un par un. Ça poserait des problèmes de logistique énorme. Et puis, surtout, si on l'arrêtait, ce serait définitif. Il n'existe aucun moyen de le remettre en marche. Et, tant qu'on n'a pas trouvé de meilleur système, on ne peut pas se passer de lui.

L'avion tangua légèrement et MacEwan regarda Grimaldi avec une inquiétude renouvelée.

— Ce ne serait pas mieux s'il y avait quelqu'un au volant ? Vous êtes sûr qu'il n'y a pas de danger ?

— Devant nous, il n'y a pas de murs, rien que de l'air, dit Grimaldi en guise de réponse.

Bolan décida de s'en mêler.

— Ne vous tracassez pas, recommanda-t-il. Jack sait ce qu'il fait. J'ai entièrement confiance en lui.

— Ce ne sont pas les turbulences qui m'inquiètent, dit MacEwan. C'est d'autres trucs comme... je ne sais pas, moi... une collision avec un autre avion.

— Nous sommes au-dessus de l'océan. Il y a une alarme qui est réglée pour se déclencher si quoi que ce soit de plus gros qu'une boîte à chaussures s'approche à moins de vingt milles marins de ce coucou, expliqua Grimaldi.

— Si vous le dites, répliqua MacEwan. Mais revenons-en à nos moutons. Vous avez compris que, si l'on décidait malgré tout d'éteindre Carnivore, ce ne serait pas une partie de plaisir.

— Il y a peut-être un autre moyen, dit Bolan.

— Lequel ? demanda MacEwan.

— Eh bien, nous savons déjà qu'ils sont dans le système, d'accord ? Et qu'ils ne sont pas faciles à détecter. Pourquoi ne pas essayer de les coincer à l'intérieur ?

Grimaldi éclata de rire.

— Comme dans une souricière ?

Bolan répondit par un haussement d'épaules qui n'engageait à rien.

— Mais oui ! s'exclama MacEwan avec entrain. Je vois ce que

vous voulez dire ! Un piège avec une trappe qui s'ouvre dans un sens mais pas dans l'autre.

Encore un coup, Bolan haussa les épaules.

— Ce serait possible ? demanda Grimaldi.

MacEwan le regarda comme une grande personne regarde un enfant qui lui demande si elle peut décrocher la lune.

— Tout est possible, Jack, répondit-elle. Le plus dur, ça va être de trouver le moyen d'y arriver.

— Alors, il faut vous y mettre sans tarder, dit Bolan. Parce que, à vous entendre, ça risque d'être long.

— Encore plus long que vous pensez, repartit MacEwan. Surtout que je suis toute seule.

— Tss, vous n'êtes pas seule, répondit Bolan. Vous pouvez compter sur l'aide de mes amis, et je peux vous dire qu'ils sont efficaces et influents. Nous savons de quel côté vous êtes. Je vous fais confiance. Ça leur suffit, ils ne cherchent pas à en savoir davantage.

MacEwan regarda Bolan, puis Grimaldi, qui hocha la tête, comme pour confirmer ce que venait de dire Bolan. Elle avait toujours l'air un peu inquiet. Mais Bolan savait qu'elle ne les laisserait pas tomber. Il ne la connaissait que depuis vingt-quatre heures mais il était déjà sûr d'une chose à son sujet : c'était une battante, certainement pas le genre de fille à vous abandonner au milieu du gué.

— Dans ce cas, il ne me reste plus qu'à arrêter ce maniaque, dit-elle.

— Les enjeux sont énormes, lui dit encore Bolan.

— Vous n'avez pas besoin de me le rappeler.

Elle entrecroisa les doigts, fit craquer ses phalanges et se remit au travail.

— Quant à moi, dit Grimaldi, il serait peut-être temps que je retourne à ma place.

Après avoir fait deux pas dans la direction du cockpit, il s'arrêta net et se retourna vers MacEwan, qui s'était déjà replongée dans son travail.

— Hé, m'dame ?

Elle leva les yeux.

— Oui ?

— Vous croyez vraiment que vous allez pouvoir faire le machin que vous avez dit ?

Elle lui sourit gentiment.

— J'en sais rien. Et vous, Jack, vous croyez vraiment que vous

allez pouvoir poser ce taxi en un seul morceau ?

— Ah, ça, m'dame, répondit Grimaldi, c'est un jeu d'enfants.

Après le départ de Grimaldi, il y eut un long moment de silence. Après quoi, MacEwan releva la tête et regarda Bolan. Elle était encore en proie à des doutes, cela se voyait dans ses yeux, mais Bolan n'avait pas envie d'en entendre parler. Quels que soient ses soucis, elle était de taille à s'en débarrasser toute seule. Lui, tout ce qui l'intéressait, c'était de la garder en vie jusqu'à ce qu'elle ait fini le boulot.

— Vous savez, Cooper, dit-elle, même si j'y arrive, ça ne résoudra pas tout. Je pourrai juste les empêcher de continuer à coloniser Carnivore mais je ne vois pas comment je pourrai défaire ce qu'ils ont fait. Pour piéger ce hacker à l'intérieur du système, il faudra que je découvre par où il est entré. Et puis, il faudra que je trouve le moyen de faire en sorte que la porte ne s'ouvre plus que dans un sens.

— Faites de votre mieux, lui répondit Bolan avec un sourire qui se voulait rassurant.

Là-dessus, ils retournèrent chacun à sa besogne : elle, cherchant à coincer le hacker comme un rat dans une ratière ; lui, fourbissant ses armes en vue d'une bataille qu'il savait proche et inévitable.

*
* *

Al-Hamid eut un petit sourire satisfait. Les Amerloques avaient repéré son signal et ils essayaient de remonter à sa source. Ça leur prendrait pas mal de temps avant de s'apercevoir que ce signal était un attrape-nigaud. D'ici là, il contrôlerait intégralement le système Carnivore.

S'introduire dans Carnivore n'avait pas été très difficile. C'est incroyable, ce qu'on peut obtenir avec une liasse de billets ! Il avait graissé la patte à quelques informaticiens pour qu'ils placent d'insignifiants boîtiers à des endroits stratégiques et hop ! il s'était retrouvé maître d'une demi-douzaine de serveurs de Carnivore. À partir de là, pour les contrôler tous, ça n'avait été qu'une question de temps.

Une fois bien au chaud dans Carnivore, al-Hamid s'était emparé de toute la documentation possible, y compris les dernières mises à jour. Le N.F.I., ensuite, avait contacté ses sympathisants américains, officiers d'état-major, gradés de la police ou hauts fonctionnaires, pour leur demander les informations ultra secrètes qui lui manquaient encore.

Les consentants, on les avait payés, les hésitants, on les avait fait chanter, les récalcitrants, on les avait tués, en faisant passer ça pour

des accidents ou des crimes crapuleux. De cette façon, al-Hamid en avait appris assez pour franchir les étapes suivantes. Deux ans plus tard, il était comme chez lui dans les circuits informatiques de la plupart des agences de renseignements américaines.

Sa prochaine cible : l'U.S. Army. Il espérait prendre le contrôle les ordinateurs de la Navy. Les bombardements de la marine de guerre américaine avaient pratiquement détruit son pays et il allait faire en sorte que ça ne se reproduise pas. La prochaine fois que les Américains tireraient leurs missiles, ils se détruiraient eux-mêmes. Al-Hamid y veillerait.

En attendant, il fallait qu'il trouve un moyen de contrecarrer les manigances de cette chienne qui travaillait pour la DARPA.

Elle était maligne, elle n'allait pas se laisser berner indéfiniment par le signal bidon.

La seule chose qu'il devait éviter à tout prix, c'était de se faire enfermer dans le système. Un tel risque existait, il en était conscient. Pour le moment, il entrait et sortait à sa guise mais, si la petite futée de la DARPA réussissait à fermer la porte derrière lui, il lui faudrait un temps fou pour la rouvrir.

— Tu as l'air soucieux, dit Faqih à son jeune protégé. Je peux faire quelque chose pour toi ?

Agacé, al-Hamid faillit l'envoyer paître. Mais il se retint. Faqih cherchait juste à rendre service.

— C'est gentil, Malik, mais non, répondit al-Hamid. Je dois me débrouiller tout seul.

Sans être idiot, Faqih ne comprenait rien aux subtilités de la technologie moderne. Il croyait que la plupart des problèmes pouvaient se résoudre avec des menaces et, au besoin, par la violence. Pour un garde du corps, ça suffisait, comme doctrine stratégique. Mais, pour s'attaquer à la première puissance mondiale, c'était un peu court.

— Mon oncle ne se rend pas compte de la situation, reprit al-Hamid. Le temps presse. Il faudrait que je puisse finir en deux jours. Sinon, nous risquons d'être démasqués et tout ce que j'ai fait jusqu'ici sera réduit à néant.

— Cet Américain que nous avons affronté à Washington ? C'est lui qui t'inquiète ? demanda Faqih.

— Entre autres.

— Il va nous suivre.

— J'y compte bien.

— Il est malin. Et je crois qu'il n'agit pas seul. Il a des soutiens

puissants.

— Tu as un plan ? demanda al-Hamid.

— Le tuer, répondit simplement Faqih. Il a déjà abattu beaucoup de nos compagnons. Il faut que je venge leur mort si je ne veux pas perdre le respect de mes hommes...

— Sans compter que tu as peut-être une occasion de faire d'une pierre deux coups, ajouta al-Hamid.

— Que veux-tu dire ?

— Maintenant que Fowler est mort, la nana de la DARPA est la seule qui ait une chance de comprendre ce qui se passe. L'Américain a besoin d'elle et il le sait. Il y a gros à parier qu'il l'a emmenée avec lui.

— Tu as sans doute raison, dit Faqih.

— Tue-les tous les deux, insista al-Hamid. Tu m'ôteras une grosse épine du pied.

— D'accord, s'exclama Faqih en souriant avec gourmandise à l'idée de la jolie petite tuerie qui se profilait à l'horizon. Je m'en occupe tout de suite, ajouta-t-il en se levant de son siège. Nous avons des moyens de communication sécurisés. Je vais appeler nos hommes pour qu'ils organisent un comité d'accueil.

CHAPITRE X

Afghanistan

Le colonel Omar Abd al-Rahman attendait anxieusement des nouvelles de Rachid al-Hamid. D'après ses supérieurs, le plan était simple : s'introduire dans les systèmes de défense américains en utilisant comme sésame le « renifleur de paquets » du F.B.I. dénommé Carnivore. Plus facile à dire qu'à faire. Il leur avait fallu des mois et des mois pour parvenir à quelque chose. Probable que, sans le génie d'al-Hamid, ils n'y seraient pas arrivés du tout.

Abd al-Rahman aimait beaucoup son neveu. À part sa femme, c'était tout ce qui lui restait comme famille. Lorsque son frère avait été tué dans la lutte contre les hommes du commandant Massoud, toute la famille avait été obligée de se cacher dans les montagnes. Abd al-Rahman avait juré de défendre son pays et de veiller sur son neveu jusqu'à son dernier souffle. L'ennemi avait massacré le peuple afghan – hommes, femmes, enfants, vieillards – avec l'aide de ces chiens d'Américains, et ils avaient renversé les Talibans. Abd al-Rahman l'avait vu à la télé : les Américains qui bombardaient, bombardaient, bombardaient, transformant en champ de ruines son beau pays, et puis, derrière, les hommes de l'armée du Nord, comme une horde de bêtes fauves, qui se ruaient pour finir le boulot.

Cela démontrait au moins une chose : qu'on ne pouvait se fier à personne, à part les résistants de la première heure, ceux qui avaient épousé d'emblée la cause d'Al-Qaïda. Et même au sein de ce petit noyau, il y avait à présent des traîtres. Ou, sinon des traîtres, des hommes dont les convictions vacillaient. C'est pourquoi il fallait de temps en temps lancer des fatwas. Ces déclarations de guerre contre le grand Satan, ça ne mangeait pas de pain. Et ça permettait de resserrer les rangs.

Le téléphone satellite sonna, interrompant brusquement le cours de ses pensées.

— Oui ? hurla-t-il dans l'énorme récepteur.

— Nous venons de recevoir un message, monsieur.

Abd al-Rahman n'eut pas besoin de demander de qui était le message. Au milieu des parasites et des grésillements, il avait reconnu la voix de son correspondant à Peshawar.

— Ils sont encore loin ? demanda-t-il.

— Non, colonel, répondit son interlocuteur. Ils disent que des Américains les suivent.

— Occupez-vous-en, dit Abd al-Rahman. Compris ?

— Compris, colonel.

Abd al-Rahman raccrocha, puis il se cala dans son fauteuil et se frotta les yeux. Il n'en revenait pas que Faqih se soit laissé suivre jusqu'ici. Faqih allait se faire dûment réprimander. En tête à tête, naturellement. C'était une affaire entre lui et Faqih et ça ne regardait personne d'autre.

D'ici là, ses hommes allaient s'occuper de ceux qui poursuivaient al-Hamid et Faqih. Abd al-Rahman n'avait aucune inquiétude : ils allaient régler ça vite et bien. Et ils n'auraient aucune pitié.

En langue moghole, Peshawar veut dire « ville de la frontière ». Autrefois capitale du Gandhara, naguère indienne, aujourd'hui pakistanaise, elle est le chef-lieu de la province de la Frontière du Nord-Ouest. C'est une place stratégique car elle commande le col de Khaibar, qui relie le Pakistan à l'Afghanistan.

L'ancien et le nouveau font bon ménage à Peshawar. La ville se divise en trois secteurs. Celui qu'on appelle *le cantonnement*, où se trouvent tous les commerces, est le plus moderne des trois. Et puis, il y a le quartier résidentiel et, enfin, la partie que les touristes appellent « la vieille ville ».

Tout en combattant les islamistes, Mack Bolan n'avait pas de préjugés sur l'islam. Il savait que la plupart des musulmans étaient de braves gens qui ne demandaient qu'à vivre en paix. Dans les pays du Moyen-Orient, l'antiaméricanisme était surtout la doctrine de gouvernants tyranniques et corrompus, qui n'auraient jamais réussi à se maintenir au pouvoir s'ils n'avaient accusé l'Occident d'être responsable de tous les maux.

Ce n'était pas le cas du Pakistan, qui entretenait des relations amicales avec les États-Unis. C'est pourquoi Bolan espérait que les douaniers ne lui feraient pas trop d'ennuis. En fait, ils n'eurent pas le temps de lui en faire du tout. Ils en furent empêchés par l'arrivée d'un groupe d'hommes qui, de l'avis de Bolan, ne pouvait être qu'une bande d'assassins. Même si ça ne se bousculait pas dans l'aéroport international de Peshawar, il y avait quand même des gens : autant de

candidats aux balles perdues. Bolan se retrouva avec deux solutions : primo, tuer les tueurs en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire ; secundo, chercher un autre champ de bataille.

Optant pour la seconde, il tourna les talons et partit à grandes enjambées vers le petit hangar que Grimaldi s'était procuré par la magie d'un sourire, d'une claque dans le dos et d'une liasse de billets de cent dollars. Tout en marchant, il se retourna pour voir si les terroristes le suivaient. C'était le cas. Aussi discrètement que possible, il glissa la main sous sa veste, dégaina son Beretta 93-R, fit basculer le sélecteur de tir en position rafale limitée de trois coups et ôta la sécurité.

Les tueurs passèrent devant les douaniers, qui étaient occupés à regarder Bolan et qui se demandaient pourquoi ce grand type avait décampé en abandonnant son sac de fringues sur la table. L'un des douaniers se rendit compte qu'il se passait quelque chose de louche, car il cria après le groupe d'hommes. Les terroristes firent la sourde oreille mais lorsqu'il donna l'impression de vouloir les poursuivre, l'un d'entre eux sortit un pistolet-mitrailleur et le pointa sur lui.

Bolan comprit que le douanier n'en avait plus pour très longtemps à vivre à moins qu'il ne fasse quelque chose. Sa ligne de tir était bien dégagée. Il visa et pressa la détente. Il avait chargé son Beretta pour du gros gibier, cette fois-ci. À la place de ses habituelles munitions subsoniques, il avait mis des balles chemisées de 158 grains. Les trois balles atteignirent le terroriste entre les omoplates avant qu'il ait eu le temps de mitrailler le douanier.

Dès qu'il eut lâché sa rafale, Bolan plongea sur le sol et fit un roulé-boulé. À présent, les terroristes avaient tous sorti leurs armes mais Bolan avait obtenu ce qu'il cherchait : les entraîner sur un terrain où aucun quidam ne risquait de payer les pots cassés.

Alors que les balles ennemies ricochaient sur le sol et les murs, l'Exécuteur se redressa un peu et fit ses comptes : il en avait tué un et il en restait quatre. Bolan choisit sa cible suivante et tira une rafale : cela fit un assez joli tir groupé à la base du cou. Le terroriste tressaillit drôlement avant de s'affaler sur le sol.

Il y eut soudain des coups de feu *derrière* Bolan. Se retournant, il vit Jack Grimaldi, qui rendait la justice à sa manière, non pas avec une balance dans une main et un glaive dans l'autre, mais avec le seul secours d'un vieux Heckler & Koch P-9 en .45 ACP. Certaines de ses balles se perdirent dans les nues mais d'autres transformèrent en passoire la tête de l'un des terroristes.

Bolan en repéra un qui prenait le large au pas de course. La ruse était aussi vieille que la guerre : faire croire à l'ennemi qu'on cherche à s'enfuir pour ensuite le prendre à revers. L'Exécuteur ne lui en laissa

pas le loisir.

Il le visa avec soin et pressa la détente. Les douaniers, à ce stade, avaient sorti leurs armes. Eux aussi ouvrirent le feu sur le fuyard, tous en même temps. Pris entre deux feux, le terroriste périt sous une grêle de balles. Il vacilla un instant, comme s'il ne savait pas de quel côté tomber, avant de s'écrouler d'un coup et de rester là, face contre terre.

Le dernier terroriste laissa tomber son pistolet-mitrailleur et chargea en poussant un cri terrible. Bolan et Grimaldi lui tirèrent dessus mais l'homme, emporté par son élan – et une sacrée montée d'adrénaline – continua de se rapprocher. Alors que les balles le transperçaient, il trouva la force de retrousser sa chemise pour exhiber les explosifs scotchés à son ventre. Bolan bondit, courut, plongea, attrapa Grimaldi par le cou et lui fit un plaquage digne de la finale du Super Bowl. Tous deux tombèrent lourdement sur le sol. Il y eut soudain un éclair aveuglant et une explosion terrible. Le corps du terroriste fut pulvérisé. Seule la tête subsista. Après un vol plané, elle retomba sur le bitume avec un bruit mat. Des flammèches et des débris retombèrent en pluie.

Bolan se releva le premier et aida Grimaldi à en faire autant.

— Ça va ? demanda-t-il.

— Ouais, répondit le pilote. Plus de peur que de mal. Merci, sergent, je te dois...

— Que dalle, acheva Bolan.

Grimaldi tapa sur l'épaule du Guerrier, hocha la tête et sourit. Un nouveau concert de coups de feu se fit entendre. C'était les douaniers qui s'approchaient tandis que leurs pistolets crachaient des flammes.

— Oh, oh ! fit Grimaldi. J'ai l'impression que nous ne sommes plus en odeur de sainteté.

— Foutons le camp, ordonna Bolan.

Les deux hommes partirent en courant dans la direction opposée au terminal. Un cri attira leur attention. C'était un grand escogriffe de bagagiste qui protestait alors que MacEwan le jetait à bas de son véhicule.

— Qu'est-ce qu'elle fabrique ? demanda Grimaldi.

Bolan changea de direction et partit vers MacEwan, qui était tranquillement en train de s'installer aux commandes du chariot à bagages. Grimaldi le suivit.

— Elle n'était pas censée rester dans l'avion ? demanda Bolan.

— C'est ce que je lui avais demandé de faire, répondit Grimaldi d'une voix haletante, tout en essayant de ne pas se laisser distancer.

— Je vous dépose quelque part, les gars ? leur cria MacEwan

lorsqu'ils furent à portée de voix.

Bolan et Grimaldi se cachèrent au milieu des valises. MacEwan appuya sur la pédale et le chariot démarra en cahotant. N'importe qui aurait pu rattraper à la course ce vieux tacot, qui n'allait pas bien vite. Mais les douaniers, qui cherchaient deux hommes à pied, risquaient de ne pas s'intéresser aux allées et venues d'un bagagiste. Ça permettrait peut-être de gagner un peu de temps.

— Mais enfin, qu'est-ce qui vous a pris ? demanda Grimaldi à MacEwan.

— Quand j'ai entendu les coups de feu, j'ai compris que vous aviez des ennuis et je me suis dit que vous alliez peut-être avoir besoin d'un véhicule.

— Encore une facétie comme celle-là et je vous ligote jusqu'à la fin de cette histoire, intervint Bolan sous un ton sévère. C'est bien compris ?

— C'est bien compris, répondit MacEwan en faisant semblant d'être penaude.

Arrivés à la limite de l'aéroport, ils abandonnèrent le chariot.

— Je ne crois pas que les autorités feront le lien entre nous et notre avion, dit Bolan. Donc, il ne risque rien.

— Le type que j'ai payé ne dira rien. Je lui ai promis une grosse somme à notre retour.

— À la bonne heure !

Bolan découpa un trou dans la clôture.

— On fait quoi, maintenant ? demanda MacEwan une fois qu'ils furent passés de l'autre côté.

— On se dépêche de disparaître là-dedans, répondit Bolan en montrant un petit bois. Si j'ai bien lu la carte, de l'autre côté, il y a une autoroute. Il y aura bien quelqu'un qui nous prendra en stop pour nous conduire jusqu'à une cabine téléphonique.

— Et ensuite ?

— Ensuite, je m'occupe de tout.

Une heure après avoir appelé le Ranch, le trio se trouvait en sûreté dans une bicoque de la vieille ville. L'endroit était crasseux, miteux, malodorant, mais il était tranquille et, pour l'heure, c'était l'essentiel.

Ils dévoraient leurs kebabs – un mélange de viande de bœuf très épicée, de poivron vert et de tomate servi sur une tranche de pain azyne – tandis que leur hôte, Moussa al-Daoud, les observait

curieusement. L'eau n'était pas terrible, mais elle était potable, comme l'indiquait l'odeur métallique et l'arrière-goût de Javel.

Al-Daoud, assis dans un coin, tantôt mâchonnait sa pipe, tantôt buvait une gorgée de thé vert dans une tasse crasseuse et ébréchée. Il ne disait rien. Mais Bolan voyait bien qu'il n'en pensait pas moins. Après tout, le bonhomme risquait sa peau en hébergeant trois fugitifs qui, autrement, se seraient retrouvés sur la paille humide d'un cachot, vite fait, bien fait. Bolan estima qu'il lui devait une explication, même succincte.

— Je parie que vous vous posez des questions à notre sujet, lui dit-il.

L'homme ôta sa pipe de sa bouche, exhala une considérable quantité de fumée bleue et dit simplement : « Non. »

— Allons ! intervint Grimaldi avec un sourire malin. Vous ne vous demandez même pas ce que nous sommes venus faire ici ?

— Je vous assure qu'il s'en moque, dit une voix féminine derrière eux.

En se retournant, ils découvrirent, dans l'encadrement de la porte, une petite jeune femme qui, sans doute, les observait depuis quelque temps.

— Qui êtes-vous ? demanda Bolan.

— C'est moi qui vous ai trouvé cette cachette, expliqua-t-elle en souriant.

— Quoi ? C'est *vous*, leur contact ? s'exclama MacEwan en ouvrant des yeux ronds.

— Ça vous étonne ? répondit-elle avec une pointe d'ironie.

Elle fit le tour de la natte sur laquelle ils avaient pris place et s'assit en face d'eux avec la souplesse et la grâce d'une danseuse. Ses cheveux noirs lui tombaient jusqu'à la taille. Ses yeux bruns brillaient comme des escarboucles. Son visage, fin mais pas maigre, orné de belles pommettes, avait de nobles et vigoureux contours. Avec son teint mat, très pur, ses sourcils arqués, son petit nez mutin, sa bouche bien ourlée, elle était à peindre.

— Comment vous appelez-vous ? lui demanda Grimaldi.

D'une voix chantante, elle répondit :

— Mon vrai nom serait imprononçable pour vous. Alors, si vous voulez bien, appelez-moi Indra, ce sera plus simple.

— Vous êtes indienne ? intervint Bolan.

— Oui.

— C'est drôle, remarqua MacEwan, une Indienne au Pakistan,

c'est un peu comme Daniel dans la fosse aux lions, n'est-ce pas ?

— Ça dépend de quel point de vue on se place, répondit Indra. On pourrait aussi bien dire que je suis comme une lionne dans la fosse aux Daniel.

Cette spirituelle remarque fut saluée par les sourires des uns et les rires des autres.

— Entre Pakistanais et Indiens, la guerre n'est pas fatale, reprit Indra. Tout le monde ne gobe pas les mensonges des fanatiques et des va-t'en-guerre. C'est pourquoi je suis ici : pour contribuer à la paix entre nos deux pays, dans la mesure de mes moyens.

— Comment cela ? demanda MacEwan.

— Je suis médecin, répondit Indra. Comme vous avez sans doute pu vous en rendre compte, les gens, dans cette partie de la ville, ne pètent pas la forme. Tous les microbes de la terre se sont donné rendez-vous ici. Pas d'hygiène, pas de tout-à-l'égout, l'air plein de miasmes, des bestioles malsaines qui grouillent partout. Des gens qui souffrent, on en trouve tant qu'on veut. Par contre, ceux qui soignent et qui consolent ne sont pas légion. J'ai décidé de me rendre utile.

— Et nous ? demanda Bolan. Pourquoi nous aidez-vous ?

Indra le regarda avec un mélange de curiosité et d'amusement.

— Parce que je sais que vous êtes ici pour les mêmes raisons que moi, monsieur Cooper, répondit-elle. Vous êtes là pour limiter les dégâts.

Cette réponse étonna l'Exécuteur. Mais il fut bien obligé d'admettre que la belle Indienne disait vrai. Depuis toujours, depuis la destruction de sa famille à cause de la mafia, il semait la mort et la destruction parmi les mafieux de tout poil. Et puis, de fil en aiguille, entraîné par son complice, Hal Brognola, il s'était retrouvé en train de faire la guerre au terrorisme international. Il s'était résigné à ce genre de missions car elles étaient fondamentalement justes. Il savait qu'à chaque fois qu'il était obligé de tuer un criminel, c'était des centaines de vies innocentes qu'il sauvait.

Et la femme assise en face de lui avait l'air de le comprendre.

Indra montra du doigt al-Daoud.

— Moussa est le médecin de ces pauvres gens, mais lui, il se qualifierait plutôt de guérisseur. Il s'est débrouillé pour me faire entrer dans ce pays pour que je puisse l'aider dans sa tâche.

Se retournant vers Bolan, elle ajouta :

— En échange, j'aide des gens comme vous. Mes amis et moi, nous savons ce que vous venez faire. Nous comprenons qu'il faut en passer par là pour pouvoir vivre en paix un jour.

— Vous savez, m'dame, lui dit Grimaldi, vous parlez bien, vous agissez encore mieux. Mais je vais vous dire quelque chose : on peut toujours rêver d'un avenir meilleur, d'un monde où les hommes s'aimeront les uns les autres. Mais, quant à moi, je n'y crois pas.

— Excusez-le, dit MacEwan en désignant Grimaldi d'un geste du pouce. C'est un brave garçon, mais incurablement pessimiste. À mon avis, ce que vous faites ici est admirable.

— Écoutez, intervint Bolan, j'ai l'impression que nous nous comprenons et je suis d'accord avec Tilda : ce que vous faites ici mérite un coup de chapeau. Mais notre problème, c'est que, plus nous attendons et moins nous avons de chances de retrouver ces salopards. Et nous n'avons pas tout ce qu'il nous faut.

— Que vous manque-t-il, monsieur Cooper ? demanda Indra.

— Eh bien, pour commencer, des armes.

— Les armes, ce n'est pas un problème, répondit-elle avec un petit haussement d'épaules.

— Vraiment ? s'exclama Bolan. Et pour l'électricité et un téléphone, vous pouvez faire quoi ? Cette jeune dame, poursuivit-il en montrant MacEwan, est la seule qui pourrait localiser les terroristes et je ne sais pas comment faire pour récupérer son matériel dans notre avion.

— Ça, je m'en occupe, dit al-Daoud.

— Vous faudra-t-il autre chose, monsieur Cooper ? demanda MacEwan, ironique.

— Non. Comme ça, j'ai tout ce qu'il me faut, répondit Bolan. Le reste, j'en fais mon affaire.

CHAPITRE XI

S'il y a un endroit pour trouver des armes au Pakistan, c'est le village de Zargan Khel, au cœur de ce qu'il est convenu d'appeler la « zone tribale ». Presque toutes les maisons abritent un atelier et presque tous les ateliers sont des armureries. Depuis plus d'un siècle, on y fabrique de tout, depuis le plus banal tromblon jusqu'au fusil le plus sophistiqué. Le village est littéralement un supermarché du flingue.

Indra y emmena Bolan dès le lendemain matin : quarante-cinq kilomètres dans un tape-cul qui avait dû être, dans une vie antérieure, un rutilant Land Rover. En principe, il était interdit de se rendre à Zargan Khel sans un permis délivré par le ministère de l'intérieur pakistanais, mais apparemment Indra avait déjà tous les papiers nécessaires. Des militaires gardaient la route du village. Indra leur montra son laissez-passer ainsi que la fausse carte de médecin qu'elle avait procurée à Bolan.

— Quel est le but de votre visite ? demanda l'un des gardes.

— Visite médicale des enfants du village, monsieur, répondit Indra avec un sourire charmeur.

Le militaire pakistanais considéra Bolan d'un air vaguement soupçonneux et puis son regard revint se poser sur Indra, qui lui sourit derechef. Bientôt, ils eurent franchi le check point et se retrouvèrent dans le village. Sans rien laisser paraître, Bolan éprouvait de l'admiration pour le petit bout de bonne femme assise à côté de lui. Elle semblait fragile et délicate, mais elle avait un cœur gros comme ça et autant de cran à elle toute seule qu'une demi-douzaine de Lara Croft.

Des bruits de coups de feu incitèrent Bolan à chercher la crosse de son Beretta sous son manteau – un manteau d'une couleur indéfinissable, élimé, miteux, deux fois trop petit, que lui avait prêté al-Daoud.

— Tout va bien, lui dit Indra. C'est juste des acheteurs qui essaient la marchandise.

Bolan se détendit quelque peu.

— Fort bien, dit-il. Mais c'est plus fort que moi : j'ai tendance à me crispier quand il y a des armes quelque part et que ce n'est pas moi qui ai le doigt sur la détente.

— Vous savez, pour le gens d'ici, tirer des coups de feu, c'est leur seconde nature. Ils ne connaissent rien d'autre mais, ça, ils le connaissent bien. Il est probable qu'ils en savent plus long que vous sur les fusils et les pistolets, monsieur Cooper.

— Vous croyez ? repartit Bolan sur un ton légèrement ironique.

— Ça ne m'étonnerait pas.

Pour ça, oui, Indra était une sacrée bonne femme.

Un homme comme Bolan ne pouvait pas s'empêcher de l'admirer.

— C'est pas tout ça, dit-il, mais comment allons-nous payer ?

— Nous ne payons pas.

— Vous voulez m'expliquer ça ?

— À quoi bon ?

Elle lui jeta un bref regard avant de se concentrer de nouveau sur la mauvaise route.

— Je connais quelqu'un qui peut vous fournir ce dont vous avez besoin, reprit Indra, ça ne vous suffit pas, monsieur Cooper ?

— Non, madame, répliqua Bolan. J'aime savoir où je mets les pieds.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne suis pas pressé de mourir, repartit Bolan avec un haussement d'épaules. Ça me plaît bien, d'être en vie. Chacun sa marotte, pas vrai ?

— Vous n'accordez pas votre confiance facilement, n'est-ce pas, monsieur Cooper ?

Au lieu de s'expliquer sur ce point précis, le Guerrier reprit :

— Écoutez, ça ne serait pas plus simple si vous m'appeliez Matt ?

— C'est entendu, Matt, acquiesça Indra avec un sourire dans la voix.

Elle ralentit un peu et tourna sèchement dans une allée entre deux masures en pisé, bancales et menaçant ruine. À côté des maisons que l'on voyait ici, un bidonville américain aurait passé pour un quartier résidentiel.

Mais les villageois s'en moquaient. Ils étaient tous logés à la même enseigne. Personne n'était assez haut pour avoir au-dessous de lui quelqu'un à mépriser, ni assez bas pour avoir au-dessus de lui quelqu'un à jalouser. De l'égalité des conditions résultait l'égalité des humeurs. Le village était comme une grande famille au sein de

laquelle on partageait tout. Cet esprit de solidarité, c'était sans doute ce qui leur avait permis de survivre dans un pays miné par la pauvreté et jamais en paix.

Au bout de l'allée, il y avait un bâtiment vaguement cubique. Une sorte de bâche pendait devant sa façade. Indra ne donna pas l'impression de vouloir s'arrêter. Au contraire, elle fonça dans le grand pan de tissu, qui se souleva pour la laisser passer. Une fois de l'autre côté, elle freina brusquement et coupa le contact. Bolan eut besoin d'un peu de temps pour s'accoutumer à l'obscurité. Il se retrouva dans un local qui devait être un garage. Les murs étaient garnis d'outils de mécano.

— Venez avec moi, s'il vous plaît, dit Indra.

Ils descendirent jusqu'à un sous-sol encore plus obscur que le garage, avec un plafond si bas que Bolan fut obligé de se voûter pour ne pas se cogner. Il y fut accueilli par des odeurs familières : graisses, désencuvrants, désemplombants, cire...

Le milieu de la pièce était occupé par des machines-outils d'excellente qualité. Les armes qu'elles servaient à produire devaient l'être aussi. Il y avait, sur les quatre murs, des râteliers pleins de fusils et de pistolets-mitrailleurs, alignés comme à la parade, dont les canons polis luisaient dans la pénombre. Bolan fut très impressionné. Et il n'était pas au bout de ses surprises. Il lui restait à faire connaissance avec l'armurier. C'était un petit homme à longue barbe grise. Il était assis devant un établi, occupé à polir la carcasse d'un revolver. Pour curieux que cela paraisse, il avait l'air attendri, un peu comme une maman penchée sur sa progéniture.

Absorbé dans sa tâche, il ne les entendit pas arriver.

— Bonjour, Bachchâr, dit Indra.

Le vieil homme releva lentement la tête. Son visage s'illumina lorsqu'il reconnut Indra. Il poussa un cri de joie, se leva de son tabouret et vint vers elle, les bras grands ouverts. Indra lui donna l'accolade sans la moindre hésitation. Il la serra contre son cœur pendant un bon moment avant de la relâcher. Indra sortit alors de la poche de son manteau une enveloppe en papier Kraft, toute chiffonnée, qu'elle donna à Bachchâr.

— Toujours aussi soupçonneux, hein, Matt ? s'ex-clama-t-elle avec un bon sourire lorsqu'elle se rendit compte que Bolan la regardait curieusement. En vérité, continua-t-elle en baissant la voix, c'est des médicaments. Il a un cancer.

Elle se retourna vers Bachchâr et lui parla en panjabi. Bolan aurait préféré comprendre ce qui se disait mais il n'y avait pas moyen, le vieil homme ne parlant sans doute pas un mot d'anglais.

Au bout d'une minute, Indra se retourna vers Bolan.

— Bachchâr veut savoir ce qu'il vous faut.

Bolan fit un geste qui englobait l'atelier. Bachchâr regarda Indra d'un air incertain. Indra le rassura d'un simple battement de paupières. Alors, il fit signe à Bolan d'agir à sa guise.

L'Exécuteur se mit à fureter dans les râteliers. Bientôt, il eut choisi une réplique quasiment parfaite du Galil israélien. Il remarqua aussi une arme beaucoup moins courante, qu'il avait eu l'occasion de tester. Il fut surpris de la trouver dans l'atelier d'un vieil armurier pakistanais. Il s'agissait d'un prototype coproduit par Heckler & Koch and Winchester/Olin pendant les années 1980 et baptisé H&K CAWS. Les Allemands s'étaient chargés de concevoir le fusil et les Américains les munitions. Léger et robuste, le CAWS était adapté aux combats rapprochés. Il s'agissait d'un *bullpup* équipé d'un boîtier-chargeur de dix cartouches de calibre 12, dont chacune contenait huit chevrotines en tungstène efficaces jusqu'à 150 mètres. Capable de tirer à une cadence d'environ 240 coups à la minute, c'était un engin de guerre auquel on pouvait se fier. Toutefois, l'armée ne l'avait pas adopté. On ne le produisait même plus.

Bolan fit comprendre à Bachchâr qu'il prenait ces deux-là et le bonhomme dit alors quelque chose à Indra dans sa langue maternelle. Puis, il se retourna vers Bolan et lui fit un signe de connivence avant d'aller ouvrir l'un des nombreux placards installés sous les râteliers.

— Il trouve que vous avez bon goût, dit Indra à Bolan.

L'Exécuteur suivait des yeux le vieux bonhomme. Apparemment, Indra avait un deal avec lui. Elle échangeait peut-être les armes contre les médicaments. Ça ou autre chose, Bolan s'en foutait pas mal, dès lors qu'il obtenait ce qu'il voulait et qu'il réussissait à quitter le village avec.

Bachchâr posa sur la table devant Bolan des chargeurs de rechange pour le Galil et le H&K CAWS, ainsi que des cartouches de 9 mm et de .44 Magnum – deux boîtes de chaque. Bolan le regarda, l'air interrogateur, mais le vieux bonhomme se contenta de sourire d'une oreille à l'autre.

— Votre ami l'aviateur m'a dit qu'il faudrait des munitions pour les armes que vous avez apportées avec vous, expliqua Indra avec un sourire. J'ai fait passer le message à Bachchâr.

Inclinant la tête avec respect, le Guerrier sortit de sa poche cinq billets de cent dollars, qu'il tendit à Bachchâr, mais le vieux hésita à accepter l'argent.

— Indra, dites-lui de le prendre. Ça lui permettra de se nourrir et de se soigner pendant un bon bout de temps.

Indra répéta les paroles de Bolan et le vieil armurier finit par saisir l'argent, qu'il fit prestement disparaître dans les nombreux replis de ses vêtements. Bolan prit les deux armes, une sous chaque bras, récupéra les boîtes de cartouches et partit à grands pas vers la sortie. Le compte à rebours avait commencé. Encore un peu et il n'y aurait plus le moindre espoir de rattraper les terroristes du Nouveau Front Islamique.

— Il n'y a pas une seconde à perdre, dit-il à Indra. En route !

*
* *

MacEwan et Grimaldi se frayaient tant bien que mal un chemin à travers la foule agglutinée sur la place du marché de Peshawar. Malgré l'heure matinale et le temps frisquet, il y avait des changeurs partout, assis sur des tapis, prêts à donner un bon prix de n'importe quelle devise étrangère, pourvu qu'il s'agisse de grosses coupures. Les éventaires étaient couverts de produits artisanaux mais les marchands gardaient leur argent dans des coffres forts ultramodernes, cachaient leurs yeux derrière des Ray Ban, des Harley-Davidson ou des Police et, entre deux clients, parlaient interminablement dans des Nokia ou des Ericsson flambant neufs.

Depuis qu'il travaillait pour le Ranch, Grimaldi avait visité presque tous les pays du monde et il avait eu l'occasion de voir bien des bizarreries. La manière dont les sociétés traditionnelles se laissaient envahir par la technologie occidentale, ça ne l'étonnait plus – mais ça l'amusait toujours autant.

— Je ne comprends pas pourquoi on ne nous a pas laissés accompagner Moussa à l'aéroport, dit-il tout de go. Ça me crispe d'être obligé de me tourner les pouces en attendant que les autres reviennent. J'en ai marre de jouer les touristes.

Il frappa du poing droit dans la paume de sa main gauche et ajouta :

— J'ai besoin d'action, que diable !

— Attention, monsieur Jack tout court ! s'exclama MacEwan en lui agitant sous le nez un index réprobateur. Il faut bien réfléchir avant de faire un vœu. Car on court toujours le risque d'être exaucé.

Elle piocha une datte dans le paquet qu'elle venait d'acheter et prit le temps de la savourer avant de reprendre :

— Cela dit, je dois avouer que notre évasion en chariot à bagages, hier, ça m'a bien amusée.

Grimaldi poussa un grognement de protestation.

— Facile à dire, ma belle dame ! C'est pas sur vous qu'on a tiré.

MacEwan fit une grimace pleine d'espièglerie.

— Vous avez raison, j'ai raté le meilleur ! répliqua-t-elle.

Sautant du coq à l'âne, elle ajouta :

— Dites-moi, votre ami Cooper, ça fait longtemps que vous le connaissez ?

En général, Grimaldi n'aimait pas du tout ce genre de question, qui pouvait toujours cacher quelque piège. Mais, dans le cas de MacEwan, c'était différent. Elle se trouvait dans un pays étranger, à la merci de gens qu'elle ne connaissait pas, et elle ne comprenait pas grand-chose à ce qui se passait. En un sens, elle était comme les autres membres du Ranch : une personne ordinaire placée dans des circonstances extraordinaires. Grimaldi n'allait pas lui reprocher sa curiosité.

— Oui, ça fait très longtemps, répondit-il. Mais ne comptez pas sur moi pour vous en dire plus.

— Je comprends, Jack. Je ne suis pas idiote, vous savez.

Grimaldi s'immobilisa et retint MacEwan par le bras, d'une main douce mais ferme.

— Pas le peine de me le dire, Tilda, je suis capable de m'en apercevoir tout seul, bougonna-t-il. D'ailleurs, si un jour quelqu'un vous traite d'idiote, vous n'aurez qu'à me le répéter et j'irai lui frotter les oreilles, promit-il pour finir.

MacEwan lui sourit et puis, à sa grande surprise, elle se hissa brusquement sur la pointe des pieds et l'embrassa sur la joue.

— C'est gentil de dire ça, Jack, ça me fait chaud au cœur. Si seulement Cooper pouvait être du même avis que vous.

— C'est le cas, affirma Grimaldi. Seulement, il ne le crie pas sur les toits. Matt n'est pas du genre babillard. Il pense que les actes sont plus éloquents que les paroles.

Ils se remirent à marcher. En riant, Grimaldi ajouta :

— Et les actes de Matt, ils en disent long, croyez-moi !

— Il n'est pas facile à comprendre, cet homme-là, dit MacEwan.

— Ouais, approuva Grimaldi. J'ai l'impression de le connaître depuis toujours et, parfois, je dois avouer qu'il me déroute.

— Plutôt mystérieux et compliqué comme bonhomme, n'est-ce pas ?

Grimaldi n'eut pas besoin de réfléchir longtemps pour répondre.

— Mystérieux ? Non. Compliqué ? Pour ça, oui ! C'est le type le plus compliqué que je connaisse. Ça ne l'empêche pas de faire toujours

ce qu'il estime juste, quoi qu'il lui en coûte. Il pense qu'il est voué à défendre ceux qui ne peuvent pas se défendre tout seuls. C'est la clé de son existence.

MacEwan hocha la tête.

— Foutue existence, commenta-t-elle.

— Ouais, marmonna Grimaldi. Mais parlons plutôt de vous. Comment vous êtes-vous retrouvée à la DARPA ?

— Par une suite d'heureux hasards, répondit-elle. J'ai commencé très jeune à m'intéresser aux ordinateurs. Le premier dont je me suis servi, c'était celui de mon père. Je me souviens qu'il m'avait défendu de m'en approcher mais les gosses sont curieux et touche-à-tout. Il ne m'a pas fallu longtemps pour connaître cet engin mieux que n'importe qui d'autre dans la famille.

L'espace d'une seconde, le regard de MacEwan se perdit dans le lointain. Bon sang, c'était vraiment une belle fille. En d'autres circonstances, Grimaldi lui aurait peut-être fait des avances. Mais, ici, ça n'aurait pas été raisonnable. Il était d'avis qu'il y a un temps pour tout. Et, assurément, l'heure n'était pas à la gaudriole.

— J' imagine que vous connaissez bien les ordinateurs, étant pilote, dit MacEwan.

— C'est vrai, acquiesça Grimaldi. Je me tiens au courant de toutes les innovations dans mon domaine. C'est obligé, au jour d'aujourd'hui, alors que tout évolue tellement vite. Sinon, on se retrouve à la traîne. Cela dit, je ne prétends pas être aussi fort que vous en informatique.

— Où avez-vous appris à... ? commença-t-elle.

Et puis, elle se ravisa.

— Oh, pardon, reprit-elle. Je suis indiscrete.

— Non, non, je vous en prie, dit Grimaldi avec un gentil sourire. Il n'y a rien de secret dans...

Grimaldi réagit au quart de tour lorsqu'il vit surgir de Dieu sait où les quatre hommes en cafetan. S'il n'avait pas aperçu à temps le reflet du soleil sur l'acier, l'épée du chef de la bande les aurait sûrement décapités tous les deux, MacEwan et lui.

Il la poussa par le dos et lui ordonna de courir. En même temps, il accueillit le premier assaillant avec un formidable coup de poing au plexus, suivi d'un vicieux croc-en-jambe. Le type décolla de terre et retomba violemment sur le dos. L'air s'échappa de ses poumons en faisant pas mal de bruit.

Sur les trois assassins qui restaient, deux se lancèrent à la poursuite de MacEwan tandis que le troisième se mit à tourner autour de Grimaldi en faisant des moulinets avec un gros bâton. Il avait un

bon jeu de jambes. Mais le pilote ne manquait ni de souplesse ni de présence d'esprit. Il plongea sous le bâton, les deux pieds en avant, et shoota dans les tibias. Pas suffisant pour neutraliser l'adversaire mais plus qu'il n'en fallait pour distraire son attention. Grimaldi en profita pour lui arracher son bâton et le lui rabattre en plein front. La peau éclata, du sang gicla, il y en eut plein le cafetan. Sans lui laisser le temps de se ressaisir, Grimaldi lui assena un coup dans le ventre, qui le plia en deux, suivi d'un coup à la nuque, qui l'envoya au tapis pour le compte.

De nouveau libre de ses mouvements, Grimaldi chercha des yeux MacEwan. Ne la voyant pas, il grimpa sur un éventaire et, sourd aux cris de protestations du marchand, regarda dans tous les azimuts. Au bout de quelques secondes, il repéra MacEwan, qui détalait, talonnée par deux hommes armés chacun d'une épée.

Grimaldi sauta par terre, sortit son P-9 et piqua un galop.

CHAPITRE XII

En rentrant à Peshawar, Bolan s'attendait à tout sauf à ça. Al-Daoud tournait comme un lion en cage dans sa maison et, dès qu'il les vit entrer, il sauta sur Indra et se mit à lui débiter une longue tirade. Sans comprendre ce qu'il racontait, Bolan perçut fort bien l'affolement et la peur dans la voix d'al-Daoud.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il à Indra.

— Il dit que vos amis ont manqué le rendez-vous, traduisit-elle. Il a réussi à récupérer tout le matériel de la femme dans votre avion à l'aéroport et ils étaient censés se retrouver dans un tea-room près de la place du marché. Il y est allé, il a patienté longtemps, mais vos amis ne sont pas venus. Il a entendu dire des choses et il pense qu'ils ont peut-être été...

Bolan était déjà parti vers la sortie.

— Où allez-vous ? demanda Indra d'une voix qui trahit son anxiété.

Après avoir touché l'épaule d'al-Daoud pour le réconforter, elle courut après Bolan.

— Je vais les chercher, répondit-il.

— C'est trop dangereux.

Il tapota sur son Beretta à travers son manteau et dit :

— Je ne suis pas tout seul.

Indra arriva sur le seuil de la maison juste à temps pour voir Bolan s'installer au volant du Land Rover.

— Ce que vous vous apprêtez à faire est complètement idiot, Matt, lui cria-t-elle. Si vous partez, je ne pourrai plus vous protéger.

— Je n'ai pas besoin de votre protection, répliqua-t-il sèchement. J'ai juste besoin de vos clés.

Elle croisa les bras, tapa du pied et prit un air buté. Mais Bolan ne se laissa pas impressionner.

— Écoutez, reprit-il, je n'ai pas le temps de discuter. Je ne sais pas ce qui est arrivé à mes amis mais il y a une chose dont je suis sûr, c'est

qu'ils ne sont pas sur les roses.

— Vous risquez de tout gâcher. Je croyais que vous étiez ici pour en finir avec le N.F.I. ?

— C'est vrai. Mais, encore faudrait-il que je les trouve, et je ne pourrais jamais les trouver sans MacEwan. Alors, soit vous me donnez les clés de cette guimbarde, soit j'arrache les fils.

— Je vais avec vous, dit péremptoirement Indra.

— Pas question, répliqua Bolan. J'ai besoin de vous ici, pour veiller au grain. Si je ne reviens pas, il faudra que vous contactiez nos amis communs pour les mettre au courant, qu'ils puissent envoyer quelqu'un d'autre pour finir le boulot. Je vous le redis une dernière fois : vous me donnez la clé de contact ou je bousille l'antivol ?

Indra réfléchit encore une seconde avant de sortir de sa poche son trousseau de clés et de les lancer à Bolan. Il les attrapa d'une main sûre, mit le contact, fit démarrer le moteur et passa la première.

— Stop ! lança Indra. Où allez-vous comme ça ? Vous ne connaissez pas la ville, vous ne parlez pas la langue. Qui va vous renseigner ? Réfléchissez une seconde ! Vous ne pouvez pas vous passer de moi.

Bolan fit comme elle avait dit, il s'offrit un délai de réflexion... et il conclut promptement qu'elle était dans le vrai. Livré à lui-même, il ne pourrait jamais entrer en contact avec les gens du pays. Ça ne prouvait pas qu'elle lui serait d'une quelconque utilité mais une chose était sûre : sans elle, il n'arriverait à rien. C'était lui faire courir un gros risque, mais il n'avait pas le choix.

— C'est bon, montez, dit-il enfin.

Lorsqu'elle fut installée sur le siège du passager, Bolan débraya et partit vers la place du marché.

— Moussa m'a conseillé de commencer par chercher dans le bazar Qissa Khawani, dit-elle. Ses contacts pensent qu'il y a un groupe d'espions afghans qui y sont installés.

— Pourquoi là plutôt qu'ailleurs ?

— Ils peuvent se déplacer facilement dans le cantonnement. Il n'y a pas beaucoup de flics dans ce quartier, car il n'y a pas beaucoup de crimes non plus.

En entrant dans le bazar, Bolan était certain qu'il y avait des gens qui avaient vu quelque chose et que, moyennant finance, il s'en trouverait bien un pour leur parler.

Grand comme il était, ce n'était pas la peine d'essayer de passer inaperçu. Il avançait d'un pas décidé parmi la foule. C'était un homme d'action. Sans MacEwan, difficile de retrouver le génial petit hacker –

et Grimaldi était irremplaçable comme pilote.

Donc, la priorité de Bolan, c'était de retrouver ses compagnons. Le reste de sa mission en dépendait. Ne pas parler la langue du pays était un gros handicap et l'Exécuteur se félicitait d'avoir permis à Indra de l'accompagner. Elle faisait merveille avec les marchands. L'un d'entre eux dit quelque chose qui fit naître un radieux sourire sur ses lèvres et le regard qu'elle adressa à Bolan signifiait que l'information valait le coup. Bolan préleva quelques billets dans son trésor de guerre et les donna au bonhomme. Puis, Indra l'entraîna à l'écart.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda Bolan.

Avant de répondre, Indra regarda autour d'elle pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'oreilles indiscrètes.

— Il a dit qu'il avait vu passer deux hommes il y a une heure environ et qu'il y avait une femme avec eux.

— C'était MacEwan ?

— Il ne peut pas l'affirmer. Elle portait un voile, il n'a pas vu son visage. Mais il a remarqué qu'à part ça elle était habillée à l'occidentale. Il a trouvé ça bizarre.

— Il n'a pas pensé à appeler la police ? demanda Bolan.

— La plupart des habitants du cantonnement redoutent les forces de l'ordre. L'expérience leur a appris que, s'ils fichent la paix à la police, la police leur rendra la pareille. C'est tout ce qu'ils souhaitent. Les prisons de Peshawar ne sont pas réputées pour leur confort, vous savez ?

— J'imagine, dit Bolan. Il paraît que le room-service laisse à désirer.

Indra le guida à travers la foule. L'air sentait les grillades et les épices.

— Là, nous y sommes, dit soudain Indra en s'arrêtant net.

Elle montra discrètement une boutique et ajouta :

— Le marchand m'a dit que les deux hommes de tout à l'heure, il les avait souvent vus entrer ici. Il pense qu'il y a une pièce secrète dans cette boutique, où ils font leur trafic.

L'Exécuteur contempla un instant l'anodine façade et puis il se retourna vers Indra et lui lança un regard glacial.

— Vous m'attendez ici, ordonna-t-il sur un ton sans réplique.

— Et si vous avez besoin d'une interprète ?

— Ne vous en faites pas pour ça. Je saurai bien me faire comprendre. Je suis sérieux, Indra, vous restez là. Si je ne suis pas ressorti dans cinq minutes, vous retournez au Land Rover et vous

faites une croix sur moi et sur les deux autres, d'accord ?

— Mais...

— Il n'y a pas de mais ! trancha Bolan.

Et il entra la boutique. Un carillon de porte pendait du linteau. L'Exécuteur baissa la tête juste à temps pour ne pas se cogner dedans.

Un homme, assis derrière ce qui pouvait se concevoir de plus rudimentaire en matière de bureau, était en train d'écrire quelque chose sur un morceau de papier. Bolan traversa la boutique en trois enjambées. Le bonhomme leva les yeux et parut stupéfait en découvrant ce grand type penché sur lui. Son premier réflexe fut de retourner le bout de papier sur lequel il était en train d'écrire. Bolan aurait été incapable de lire ce qui était marqué mais il eut le temps de voir que ce n'était ni de l'ourdou ni de l'anglais, les deux langues du pays. Bolan ne parlait peut-être pas beaucoup de langues couramment mais il avait étudié les modes d'écriture. Ce qu'il avait aperçu ressemblait à l'alphabet arabe modifié qui sert à transcrire la langue pachtoune. Or, elle était surtout parlée en Afghanistan.

— Qu'est-ce que moi faire ? Vous quoi vouloir ? bredouilla le marchand dans un anglais plus qu'approximatif.

— Attends, je vais te montrer, répondit Bolan.

Il l'attrapa par le colbach, le força à se relever et lui mit son Beretta sur le front.

— Je cherche une Américaine et je te donne une chance de me dire où elle est. *Une*, pas deux.

Joignant le geste à la parole, il arma le chien de son pistolet.

Le type, en claquant des dents, pointa un index aussi tremblant que le reste de sa chétive personne. Bolan regarda dans la direction indiquée.

— Je vois un mur. Et alors ?

— La femme toi chercher, elle derrière, elle derrière...

L'Exécuteur repoussa le type et s'approcha du mur. Il remarqua tout de suite une sorte une poignée de bois qui dépassait. On y avait pendu un pot en terre cuite pour faire croire que c'était un banal crochet. Bolan tira sur la poignée, qui bougea. Une mécanique lente et lourde s'ébranla en couinant, et puis le mur commença à bouger.

Bolan lança un dernier regard par-dessus son épaule pour s'assurer que le type n'allait pas s'emparer d'un bâton ou d'un couteau, mais l'autre, effondré sur sa chaise, liquéfié de peur, était à cent lieues de mijoter un mauvais tour.

Alors, Bolan se risqua à l'intérieur. Il la vit tout de suite : attachée à une chaise, bâillonnée avec du ruban adhésif, les yeux pleins de

larmes. Sans faire ni une ni deux, Bolan arracha l'adhésif et lui coupa ses liens.

— Ça va ? demanda-t-il.

— Oui, ça va, répondit-elle d'une voix rauque.

Impulsivement, elle se jeta au cou de Bolan et se mit à sangloter sur son épaule.

— Allons, allons, vous n'avez plus rien à craindre, lui dit-il. Tout va bien.

Il la consola par des monosyllabes murmurés avec une tendresse bourrue et puis, la repoussant doucement, il ajouta :

— Maintenant, je vous demande de respirer un bon coup et de vous ressaisir. Compris ?

Pour toute réponse, elle esquaissa un sourire.

— C'est bien, reprit-il. Savez-vous où est Jack ?

— Je suis désolée, mais je n'en sais rien.

Après avoir avalé une grande bouffée d'air, elle enchaîna :

— Nous avons été séparés. Il y avait deux types qui me poursuivaient. Et je pense que Jack les poursuivait, eux. Lorsqu'ils m'ont rattrapée, j'ai entendu Jack qui leur criait dessus. Il se rapprochait. Et puis...

— Et puis quoi ? insista Bolan, lorsqu'elle laissa sa phrase en suspens.

— Et puis, soudain, je ne l'ai plus entendu. Je ne sais pas ce qui s'est passé. Je suis navrée.

Cela ne disait pas si Jack Grimaldi était encore en vie. Une seule chose était certaine : si Grimaldi avait disparu, ce n'était pas la faute de MacEwan, même si elle avait l'air de se le reprocher.

— Sortons vite de là, dit Bolan.

Ils passèrent dans la boutique. Le marchand avait pris la poudre d'escampette, mais Bolan s'en fichait. Il avait récupéré MacEwan et c'était tout ce qui comptait. C'était lui qui avait décidé de l'emmener. Il était responsable de sa sauvegarde.

— Comment m'avez-vous retrouvée ? demanda MacEwan.

— Je vous raconterai ça plus tard, répondit Bolan. Pour le moment, le plus urgent, c'est de prendre le large.

Indra attendait bien sagement à l'endroit où Bolan l'avait laissée. Dès qu'elle les vit émerger de la boutique, elle vint à leur rencontre, prit MacEwan par le bras et s'inquiéta de savoir comment elle allait. Bolan les incita à ne pas lambiner. Il avait hâte de quitter le quartier. Lorsqu'elles seraient en sûreté chez al-Daoud, il pourrait se mettre en

quête de son ami Grimaldi.

« Bon Dieu, Jack, dans quoi t'es-tu fourré ? »

*

* *

La première pensée de Grimaldi, lorsqu'il revint à lui, ce fut qu'il avait vachement mal aux côtes. Et puis, il s'aperçut qu'il crevait de soif. Pour finir, il sentit la présence d'une grosse bosse derrière son oreille gauche, et ça le mit en rogne.

La mémoire lui revint. Quatre assassins. Il en avait assommé deux sur la place du marché et il s'était lancé à la poursuite des deux autres. Les deux salopards avaient rattrapé MacEwan. Elle s'était bien débattue. Elle les avait griffés, mordus, bourrés de coups de poing. Une vraie tigresse !

Grimaldi ne voyait pas grand-chose mais il se rendait compte qu'il était couché sur le dos, les jambes écartées, les bras au-dessus de la tête, solidement attaché par les poignets et les chevilles. Il se souvenait de s'être retrouvé tout près de MacEwan. Et puis, il avait pris un méchant coup sur la tête. Quel con ! se dit-il. L'ennemi lui avait tendu un piège et il était tombé dedans à pieds joints. Et Tilda MacEwan s'était fait enlever.

Lorsqu'il saurait ça, le Sergent allait le tuer. Si toutefois les terroristes ne s'en chargeaient pas avant. Ouais, il avait merdé dans les grandes largeurs ! Il n'aurait jamais dû accepter de sortir de chez al-Daoud. Tout bien pesé, il aurait mieux fait d'aller à l'aéroport tout seul et de laisser MacEwan avec al-Daoud. Après tout, il était pilote breveté, sa présence là-bas n'aurait rien eu d'insolite, et il y avait peu de chances qu'un douanier l'ait assez bien vu pour le reconnaître.

— Pas la peine d'espérer t'échapper, chien d'Amerloque, dit une voix sourde, avec un accent à couper au couteau.

Dans la pénombre, Grimaldi distingua une silhouette colossale. « Chien d'Amerloque » le fit rigoler. Mal lui en prit ! L'homme claqua des doigts et Grimaldi ressentit une brutale secousse dans tous ses membres. Ses liens devaient être reliés à un treuil, du genre de ceux dont les Inquisiteurs se servaient jadis pour étirer les hérétiques jusqu'à ce qu'on puisse lire l'Évangile au travers. Ce fut une épreuve pour toutes ses articulations. À un poil près, il aurait eu les deux épaules démisées. Il poussa un cri dont l'écho revint l'assourdir.

— Tu rigoles déjà moins maintenant ? remarqua l'homme.

Après avoir craché au visage de Grimaldi, il ajouta :

— Tu as tué beaucoup de mes frères d'armes. J'aurai plaisir à te

voir mourir.

— Va te faire foutre ! répliqua Grimaldi, tout en sachant que chaque mot risquait de lui coûter cher.

Ce fut le cas. Sauf que, cette fois, il s'y attendait. Il eut le temps de résister un peu. Cela fit quand même un mal de chien. S'il n'avait pas été musclé et en pleine forme, ça l'aurait estropié.

À part cela, le terroriste avait raison sur un point : ce n'était pas la peine d'espérer s'échapper. Si personne ne venait à son secours – Bolan ou bien une équipe du Ranch, ce qui était improbable – il allait mourir ici. Peut-être pas aujourd'hui, peut-être pas demain, mais ça finirait bien par arriver. Et, si les tortures devenaient insupportables, il faudrait trouver un moyen d'en finir.

« Hé, Jack ! se dit-il. Du calme ! On n'en est pas encore là ! »

Sur un nouveau claquement de doigts, on donna du mou à ses liens, et Grimaldi en profita pour souffler.

— Ah, t'as une grande gueule, lui dit l'homme en riant. Tant mieux ! Tant mieux ! J'aime qu'on me résiste. Je sens que je vais prendre mon pied avec toi.

— C'est curieux, dit Grimaldi. J'aurais plutôt pensé que tu étais du genre à prendre ton pied en emmanchant des chèvres.

L'homme poussa un rugissement de colère mais, au lieu des représailles auxquelles il s'attendait, Grimaldi reçut un grand coup de poing dans le ventre, qui lui coupa le souffle.

« Si jamais je sors de là vivant, se dit-il, je butterai ce pourri. »

— Apparemment, tu aimes avoir mal, dit l'homme. Je vais faire quelque chose pour toi.

Grimaldi entendit le craquement d'une allumette ; un court instant plus tard, il sentit une odeur de tabac. Pendant une minute ou deux, il ne se passa plus rien. Puis, tout à coup, Grimaldi vit que l'homme s'apprêtait à lui écraser sa cigarette sur le ventre.

Et il se prépara à souffrir.

CHAPITRE XIII

Black Warriors Ranch, Virginie

— Ça y est ! s'exclama Aaron Kurtzman en se soulevant de son siège.

Brognola et Preston laissèrent tomber ce qu'ils étaient en train de faire et échangèrent un regard surpris, car Kurtzman n'était pas coutumier de ce genre d'emballement.

— Tu les as ? demanda Brognola.

— Oui, répondit Kurtzman.

Tous trois avaient été sur des charbons ardents depuis qu'ils avaient perdu le contact avec l'ordinateur portable de MacEwan.

— Comment vont-ils ? demanda Preston.

— Je n'en sais rien encore, répondit Kurtzman. Elle dit juste que *monsieur Matt Cooper* va nous appeler.

— Mets le haut-parleur, l'Ours, ordonna Brognola. Et sécurise la ligne.

— Compris, grand chef.

Quelques minutes plus tard, une voix familière, grave et chaude, retentit dans la pièce.

— Ah, Striker ! s'exclama Brognola. C'est bon de t'entendre.

— Pareil pour moi, répondit Bolan. Mais trêve de civilités. J'ai une mauvaise nouvelle : l'Aigle est porté disparu.

En entendant cela, Brognola eut un serrement de cœur. Ses yeux se dirigèrent alternativement sur Preston et sur Kurtzman, qui hochèrent la tête pour lui signifier qu'ils partageaient son inquiétude.

— Que s'est-il passé exactement ? demanda Brognola.

— Je n'ai pas de détails précis mais, si j'ai bien compris, il a essayé d'empêcher des types d'enlever MacEwan.

— Des Pakistanais ?

— Je n'en ai pas l'impression. Je pense que c'était des gens du

N.F.I. habillés à la mode locale... ce qui veut dire qu'ils ne nous lâchent pas d'une semelle. Je sais que quelqu'un nous a dans le collimateur depuis le début. À peine à l'aéroport, nous nous sommes fait allumer. Et maintenant, ça...

Après un instant de silence, Brognola dit :

— Qu'est-ce que tu vas faire maintenant, Striker ?

— D'après mes amis de Peshawar, le N.F.I. et leur petit surdoué sont terrés quelque part dans la zone tribale.

— C'est plus que probable, confirma Preston. Depuis que nos troupes ont renversé les Talibans, les islamistes afghans n'ont plus autant de liberté de manœuvre.

— Sans compter, ajouta Brognola, que la chasse aux membres d'Al-Qaida a forcé tout ce beau monde à se réfugier dans les montagnes.

— Ils y sont probablement toujours, dit Preston.

— Ce qui nous ramène à ma question du départ : que comptes-tu faire ?

— J'aimerais pouvoir répondre que ma priorité, c'est de retrouver Jack, dit Bolan. Mais, vu le danger que représente le N.F.I., je dois me concentrer sur eux. MacEwan a repéré leur signal. Elle n'a toujours pas trouvé leur point d'entrée dans Carnivore. Mais elle croit pouvoir repérer l'endroit où est installé le hacker.

Brognola commençait à comprendre où Bolan voulait en venir.

— Donc, tu espères faire d'une pierre deux coups ?

— Oui, je capture le petit Einstein du crime, en admettant qu'il existe, et, par la même occasion, j'en profite pour détruire le camp de base du N.F.I.

— Ça me déplaît de dire ça, mais il faut envisager toutes les possibilités, intervint Preston. Si jamais tu réussis à t'emparer du hacker mais que tu ne retrouves pas Jack, comment vas-tu faire pour sortir du pays en un seul morceau ?

— C'est vrai, ça, Striker, renchérit Brognola. S'il n'y avait que MacEwan et toi, ça ne serait déjà pas coton. Alors, avec un prisonnier, qu'il faudra emmener de force...

Bolan répondit :

— O.K., je vois le problème. Mais ce n'est pas la peine de se prendre la tête avec ça maintenant. Je verrai quand j'y serai. En tout cas les gens avec qui vous m'avez mis en contact, ils ont des yeux et des oreilles partout. Ils m'ont procuré des armes et une planque. Ils devraient être capables de retrouver la trace de Jack.

— Je l'espère autant que toi, dit Preston. Mais, dans le cas

contraire, nous devrions pouvoir te rapatrier via l'Europe. Je vais commencer à passer quelques coups de fil et voir ce que la C.I.A. pourrait éventuellement faire pour nous.

— Bonne idée, dit Bolan. J'enquête de mon côté avec les moyens du bord et si je trouve quelque chose, je vous le fais savoir.

— Et, de notre côté, nous allons mettre les bouchées doubles, repartit Brognola. L'Ours et Herman écoutent les communications du N.F.I. ; s'ils disent quoi que ce soit à propos de l'Aigle, nous te le ferons savoir aussitôt, en passant par MacEwan.

— Compris, répondit Bolan.

Désormais, Jack Grimaldi avait disparu et, entre le N.F.I. et l'Exécuteur, c'était devenu une affaire personnelle.

Les retrouvailles entre Rachid al-Hamid et le colonel Abd al-Rahman avaient été chaleureuses. L'oncle avait serré son neveu dans ses bras, sous l'œil froid et vigilant de Malik Faqih.

Le passage de la frontière avait été laborieux et passablement effrayant mais, à présent qu'il était arrivé à bon port, al-Hamid commençait à se détendre.

Al-Hamid adorait l'Afghanistan. Il souffrait de savoir que son pays était dans les fers et il se battait pour qu'un jour les bons musulmans puissent se promener dans les rues des villes ou sur les chemins de campagne sans risquer de se faire tuer à cause de leurs opinions politiques ou religieuses.

Il était dans sa chambre, en train de regarder par la fenêtre les lointaines lueurs de Jalalabad, lorsque son oncle vint le rejoindre.

— Malik m'a rapporté que tu n'as pas été très bavard pendant le voyage, dit Abd al-Rahman.

Dehors, une méchante bise se leva, glaciale et coupante. Alors, al-Hamid commença par refermer la fenêtre, pour ne pas gâcher la chaleur qui se dégageait du poêle à bois. Et puis, il se retourna vers son oncle.

— Es-tu malade ? reprit Abd al-Rahman.

— Non, mon oncle, je suis juste un peu fatigué.

— Je comprends, murmura Abd al-Rahman. Et je vais te laisser te reposer. Mais j'avais envie de te parler. Parce que cela fait longtemps que tu es parti et que tu m'as manqué. Dis-moi, as-tu bien travaillé ? Où en es-tu ?

Al-Hamid prit une profonde inspiration avant de répondre.

— Oui, j'ai bien travaillé, affirma-t-il sans fausse modestie. Je

touche au but. Dans quelques jours, je contrôlerai Carnivore et, avant la fin de la semaine, j'aurai la haute main sur le système de guidage des missiles de la Troisième Flotte.

— C'est une excellente nouvelle ! s'exclama Abd al-Rahman en se frottant les mains. Tu as bien travaillé, c'est vrai. Ton père serait fier de toi s'il pouvait voir tout ce que tu es en train d'accomplir pour notre peuple, Rachid.

— Je n'aurais rien pu faire sans ton aide et ton soutien, répondit respectueusement al-Hamid.

Abd al-Rahman avala une grande goulée d'air et se rengorgea, visiblement satisfait de cette réponse.

— Est-ce que Malik a réussi à tirer quelque chose du pilote américain ? reprit al-Hamid.

Abd al-Rahman hocha la tête.

— Non, pas encore, dit-il sur un ton de vague regret. Mais je suis sûr que l'Américain finira par se laisser convaincre de parler.

Avec un sourire cruel, il ajouta :

— Pour ça, Malik est capable de se montrer *très* persuasif.

Al-Hamid se rembrunit soudain.

— Mais, mon oncle..., commença-t-il d'une voix hésitante et presque inaudible.

Abd al-Rahman devint froid et sourcilieux.

— Oui ? Qu'y a-t-il, Rachid ? Dis-le-moi ! Et ne marmonne pas ! Un jour, tu me succéderas, tu seras un meneur d'hommes. Et les hommes ne suivent pas ceux qui bredouillent. Quoi que tu aies à dire, dis-le toujours d'une voix haute et claire, c'est bien compris ?

— Oui, mon oncle.

— Alors ? insista Abd al-Rahman.

— Alors, c'est à propos de l'autre Américain, expliqua al-Hamid, d'une voix un peu plus sonore. Cet homme-là est dangereux. Naturellement, tu es plus fort que lui. Mais ça ne m'empêche pas d'être inquiet.

— Malik m'a déjà parlé de cet homme.

— C'est une créature de cauchemar, dit al-Hamid.

— S'il vient ici, n'aie crainte, je le tuerai de mes propres mains.

— Je l'ai vu se battre, insista Rachid. Je l'ai vu de mes yeux. Lui tout seul contre les hommes de Malik. Il en a tué douze, si ce n'est pas plus. Il faut le trouver et le détruire. Je ne veux pas qu'il vienne ici.

— Tu perds la raison, Rachid, répliqua Abd al-Rahman. Il ne sait pas où nous sommes. Et même s'il le savait, il n'oserait pas nous

attaquer. J'ai plus d'une centaine d'excellents soldats ici. Il ne viendra pas.

Abd al-Rahman avait beau dire, Rachid n'était pas rassuré. L'Américain allait venir.

Ce repaire était inaccessible et bien gardé, d'accord.

Mais ce n'est pas ça qui empêcherait l'Américain de venir.

Rachid en était intimement persuadé.

Cet homme-là, ce n'était pas un soldat ordinaire, c'était la Mort personnifiée.

Et il n'y a pas de cachette sûre contre la Mort. Elle sait toujours où vous trouver.

CHAPITRE XIV

Mack Bolan n'était pas tranquille. Plus on se rapprochait de Fort Jamrud, moins il aimait leur plan.

Ce n'était pas qu'il se défiait d'Indra ou d'al-Daoud, naturellement – mais, cette fois, ils allaient avoir affaire à l'armée pakistanaise. Ce n'était pas une bande d'incapables. C'était des soldats aguerris, pas prêts à accepter que des étrangers viennent foutre la merde chez eux. Surtout s'il s'agissait d'Américains. Bolan ne se faisait pas d'illusions : si les soldats lui mettaient la main dessus, ils l'exécuteraient séance tenante... ce qui compromettrait beaucoup la suite de sa mission.

La balade était tout sauf agréable. Sous la bâche, l'Exécuteur était salement ballotté, il manquait d'air et il crevait de chaud. La charrette, traînée par deux ânes, se balançait comme un rafiot dans la tempête. Ce misérable équipage était là pour leur donner l'air de pauvres gens inoffensifs. Il n'y avait plus qu'à espérer que ça marche.

— Nous ne sommes plus très loin du check point, annonça finalement al-Daoud.

Enfin une bonne nouvelle ! Une fois qu'ils seraient de l'autre côté de la frontière, Bolan pourrait sortir de sa cachette et respirer librement. Pour aller au-delà de Fort Jamrud, il fallait un sauf-conduit du ministère de l'intérieur. De même que les excursions à Zargan Khel, les promenades du côté du col de Khaibar n'étaient pas du goût du gouvernement pakistanais.

Lorsqu'ils auraient franchi Fort Jamrud, ils ne seraient pas pour autant au bout de leurs peines. C'était l'hiver, ce qui rendait tout voyage périlleux. Ils iraient aussi loin que la charrette voudrait bien les porter et puis Bolan continuerait à pied, jusqu'à l'endroit que MacEwan avait désigné comme étant le point de départ des signaux du N.F.I. – et qui était sans doute aussi le lieu de détention de Grimaldi.

Par chance, al-Daoud avait réussi à récupérer les explosifs dans l'avion du Ranch. Ainsi, Bolan disposait de quelques grenades M15, de trois kilos de C-4, de détonateurs, de quelques dizaines de mètres de

cordeau détonant et d'un déclencheur à distance. Ça suffirait largement pour faire ce que le Guerrier avait en tête : foutre sur orbite tout le matos des terroristes.

Ouais, ça devrait faire un beau feu d'artifice.

Bolan avait le Galil à portée de main, prêt à faire feu. Le Beretta était niché sous son aisselle gauche et le H&K CAWS n'était pas très loin non plus. Si quelqu'un avait la mauvaise idée de venir lui chercher des noises sous sa bâche, il serait reçu !

— Nous y sommes, murmura Indra.

Par une petite fente dans la bâche, Bolan vit un officier de l'armée pakistanaise qui leur faisait signe d'arrêter.

Indra et al-Daoud avaient prévu de répondre en ourdou, la langue de la région, dans l'espoir de passer pour des gens du cru.

Ce qui rendit Bolan nerveux lorsque la conversation s'engagea avec les soldats, ce fut qu'il ne comprenait pas un traître mot. Tout parut bien se passer pendant une minute ou deux et subitement l'un des soldats changea de ton. Bolan ne pouvait pas voir celui qui parlait mais il se rendait bien compte que quelque chose clochait.

La vieille carriole pencha d'un côté puis de l'autre.

Bolan en déduisit qu'Indra et al-Daoud avaient été obligés de descendre. Sans faire de mouvement brusque, il glissa la main vers son Beretta. En même temps, il lécha la sueur qui perlait sur sa lèvre supérieure. Elle était salée et piquante contre sa langue. L'Exécuteur en déduisit qu'il était en bonne voie de déshydratation.

La vieille charrette s'inclina de nouveau, cette fois sous le poids des soldats qui venaient d'y grimper. Ce n'était plus qu'une question de temps avant qu'ils soulèvent la bâche et le découvrent.

Pour l'heure, tout ce qu'il voyait, c'était le ventre de l'un des soldats. Il serra les dents quand la crosse d'un fusil vint le frapper au creux des reins. Le soldat donnait des coups au hasard dans la toile goudronnée, pour voir s'il obtenait une réaction. Il cogna encore une fois, puis deux, puis trois... Il aurait peut-être obtenu ce qu'il cherchait mais il se produisit quelque chose de bizarre. Le ventre du soldat explosa et ses viscères ensanglantés giclèrent avant de retomber en pluie sur la bâche. Bolan reconnut le bruit caractéristique des balles entrant dans la chair vive – un bruit mat, assourdi, comme ceux qu'on perçoit sous l'eau. Et puis, le soldat poussa un cri atroce avant de s'affaler de tout son poids sur la bâche.

Bolan ne savait pas ce qui se passait. Pour commencer, il pensa que c'était al-Daoud qui avait décidé d'en découdre avec les soldats pakistanaïes. Mais ça n'avait pas de sens. Le vieux bonhomme n'était pas fou au point de déclencher une bagarre tant qu'on pouvait faire

autrement. Avant de réagir, il aurait attendu que Bolan soit découvert.

Il devait y avoir une autre explication.

Bolan dénoua un coin de la bâche et repoussa le corps du soldat mort, qui tomba de la carriole. Il se mit à genoux et regarda autour de lui. Il put constater que les soldats pakistanais ne s'intéressaient plus du tout à la charrette. Au lieu de cela, ils s'étaient mis à couvert, en position de tir.

Deux vieux pick-up, blancs, avec le sigle des Nations unies sur les capots et les portières, arrivaient à fond de train, en zigzaguant pour éviter les balles des soldats, qui avaient commencé à riposter. Les chauffeurs baissaient la tête tandis que ceux qui étaient à l'arrière se penchaient par-dessus les rebords de la plate-forme et tiraient avec tout un assortiment de fusils d'assaut et de pistolets-mitrailleurs.

Bolan n'eut pas le moindre doute quant à l'identité des nouveaux arrivants.

Dans ces conditions, il renonça au Beretta et attrapa le Galil. Il se coucha sur le ventre, mit en joue le chauffeur du pick-up le plus proche, qui se trouvait à une quinzaine de mètres. Lorsqu'il fut sûr de son coup, il pressa la détente. Le pseudo-Galil était une bonne arme. Il était chambré en 7,62 x 51 mm OTAN, comme le vrai, et la reproduction était si fidèle qu'il avait même une crosse squelette repliable, comme la version AR.

L'Exécuteur savait tirer. Ses trois balles firent mouche. La première transperça le pare-brise, qui fut pulvérisé. Les deux autres atteignirent le nez du chauffeur. Bolan vit distinctement la tête exploser. Le pick-up, sans personne pour tenir le volant, commença à faire des embardées. Il donna l'impression de vouloir quitter la route mais, au dernier moment, une roue arrière frôla un rocher et il se remit dans l'axe.

Bolan ne put rien faire d'autre que de subir le choc lorsque le pick-up emboutit la charrette. Les ânes poussèrent des braiments affolés. La carriole, haut juchée sur ses roues, bascula sur le côté. Bolan se sentit glisser et il se prépara à un atterrissage forcé.

Il toucha le sol les pieds en avant, le Galil plaqué contre sa poitrine. Le chargement de la carriole se répandit sur le sol avec perte et fracas mais, le temps que ça arrive, il avait déjà roulé assez loin pour ne pas être pris sous l'avalanche. Lorsqu'il se redressa, il vit deux soldats pakistanais écrasés sous la charrette. Deux terroristes du N.F.I. n'eurent pas un meilleur sort : surpris par la violence de la collision, ils furent projetés par-dessus la cabine du pick-up et atterrirent tête la première dans la pierraille à vingt pas de là, se brisant le cou.

L'Exécuteur se mit à genoux, épaula le Galil et tira deux courtes

rafales en direction des trois terroristes qui étaient en train de descendre du pick-up accidenté.

Le premier d'entre eux entama une danse ridicule sous l'impact des balles. Des taches rouges apparurent sur sa djellaba blanche. Bolan atteignit le deuxième en pleine poitrine. Le type tomba à genoux, lâcha son arme et porta sa main à sa gorge. De sa bouche s'écoula un flot de sang et de salive rougie. Il chercha de l'air une dernière fois avant de tomber sur le côté et de mourir après quelques convulsions.

Le terroriste qui restait eut la chance de tomber sur un soldat pakistanais blessé, dont l'arme était coincée sur la charrette. En souriant méchamment, il lui vida le chargeur de son P.-M. dans le ventre. Bolan fit la grimace en voyant cet acte d'une barbarie abjecte et il s'en voulut de ne pas avoir réagi à temps pour l'empêcher. À défaut, il pouvait encore faire une petite chose pour le malheureux soldat, à savoir : punir son assassin.

Bolan cueillit le terroriste avec une courte rafale dans le ventre. Le terroriste se crispa, et il cessa de sourire en comprenant qu'il allait être le prochain mort de la bataille. Les balles le transpercèrent, déchirant la chair, brisant les os et laissant dans leur sillage des trous gros comme le poing.

L'autre pick-up s'était arrêté et il en descendait à présent un nouveau contingent de terroristes. Sitôt à terre, ils cherchaient à se mettre à couvert et ne trouvaient nulle part où s'abriter. Le chauffeur, se rendant compte de son erreur, passa la marche arrière et décampa à toute vitesse. Ses compères, abandonnés à découvert et sans moyen de transport, se mirent à crier, soit qu'ils l'appelaient à l'aide, soit qu'ils l'injuriaient. Mais le fuyard ne s'arrêta pas pour si peu.

Bolan profita effrontément de la vulnérabilité de l'adversaire. Il arrosa les terroristes avec le Galil. Deux tombèrent immédiatement : le premier eut les jambes criblées de balles ; le second contempla avec stupeur ses boyaux en train de lui dégouliner sur le bas-ventre.

Le Guerrier regarda dans tous les azimuts, à la recherche d'Indra et d'al-Daoud. Il ne les vit pas. Ce qui pouvait signifier beaucoup de choses : soit les terroristes les avaient kidnappés ; soit ils étaient morts, leurs cadavres dissimulés par la rocaïlle et les buissons ; soit ils étaient coincés sous la charrette ; soit ils s'étaient mis à l'abri.

Les ânes, coincés entre les brancards de la carriole chavirée, poussaient des braiments furieux. Bolan, d'une rafale judicieuse, coupa leurs rênes et les libéra.

Cela fait, il décrocha une grenade de son harnais – une M15, au phosphore blanc, semblable à celle qui avait fait merveille sur l'aérodrome, à Washington – la dégoupilla et la lança au milieu des

terroristes avant de se mettre à couvert derrière la carriole. Les terroristes cessèrent tout à coup de tirer et se mirent à hurler. La brise apporta jusqu'aux narines de Bolan une odeur de chair brûlée. Alors, il ressortit de sa cachette et s'avança vers les torches humaines, donnant le coup de grâce à ceux qui étaient encore en vie.

Quelque chose bougea sur sa gauche. Il tourna son arme dans cette direction, le doigt sur la détente – et s'abstint de tirer. Plusieurs soldats pakistanais s'avançaient vers les terroristes en faisant le grand nettoyage de printemps. Ils ne se préoccupaient pas de lui. Ils avaient évidemment compris qu'il était de leur côté.

Bolan se mit à fouiller dans les alentours de la carriole. Il finit par trouver Indra, accroupie derrière un rocher.

— Il n'y a plus de danger, lui dit-il en l'aidant à se redresser. Où est Moussa ?

Elle ouvrit des grands yeux effarés.

— Je n'en sais rien. Nous avons été séparés au début de l'attaque.

La fusillade s'était arrêtée, les soldats pakistanais ayant fini de démolir l'ennemi. Ils fouillaient les poches de terroristes, sans doute à la recherche de papiers d'identité. Bolan savait que ça ne les avancerait à rien. Mais ça les occupait. Pendant ce temps-là, ils ne lui cherchaient pas des poux dans la tête.

Indra et Bolan se mirent à la recherche d'al-Daoud. Ils le découvrirent bientôt, couché dans les broussailles. Du sang s'écoulait de l'entaille qu'il s'était faite au front en tombant. Mais c'était les blessures par balles à la poitrine et au ventre qui disaient de quoi il était mort. Indra poussa un cri de surprise et d'horreur. Puis, s'agenouillant près du corps, elle tâta le poulx et essaya de couvrir les blessures avec ses mains, mais le sang se glissa entre ses doigts. Alors, ses épaules s'affaissèrent. Et puis, dans un sursaut de révolte, elle bourra de coups de poing la poitrine d'al-Daoud et l'invectiva en ourdou. Bolan se rendit compte que, bien que médecin et côtoyant la souffrance sous toutes ses formes à longueur de temps, elle n'était pas habituée à voir mourir des proches – surtout d'une mort aussi violente. Elle savait affronter la maladie et la misère mais, devant ce deuil brutal, elle était démunie.

Bolan, par respect, attendit un instant avant de la prendre par le bras pour l'inciter à se relever.

— Je suis désolé, je sais que c'était votre ami et que c'était un brave homme, dit Bolan. Pour l'instant, ils nous ignorent, ajouta-t-il en montrant les soldats pakistanais, mais je ne suis pas sûr qu'ils vont continuer encore longtemps. Croyez-moi, il vaudrait mieux se dépêcher de partir.

Indra le regarda un instant avec des yeux ronds, l'air absent, mais finalement elle se ressaisit et acquiesça d'un hochement de tête.

Bolan s'aperçut que les ânes n'avaient pas pris la poudre d'escampette. Tant mieux. C'était les meilleures montures dont un voyageur puisse rêver pour franchir le col de Khaibar, si rude par endroit.

Se penchant, Bolan ramassa une poignée de poussier, et la saupoudra sur le front et la poitrine d'al-Daoud.

— Repose en paix, murmura-t-il.

Puis, il se dépêcha de récupérer leurs sacs et le CAWS dans la charrette. Indra l'aida à installer l'un des sacs sur son dos et il lui rendit la politesse. Puis, sous le regard perplexe des soldats, ils enfourchèrent les ânes et partirent cahin-caha en direction de la frontière afghane, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

CHAPITRE XV

Peshawar, Pakistan

Tilda MacEwan n'arrivait pas à se concentrer. Elle ne pouvait pas s'empêcher de penser à tous ceux qui étaient dans la nature, en train de risquer leurs vies pour combattre le terrorisme. En particulier, elle ne pouvait pas se faire à l'idée que l'homme qu'elle connaissait sous le nom de Jack était peut-être en train de souffrir mille morts, tout ça parce qu'elle avait le malheur d'être douée en informatique.

Elle se disait qu'elle aurait mieux fait de ne pas accepter ce job avec Mitch Fowler ; après tout, personne ne l'avait forcée à y aller. Jusque-là, elle s'était fort bien débrouillée toute seule. Diplômée du Massachusetts Institute of Technology, première de sa promo, employée à la DARPA. Jeune, sérieuse, ambitieuse. Elle avait des amis qui l'aimaient, des collègues qui la respectaient, des projets qui tenaient la route. Mais rien de tout ça n'avait pesé lourd lorsque le Dr Mitchell Fowler, scientifique de renom émergeant au F.B.I., lui avait demandé de l'aider à trouver les failles dans le système Carnivore.

Bon Dieu, qui n'aurait pas sauté sur l'occasion ?

À présent, c'était trop tard pour avoir des regrets. Mitch était mort, Jack aussi, sûrement. Et beaucoup de gens subiraient bientôt le même sort si elle ne trouvait pas un moyen de contrecarrer les menées de ceux qui tripataient dans Carnivore.

Elle avait finalement réussi à faire abstraction du fait qu'une douzaine d'hommes montaient la garde dans la maison d'al-Daoud, solidement armés et prêts à la défendre au péril de leurs vies. Même les ambassadeurs et les ministres n'avaient pas droit à ce genre de protection au Pakistan. C'est dire à quel point les amis de Cooper tenaient à elle !

MacEwan se secoua lorsqu'elle se rendit compte qu'elle rêvassait devant son ordinateur depuis un quart d'heure. Elle se leva et s'étira pour rétablir la circulation sanguine. Après avoir pris une tasse de thé, elle revint s'asseoir et se mit au travail.

Elle savait qu'ils n'avaient à s'en prendre qu'à eux-mêmes si quelqu'un s'était introduit aussi facilement dans Carnivore. Tout avait commencé avec les programmes SuperNet de la DARPA. Ils avaient recherché un bon moyen de coordonner les systèmes de défense. La réponse était venue sous la forme d'un transmetteur laser à 200 gigas par seconde. Le laser était la technologie de l'avenir, tout le monde le savait. Ça allait vite et l'on n'était pas obligé de dérouler des milliers de kilomètres de câbles.

Ils avaient juste oublié de se poser la question de la sécurité. Fowler avait bien essayé d'alerter la hiérarchie mais, en haut lieu, personne n'avait voulu l'écouter. Les patrons de Fowler, tout en respectant ses compétences, l'avaient pris pour un farfelu. Pour eux, ses théories, c'était de la parano pure et simple.

La preuve que Fowler avait vu juste, c'est qu'aujourd'hui un hacker génial avait pu s'introduire dans Carnivore.

Il fallait l'empêcher de nuire.

Hélas, MacEwan ne voyait toujours pas comment.

Frontière pakistano-afghane

Mack Bolan observa la frontière dans ses jumelles.

Curieusement, cette partie de la frontière n'était pas gardée par l'armée pakistanaise mais par des bandes de maquisards des deux bords, prêts à se faire tuer sur place plutôt que de vous laisser passer. Bolan n'avait pas envie de les affronter, pas plus les uns que les autres. Ce n'était pas sa mission et cette affaire était déjà suffisamment compliquée comme ça sans qu'il en rajoute. Et puis surtout, le temps pressait pour Grimaldi – à supposer qu'il soit encore en vie.

— Vous voyez quoi ? demanda Indra.

Bolan baissa ses jumelles et répondit :

— Un armement impressionnant et des types tout disposés à s'en servir. Vous êtes sûre que c'est le meilleur endroit pour passer ?

— J'en suis certaine. Les frontières entre ces deux pays sont très bien gardées. Nous pourrions contourner l'obstacle mais les chemins sont pleins d'embûches en cette saison. Sans compter les autres dangers.

— Quels autres dangers ?

— Entre autres, les animaux sauvages, les mines, les cannibales...

— Les cannibales ? répéta Bolan en écarquillant les yeux. Il y a des cannibales dans cette partie du monde ?

Indra confirma d'un hochement de tête.

— Je ne m'en serais jamais douté, ajouta Bolan.

— Vous ne savez pas tout, monsieur Cooper, répliqua Indra avec un sourire désarmant.

Il lui adressa un sourire du même genre et dit :

— Certes, mais j'apprends tous les jours.

Il regarda de nouveau dans ses jumelles.

— Ouais, reprit-il, contourner l'obstacle prendrait beaucoup de temps. Et, le temps, c'est justement ce qui manque le plus.

— Que proposez-vous ? demanda Indra avec un geste en direction des miradors hérissés de mitrailleuses. Vous n'avez quand même pas l'intention de les attaquer ?

— Bien sûr que non, je suis courageux mais pas débile, répondit Bolan avec un haussement d'épaules agacé. D'autant plus que j'ai une meilleure idée, ajouta-t-il. J'ai trouvé un moyen de franchir l'obstacle sans coup férir.

— Ah oui ? s'exclama Indra. Comment ça ?

Bolan montra du doigt l'horizon, où un sifflet strident et un panache de fumée trahissaient l'arrivée d'un train. Indra regarda le Guerrier d'un air interloqué.

— Jamais vous ne franchirez la frontière dans ce train, dit-elle. Ils fouillent tout.

— Je n'espère pas franchir la frontière, repartit Bolan. J'ai juste besoin de m'en rapprocher.

Indra n'avait pas la moindre idée de ce que l'Exécuteur avait en tête, et c'était très bien comme ça. C'était une alliée fiable et compétente mais il préférait prendre ses décisions tout seul.

— Ça ne marchera jamais, murmura Indra, alors que le train approchait. On va se faire prendre.

— Mais non ! Personne ne nous verra. Et ceux qui nous verront, il y a de fortes chances qu'ils s'en foutent.

— Je pense toujours que...

— Assez discuté ! trancha Bolan. Venez !

Ils allèrent se cacher derrière un rocher, tout près de la voie ferrée, et attendirent. Le train approchait, en s'époumonant, ça, oui ! mais relativement vite. Ils avaient intérêt à faire attention. Au moment de monter en marche, ce serait tout ou rien. Un faux geste, un retard, une hésitation, et ils seraient quittes pour faire la route à pied.

— Vous êtes prête ? demanda Bolan.

— Oui, murmura Indra en se mordillant les lèvres.

Lorsque le train fut à leur hauteur, ils attendirent encore, jusqu'à ce que la locomotive et quelques wagons soient passés. Alors, Bolan cria : « Maintenant ! » et Indra sortit de leur cachette et se mit à courir après le train. Bolan laissa passer quelques secondes avant de s'élancer. Grand comme il était, il faisait deux foulées le temps qu'elle en fasse une – sans compter qu'il était en meilleure condition physique. Il n'aurait pas fallu qu'il parte en premier car elle ne l'aurait jamais rejoint. Tandis que, là, l'ayant dépassée et étant monté dans le train devant elle, il n'eut qu'à saisir au passage le bras qu'elle lui tendait et à la soulever.

Il la déposa comme une fleur sur la plate-forme du wagon. Haletante, elle s'abandonna contre lui. Avec ses paupières mi-closes et ses lèvres entrouvertes, elle était appétissante. L'espace d'une seconde, il fut tenté de l'embrasser.

Mais il ne le fit pas.

Rachid al-Hamid était furieux. L'Américaine demeurait insaisissable. Elle utilisait des communications sans fil et, même si le Pakistan n'était pas le pays le plus moderne du monde, il y avait assez de téléphones portables en service pour qu'elle soit presque impossible à localiser. Jusqu'ici, elle avait déjoué tous les pièges, pourtant diaboliques, qu'il lui avait tendus. Elle était plus maligne qu'il n'avait cru.

Mais al-Hamid était tenace. Il était diplômé d'une des meilleures universités du monde – tels étaient les charmes des programmes d'échanges américains ! Certains professeurs avaient essayé de le convaincre de faire une thèse. Certains lui avaient même proposé de s'installer définitivement aux États-Unis et d'y faire carrière. Al-Hamid avait résisté. Il avait mieux à faire.

Sans se vanter, il en savait assez pour tenir la dragée haute à tous ceux que le gouvernement américain lui foutrait dans les pattes. Alors, cette Tilda MacEwan, il finirait par lui mettre la main dessus.

CHAPITRE XVI

À la tombée du jour, les vents redoublèrent de hargne.

Toutes les cinq minutes, Bolan devait s'arrêter pour attendre Indra. On était glacés jusqu'à la moelle des os. On longeait des abîmes. Le moindre faux pas pouvait être fatal. La jolie doctoresse le retardait. Ce n'était pas lui qui avait décidé de l'emmener. En général, il préférait travailler seul. Mais elle ne lui avait pas vraiment laissé le choix. Et, comme il avait eu besoin de son aide...

— Ça va ? Vous arrivez à suivre ? cria l'Exécuteur par-dessus les mugissements du vent.

Indra hocha la tête, sans conviction. Elle avait beau faire la brave, ce n'était pas une promenade de santé – et ça n'avait peut-être pas beaucoup de sens de continuer si c'était pour mourir d'inanition avant d'arriver à destination. L'Exécuteur lui-même était essoufflé, ce qui voulait dire qu'Indra devait être à bout de force.

À partir de là, il lui tint la main. Indra perdit l'équilibre plusieurs fois. Tantôt, elle trébuchait sur des pierres, tantôt elle glissait sur la fine couche de verglas qui était en train de se former. C'était un beau pays mais très dangereux en cette saison.

Il trouva une grotte dans les rochers. Elle n'était pas très grande, mais haute et bien ventilée et c'était toujours un abri contre le vent. Bolan posa son sac à terre, prit une hachette et ressortit dans la tempête. Il revint un quart d'heure plus tard avec du bois et alluma un feu.

— Je suppose que vous auriez préféré aller jusqu'au camp en avion ou en hélico plutôt qu'à pied, dit Indra sur le même ton léger qui aurait pu lui servir à demander s'il préférait le métro ou le taxi pour aller de Central Park à Broadway.

— Oui, c'est ce que j'aurais trouvé de plus pratique, répondit Bolan. Mais, avec Jack hors circuit, ce n'était pas facile à organiser. Je ne me serais jamais fié à personne d'autre pour me déposer dans la gueule du loup... et encore moins pour venir m'y rechercher.

— Je comprends, dit Indra.

Bolan ôta ses gants et se chauffa les mains à son feu, qui

commençait à bien flamber.

— Et vous ? demanda-t-il. Vous êtes médecin. Une telle expédition, ça n'est pas dans vos cordes. Vous auriez pu rester à Peshawar. Pourquoi avez-vous tenu à m'accompagner ?

— Je me sens responsable de ce qui est arrivé à votre ami. C'est moi qui avais décidé de les laisser, lui et la femme, avec Daoud.

— Si vous continuez à penser comme ça, vous finirez folle, rétorqua Bolan. Moi aussi, je me sentais responsable de tout le monde... autrefois !

La tête penchée sur le côté, elle l'observa avec intérêt.

— Et qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?

Bolan haussa les épaules.

— J'ai fini par m'apercevoir que les choses n'arrivent pas par hasard. Je n'ai pas à me sentir responsable de ceux qui peuvent se débrouiller tout seuls. D'ailleurs, même si je le voulais, je n'en aurais pas le temps. S'occuper des gens sans défense, c'est un travail à plein temps, voyez-vous.

— Oh ! je vois très bien ! Vous êtes un preux chevalier, c'est ça ?

Elle se tapa sur la cuisse et rit, mais ce n'était qu'une boutade pour détendre l'atmosphère.

— Je suis un soldat, continua Bolan. Un soldat dans une guerre qui a commencé longtemps avant moi et qui durera encore longtemps après moi. Mais si ça vous arrange de me considérer comme un preux chevalier, libre à vous.

— Je ne vous juge pas, Matt, protesta Indra.

— Vous ne comprenez pas bien, rétorqua Bolan du tac au tac. Que vous me jugiez ou pas, je m'en fous. Il y a un boulot à faire et je le fais parce que, si je ne le fais pas, il n'y a pas beaucoup de candidats pour le faire à ma place.

Indra jugea prudent de changer de sujet.

— À votre avis, il nous faudra encore combien de temps pour arriver au camp ?

— Il ne doit plus être très loin, répondit Bolan.

Il sortit de son sac la carte que Kurtzman lui avait fait parvenir par e-mail et s'assit près d'Indra.

— Nous sommes ici, sur cette arête, lui dit-il en mettant le doigt sur un point de la carte. En dessous de nous, il y a un plateau, avec une cuvette au milieu. D'après nos informateurs, il s'y passe des tas de trucs. Mais nos satellites ne repèrent rien, et les caméras thermiques non plus. Ce qui veut dire que, s'ils sont effectivement là, ils sont bien

enterrés.

Après quoi, Bolan proposa de dérouler les couvertures et de se coucher, la journée du lendemain promettant d'être rude.

L'Exécuteur se réveilla aux premières lueurs de l'aube. Lorsque Indra ouvrit les yeux, elle vit qu'il était déjà presque prêt à partir et elle se dépêcha de se lever.

Leur feu était éteint depuis longtemps. À l'aide d'une petite pelle pliable, l'Exécuteur enterra les cendres et les branches à demi consumées. Cela fait, il traîna des pierres sur le sol sableux de la grotte pour faire disparaître toute trace de leur passage. Puis, il remit la pelle dans le sac et le sac sur son dos.

Il faisait toujours frisquet mais le vent s'était calmé, et l'on pouvait prévoir qu'il ferait bon dès que le soleil serait un peu plus haut dans le ciel.

— Nous devrions y être avant midi. En route !

Ils reprirent leur chemin. Bolan se servait de la carte pour se repérer grosso modo et savoir à quel genre de terrain s'attendre. Il avait appris par cœur les coordonnées de sa cible avant de quitter Peshawar et la boussole accrochée à sa ceinture lui permettait de maintenir le cap.

Ils marchaient depuis une heure lorsque le Guerrier eut soudain le pressentiment d'un danger. Il s'arrêta net.

Indra lui rentra dedans.

— Pardon, dit-elle. Je ne m'attendais pas à ce que...

Bolan leva lentement la main.

— Ne faites plus un pas, ni d'un côté ni de l'autre. Je vous interdis de bouger un cil, compris ?

— J'ai le droit de parler, quand même ? demanda Indra sans se démonter.

— Ouais, grogna l'Exécuteur.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Champ de mines, expliqua Bolan laconiquement.

Indra eut beau regarder attentivement, elle ne vit rien d'insolite. Elle se retourna vers son compagnon et attendit qu'il lui explique comment il était arrivé à cette conclusion.

Bolan se pencha et montra du doigt quelque chose. Indra s'accroupit et regarda dans la direction indiquée. Elle ne vit guère qu'une pierre un peu plus blanche que les autres. Puis, l'Exécuteur déplaça son doigt de quelques millimètres. Indra déplaça ses yeux

d'autant et scruta l'endroit un bon moment – en pure perte. Elle allait donner sa langue au chat lorsqu'elle finit par les apercevoir : trois petits bouts de métal qui affleuraient.

Elle regarda Bolan avec incrédulité.

— Comment vous en êtes-vous rendu compte ? demanda-t-elle.

— L'expérience, répondit Bolan.

Il se redressa et Indra l'imita.

— J'ai vu le soleil se refléter sur un morceau de métal, reprit-il. Comme la région, autant que je sache, n'est pas métallifère, ça ne laissait qu'une autre possibilité.

— Pourquoi poser des mines si près de la surface du sol ?

— Ce ne sont pas des mines mal enterrées que j'ai vues, expliqua Bolan. Ce sont les fragments d'une mine qui a éclaté toute seule. Ce que confirme la disposition des pierres. Un œil exercé le voit tout de suite : des bouts de métal qui brillent et pas de pierres autour, ça veut dire *mines*, dans toutes les langues du monde.

Bolan s'agenouilla pour ramasser un bout de bois. Il allait s'en servir pour sonder le sol lorsqu'il aperçut un nouveau miroitement sur la crête d'une des collines qui les surplombaient. Il releva les yeux juste à temps pour apercevoir un homme qui épaulait un fusil et les mettait en joue. Il attrapa Indra par la main et la força à se baisser – juste à temps pour éviter la rafale du tireur.

Il partit en courant vers les rochers, tenant toujours Indra par la main, tandis que des balles labouraient le sol derrière eux. Rien ne leur explosa sous les pieds. Soit les mines étaient clairsemées, soit elles étaient trop vieilles, soit il y avait longtemps qu'elles avaient pété toutes seules, soit elles avaient été posées à la va-vite, soit les intempéries ou les mouvements de terrain les avaient enterrées trop profond pour qu'elles soient encore efficaces.

Une fois à couvert derrière un gros rocher, Bolan sortit son Beretta et ordonna à Indra de se baisser.

— C'est qui, ces gens ? demanda-t-elle.

Sans quitter des yeux le sniper, Bolan répondit :

— Je comptais justement sur vous pour me le dire.

Bolan entendit dans son dos un bruit d'éboulis et se retourna pour voir ce qui se passait. Il ne fut pas déçu. Un groupe de moudjahidin était en train de dévaler la colline, armés jusqu'aux dents. Bolan comprit que toute résistance était vaine. Indra et lui seraient réduits en charpie avant qu'il ait eu le temps de tirer un seul coup de feu.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Indra.

Bolan rengaina le Beretta et leva les mains.

— On se rend, répondit-il, fataliste.

Une épaisse fumée noire s'élevait du feu sur lequel cuisait un animal sauvage dont la chair était doucement en train de prendre une appétissante teinte caramel.

Dans le ciel, le soleil au zénith marquait midi. Pendant les trois heures de marche forcée jusqu'au camp de leurs ravisseurs, Indra avait voulu savoir ce qui allait leur arriver. Bolan avait essayé de la rassurer et lui avait conseillé, comme femme, de ne pas trop la ramener.

Ils n'avaient pas été abattus sur place et, ça, c'était plutôt bon signe. L'Exécuteur entrevoyait la possibilité d'une alliance avec ces moudjahidin. Il savait qu'il existait encore en Afghanistan des gens qui n'étaient inféodées ni aux Talibans ni à l'Alliance du Nord.

Certaines tribus auraient tué n'importe quel intrus plutôt que de se fatiguer à choisir un camp. Certaines se battaient pour un idéal politique, d'autres au nom de la religion, d'autres par simple goût de la violence.

Celle-ci n'avait pas l'air de considérer Bolan comme un ennemi dangereux.

« Il y a peut-être moyen d'en profiter », se dit-il.

Un grand gaillard – Kalachnikov en bandoulière, pistolet à la ceinture – observait avec intérêt les deux captifs. Il portait le costume traditionnel afghan et son visage de cuir bouilli était sale et balafré.

— Vous êtes des espions, finit-il par dire, en anglais, avec un accent à couper au couteau.

— Non, pas du tout, répondit Bolan d'une voix ferme. Nous n'avons aucune intention hostile envers vous.

— Ah bon ! s'exclama l'homme.

Et il éclata de rire.

— Pourtant, reprit-il en montrant le sac qu'il avait confisqué à Bolan, vous vous êtes aventurés sur mon territoire avec des armes et des explosifs.

— Ce n'est pas pour m'en servir contre vous, repartit Bolan. Je ne vous veux aucun mal.

— Dans ce cas, que faites-vous ici ?

Bolan pesa mûrement le pour et le contre avant de répondre. S'il mentait, les Afghans risquaient de s'en apercevoir. D'un autre côté, ils étaient peut-être amis avec les terroristes.

Perdu pour perdu, Bolan choisit la vérité.

— Je cherche un groupe qui se fait appeler le Nouveau Front

Islamique.

À ces mots, le chef des moudjahidin serra les dents Bolan se rendit compte qu'il avait touché un point sensible. Avec une lueur terrible dans le regard, l'homme dégaina son pistolet et le tourna vers Indra.

— Vous n'auriez peut-être pas dû dire ça, murmura t-elle.

Une fraction de seconde plus tard, le coup de feu retentit.

CHAPITRE XVII

Jack Grimaldi se réveilla en sursaut. Jusque dans ses cauchemars, ses bourreaux continuaient de le tourmenter.

Il frissonna lorsque la sueur lui ruissela dans le dos. Il savait que, s'il n'était pas secouru bientôt, il mourrait. Pendant la dernière séance de stretching, il avait fini par tourner de l'œil. Sa poitrine le brûlait. Il se souvenait que, à deux ou trois reprises, elle avait servi de cendrier.

Son ventre lui faisait mal après tous les coups qu'il avait pris. Il était sûr d'avoir des côtes cassées et, d'ici qu'il ait par-dessus le marché une hémorragie interne, il n'y avait pas des kilomètres.

Grimaldi était sur le point de se rendormir lorsqu'il sentit du mou dans ses liens. Il tira dessus et gagna encore un peu de liberté de mouvement. La corde qui lui retenait le poignet gauche se retrouva à quelques centimètres de sa bouche. Mais il ne réussit pas à la rapprocher suffisamment pour la ronger avec les dents.

Il essaya de remonter son corps le long du chevalet de torture – exercice atrocement douloureux – mais n'arriva à rien car ses chevilles étaient si bien attachées qu'il ne pouvait même pas plier les genoux.

Alors, Grimaldi se mit à crier à tue-tête en espérant qu'un gardien l'entendrait. La probabilité n'était pas bien grande et même proche de zéro. C'était tout à fait possible qu'ils l'aient abandonné dans une espèce de bunker au milieu d'un désert. Dans ce cas, il allait rester là jusqu'à ce que son corps tombe en poussière.

Au bruit d'une porte qui s'ouvrait, il reprit espoir. Il releva son bras gauche comme si son lien était toujours tendu. Le cachot était sombre, il y avait une chance que ça passe.

Au bout d'un instant, un grand type, lourdement armé, barbu, d'une laideur extraordinaire, fit son apparition.

— Comment ça va, vieux ? lança Grimaldi en souriant.

— Hein ? fit le gardien.

— T'as pas une cigarette, l'ami ? demanda Grimaldi.

En fait, il ne fumait plus depuis des années. Vu les circonstances, il aurait pu être tenté d'en griller une. Mais il avait une autre idée.

— Hein ? répéta le gardien.

Il regarda Grimaldi, l'air ahuri, puis haussa les épaules, fit demi-tour et commença à s'éloigner.

— Hé ! Bougre d'âne ! s'écria Grimaldi. Où tu vas comme ça ?

Tout doucement, en détachant les syllabes, il ajouta :

— Ta-bac... fu-mer...

Et, pour mieux se faire comprendre, il fit quelques aspirations bruyantes et saccadées qui imitaient le bruit de celui qui tire sur une cigarette.

Le garde revint sur ses pas et sortit de sa poche un paquet de cigarettes turques. Il en ficha une entre les lèvres de Grimaldi et lui donna du feu avec un vieux Zippo qui puait l'essence. Grimaldi aspira une petite bouffée.

Là-dessus, il se mit à hocher la tête en débitant une kyrielle de mercis. Le terroriste donna l'impression de comprendre. Il marmonna quelque chose et sourit. Après quoi, il s'en alla. La porte se referma avec un claquement qui résonna aux oreilles de Grimaldi pendant une bonne minute.

Il attendit une minute de plus, la fumée de la cigarette lui piquant les yeux, et puis, rapprochant son poignet, il se mit à brûler ses liens.

Le coup de feu n'atteignit pas Indra – ni Bolan non plus. Ils étaient attachés chacun à un bout d'une corde passée dans une poulie au-dessus de leurs têtes et c'était cette corde que le chef des moudjahidin avait visée.

Lorsqu'elle se rompit, le changement brutal de tension fut cruel pour les articulations. Bolan encaissa dignement le choc mais Indra ne put retenir un cri de douleur. Il s'inquiéta de savoir comment elle allait. Elle lui dit à voix basse de ne pas s'inquiéter. Alors, le Guerrier se tourna vers le moudjahid et le questionna du regard.

— Vous vous demandez pourquoi je vous ai libérés ? dit l'homme.

Bolan fit signe que oui.

— Je connais le groupe dont vous parlez, reprit le moudjahid. Ils ne sont pas très loin d'ici.

Sur un signe de lui, l'un de ses hommes s'approcha et lui tendit une gourde. Il la déboucha et l'offrit à l'Exécuteur. Celui-ci y but quelques gorgées, avant de la passer à Indra, qui fit carrément cul sec.

— Je suis Saddam Djamal, dit encore le moudjahid, et nous sommes l'Épée de la Foi, ajouta-t-il avec un geste vers ses hommes.

L'Exécuteur lui rendit la gourde vide et répondit :

— Mon nom à moi, c'est Matt Cooper.

Indra tapota le bras de Bolan.

— Matt, murmura-t-elle, ce n'est peut-être pas malin de leur dire qui vous êtes et ce que vous venez faire ici. Ils sont sans doute alliés avec les terroristes. Le N.F.I. lutte pour le rétablissement des Talibans.

— Nous ne sommes pas amis avec ceux dont tu parles, femme ! dit Djamal.

Et il cracha par terre. Bolan se tourna vers Indra.

— Je pense que vous devriez vous contenter d'écouter, lui recommanda-t-il.

Indra vit la fureur peinte sur les traits de Djamal. Alors, elle prit une attitude humble et se recula de quelques pas.

— Excusez-la, dit le Guerrier à Djamal. Elle ne comprend pas très bien la situation.

— Vous savez qui nous sommes ? demanda Djamal.

— Oui, j'ai entendu parler de votre groupe. Dans ce pays, vous êtes des héros, mais, dans certains cercles, en Europe et aux États-Unis, vous êtes carrément légendaires.

Un sourire éclaira le visage de Djamal. Il se retourna vers ses lieutenants et traduisit la réponse de Bolan. Les hommes brandirent leurs fusils et passèrent le message à la ronde et ce fut bientôt un sujet de réjouissance dans le camp tout entier.

Bolan savait que l'Épée de la Foi n'était pas un groupe de sanguinaires. La preuve : le sniper sur la colline aurait pu les tuer tous les deux s'il l'avait voulu. Au lieu de cela, il les avait mis sur le bon chemin pour sortir du champ de mines et il les avait dirigés vers un endroit où les autres pourraient les capturer facilement.

Les soldats de Djamal n'obéissaient qu'à lui. Curieusement, l'Exécuteur ne se trouvait pas dépaycé au milieu d'eux. Ils avaient à peu près la même mentalité. Comme lui, ils ne voulaient pas la guerre mais la paix et ils n'avaient recours à la violence que pour se défendre.

— J'ai besoin de votre aide, dit Bolan sans chercher à finasser.

— Nous n'attaquerons jamais les gens dont vous parlez, dit Djamal. Chacun sa guerre. Notre guerre, elle est seulement contre ceux qui en veulent à notre vie.

— Je ne vous demande pas de vous battre, repartit Bolan. Vous avez raison : chacun sa guerre. Celle-là, c'est la mienne et je ne veux y entraîner personne. Tout ce que je vous demande, c'est de m'aider à les trouver. Je n'ai plus la moindre idée de l'endroit où je suis puisque vous m'avez pris ma carte.

— Vous aider à les trouver ? répéta Djamal. Rien d'autre ?

— Si. Il me faudrait des vivres et de l'eau. Et puis, que vous me rendiez mes armes. J'ai une mission à accomplir. Si je ne l'accomplis pas, beaucoup de gens mourront, à commencer par l'un de mes meilleurs amis.

Djamal regarda Bolan pendant un long moment sans rien dire. Ils savaient tous les deux que si Bolan détruisait le camp du N.F.I., il y avait toujours la possibilité qu'on accuse l'Épée de la Foi, et que Djamal se retrouve avec une guerre sur les bras. L'intérêt bien compris de Djamal était de laisser Bolan se débrouiller tout seul.

Mais les hommes ne se laissent pas toujours guider par leur intérêt.

— C'est entendu, dit Djamal après mûre réflexion. Je vous guiderai jusqu'à votre cible.

Sur ce, il pivota, dit quelques mots à ses hommes et partit vers sa tente. Les moudjahidin restèrent comme deux ronds de flanc. Bolan se tourna vers Indra. Elle avait l'air désemparée car elle avait deviné le sort qui l'attendait. Bolan ne pouvait plus continuer sa mission tout en veillant sur elle. Non qu'elle ait vraiment besoin de chaperon : elle s'était bien débrouillée lors de l'attaque près de Fort Jamrud, alors qu'elle n'avait même pas d'arme. Et puis, elle avait été une compagne de voyage formidable. Mais, comme on dit, il n'y a si bonne compagnie qu'il ne faille quitter.

— Vous ne m'emmenez pas avec vous, dit-elle.

— Non.

— Je comprends.

Elle se hissa sur la pointe des pieds et lui déposa un petit baiser sur les lèvres avant d'ajouter :

— Je ne risque rien ici ?

Bolan secoua la tête.

— Ce sont de braves gens. Ils vous aideront à retourner au Pakistan.

Indra esquissa un sourire.

— Quand vous serez à Peshawar, reprit Bolan, il y a encore une chose que je voudrais que vous fassiez pour moi.

— Tout ce que vous voudrez, répondit-elle.

Bolan sortit de sa poche un morceau de papier sur lequel il écrivit quelque chose.

— Appelez ce numéro, dit-il. À la personne qui vous répondra, dites que je leur demande de prendre des dispositions pour exfiltrer MacEwan si je n'ai pas donné de mes nouvelles dans les quarante-huit heures. Pigé ?

Indra acquiesça d'un hochement de tête et rangea le bout de papier dans les replis secrets de son sari. Bolan tourna les talons et s'en alla récupérer ses affaires. Il avait des remords de la laisser seule, mais que faire d'autre ? Déjà que ça lui déplaisait d'emmener Djamal. Mais, là, il n'avait pas le choix.

L'Exécuteur observait le camp dans ses jumelles tandis que Djamal faisait les commentaires.

— Ceci, c'est leur dépôt de munitions.

— Et eux ? demanda Bolan en montrant deux types qui tournaient en rond en ayant l'air de s'ennuyer ferme. Qu'est-ce qu'ils font ?

— Ils montent la garde. C'est par là qu'ils cachent leur hélicoptère. Bolan prit bonne note du précieux renseignement.

— Et leur base souterraine ? demanda-t-il encore.

— Elle est derrière ce mur.

— Quel mur ? s'étonna Bolan qui ne voyait qu'un flanc de montagne qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à un autre flanc de montagne.

— Vous avez raison, on dirait une paroi naturelle, confirma Djamal. Mais c'est un mur. Ils l'ont construit pour dissimuler l'entrée de leur grotte.

Bolan hocha la tête.

— Je vois. C'est au pied de ce mur que je vais placer mes explosifs.

— Vous n'allez pas détruire leurs munitions ?

— Non, Djamal, je vous les laisse, répondit Bolan en souriant à son nouvel allié. Je suis sûr que vous en ferez bon usage. Et puis, je n'ai pas beaucoup d'explosifs et ma priorité, c'est d'éliminer l'adversaire. Et le meilleur moyen, c'est encore de l'enterrer vivant.

— Quel est votre plan ?

Bolan se tourna de nouveau vers le nid de terroristes et dit d'une voix sourde :

— C'est simple comme bonjour. J'entre, je capture le hacker, je délivre mon ami, je ressors et je fais tout péter.

— Vous allez avoir affaire à forte partie. Je vais vous donner un coup de main.

— Non, répondit Bolan en hochant vigoureusement la tête. À partir de maintenant, je ne vais compter que sur moi-même. Je ne peux pas vous demander de risquer votre vie. Vous avez une famille et une tribu qui comptent sur vous.

— Vous n’y arriverez jamais tout seul, prophétisa Djamal.

— C’est ce qu’on va voir, rétorqua Bolan sur un ton enjoué. Maintenant, faites-moi plaisir, retournez chez vous.

Les deux hommes se serrèrent la main. Et puis, Djamal s’éloigna et finit par se fondre dans le paysage.

L’Exécuteur attendit d’être sûr que Djamal était parti et puis il entreprit de descendre vers le camp. Le terrain était friable, mélange de pierrailles et de sable. Au début, il était à peu près sûr que les buissons et les rochers le dissimulaient mais, plus il se rapprochait, plus il y avait de risque qu’un guetteur le voie.

Il sortit sa boussole et vérifia sa position. Il estima qu’il ne lui faudrait pas plus d’une heure pour atteindre le camp, même par des chemins détournés. Il y avait deux choses à éviter : les patrouilles et les mines. L’une comme l’autre étaient plus que probables, étant donné que, dans ce pays, tout le monde était en guerre contre tout le monde.

Pendant le trajet jusqu’au repaire des terroristes, Djamal avait eu tout le temps de raconter à Bolan ses accrochages avec les patrouilles de reconnaissance que le chef du N.F.I. – un homme que Djamal connaissait sous le nom d’Abd al-Rahman – lui envoyait régulièrement. Abd al-Rahman considérait les hommes de Djamal comme des sauvages plus bruyants que vraiment dangereux. Il avait tort. Ces moudjahidin, comme leurs ancêtres avant eux, n’avaient peur de rien. Aucune supériorité technologique ou militaire ne les avait jamais intimidés. Ce qui les rendait redoutables, c’était qu’il y avait à leurs yeux des choses plus importantes que leur vie : la liberté, le devoir, l’honneur.

Des choses pour lesquelles, du reste, il leur arrivait de mourir.

L’Exécuteur estima qu’il était grand temps d’aller taquiner les terroristes. Lorsqu’il eut atteint le flanc de leur grotte, il rampa jusqu’à ce qu’il ne soit plus qu’à quelques mètres de l’entrée et attendit. Aucune sentinelle ne vint l’affronter ; il n’y eut ni cri ni signal d’alarme.

Bolan aurait préféré attendre jusqu’à la tombée du jour ou même jusqu’à l’aube du lendemain, mais le temps pressait. Ses ennemis étaient peut-être capables de s’attaquer à l’informatique du F.B.I. et du Pentagone mais, en un certain sens, c’était des primitifs. L’Exécuteur se rendait compte que c’était un coup de chance pour lui. Le N.F.I. avait tout misé sur le camouflage. En plein désert, quasiment invisibles, ils se croyaient si bien protégés qu’ils avaient négligé la surveillance électronique.

De toutes les erreurs que les hommes peuvent commettre, la pire

est de se croire plus malins qu'ils ne sont.

Bolan rampa jusqu'à l'endroit où il avait prévu d'installer sa première charge. Il prit un pain de C-4, l'entoura d'une bonne longueur de cordeau détonant et le colla contre la paroi. Puis il y ficha un détonateur. Le détonateur était réglé sur la fréquence du déclencheur à distance dont il avait prévu de se servir pour tout faire exploser avant de s'en aller.

Il renouvela l'opération jusqu'à ce qu'il ait posé toutes ses charges. Ensuite, le Galil en bandoulière et le H&K CAWS en mains, il se dirigea vers l'entrée du camp.

CHAPITRE XVIII

Grimaldi était prêt à en tuer autant qu'il faudrait pour sauver sa peau.

Il y avait une guerre, il était embringué dedans, ce qui voulait dire que, de temps à autre, il se voyait obligé de faire des choses qui ne l'enchantaient pas. Mais, même à contrecœur, il était d'une redoutable efficacité, tant avec des armes à feu qu'avec des armes blanches ou à mains nues. Il savait qu'un prisonnier de guerre ne doit s'en tenir qu'à deux choses : rester en vie et s'évader si l'occasion se présente.

« Je me suis fait prendre, se dit le pilote, à moi de me déprendre. »

La cigarette lui permit de libérer ses deux mains et maintenant, il ne lui restait plus qu'à trouver un moyen de détacher ses pieds. Grimaldi rappela le gardien, qui mit quelque temps à venir. Ce n'était pas le même que tout à l'heure, plus petit et plus malingre. D'un hochement de tête, Grimaldi lui fit signe de s'approcher et lui demanda une cigarette, tout en ayant soin de garder les bras en l'air. Le garde l'envoya se faire foutre – pas besoin de parler l'ourdou couramment pour comprendre –, pivota et commença de s'en aller.

Grimaldi se redressa sur son séant aussi vite qu'un diable sort de sa boîte. Le morceau de corde qui restait à son poignet, il le passa autour du cou du type et se dépêcha de serrer pour que l'autre n'ait pas le temps de crier. Puis, il tordit la corde comme un garrot. Les muscles puissants du pilote firent merveille. Le larynx du terroriste craqua avec un bruit de coquille d'œuf. Au bout d'environ deux minutes, le lascar devint tout flasque et s'affala sur le sol.

Grimaldi se pencha pour le fouiller. Il finit par trouver ce qu'il cherchait : un couteau. Le manche blanchâtre devait être en os et la lame était effilée et tranchante à souhait. Grimaldi coupa les liens autour de ses chevilles puis délesta le garde de sa cartouchière et de l'AK-47 qu'il portait en travers de son dos.

Après s'être assuré que le chargeur de la Kalachnikov était plein et qu'une cartouche était chambrée, il s'approcha de la porte entrouverte et passa la tête dehors. Personne. Plaqué contre un mur, il s'aventura dans le couloir.

Au bout du couloir, il y avait une porte et, de l'autre côté de la porte, un autre garde. Le type essaya de se servir de son arme, mais Grimaldi fut le plus rapide : la courte rafale de l'AK-47 résonna douloureusement à ses oreilles. Le type fut touché au ventre et ses boyaux se retrouvèrent tartinés sur la paroi derrière lui. Il poussa un cri et s'effondra, agité d'un affreux tremblement. Grimaldi lui donna le coup de grâce dans la tête en passant.

Un peu plus loin, il franchit une nouvelle porte et, alors, quel contraste ! Plus de parois rocheuses mais des vrais murs. Plus de pénombre mais la lumière du soleil qui entrait par des fenêtres ouvertes. Pour la première fois depuis deux ou trois jours, Grimaldi put respirer une grande goulée d'air frais. Par les fenêtres, il vit la montagne toute proche.

Il entendit des cris et des bruits de pas. L'ennemi approchait. Où fuir ? Les fenêtres étaient trop étroites pour y glisser une carcasse comme la sienne et il ne pouvait pas non plus rebrousser chemin car, derrière lui, il n'y avait qu'un cul-de-sac.

La seule solution était de tenir la position en espérant que les tueurs manqueraient de munitions avant lui. Grimaldi estimait qu'il lui restait une vingtaine de cartouches dans son chargeur, auxquelles s'ajoutaient les trente cartouches du chargeur plein qu'il avait pris sur le cadavre du géôlier.

Il se cacha derrière un poteau et attendit que l'ennemi se montre.

Malik Faqih entra dans le labo de Rachid al-Hamid.

— Ça y est ! annonça-t-il triomphalement.

Al-Hamid sursauta.

— Quoi ? s'exclama-t-il.

— Nos hommes l'ont trouvée. L'Américaine. Elle se cache à Peshawar. Elle sera bientôt morte.

Al-Hamid sourit. Il aurait pu être déçu mais, au contraire, il savourait l'ironie de la situation. Ce qu'il n'avait pas réussi à faire avec ses ordinateurs hypersophistiqués, les espions de son oncle l'avaient fait en suivant les vieilles méthodes : observer, écouter, poser les bonnes questions, tordre quelques bras, mettre quelques lames sur quelques gorges – comme quoi la tradition avait du bon.

Mais il était écrit que la joie des deux hommes serait de courte durée. Soudain, il y eut des cris dans le couloir, et aussitôt après, des coups de feu. Al-Hamid resta figé sur son siège. Faqih, au contraire, réagit vite. Il sortit son pistolet et partit vers la porte.

— Ferme à clé, ordonna-t-il avant de sortir. Et tu n'ouvres à

personne sauf à moi, compris ?

Al-Hamid répondit par un hochement de tête. Au bruit que la porte fit en se refermant, il ne put s'empêcher de tressaillir. Après un instant de stupeur, il se leva et alla tirer les énormes verrous que son oncle avait fait installer sur une vieille porte à moitié vermoulue.

Il avait ordre de détruire son équipement si le camp était envahi – mais on n'en était pas encore là.

Grimaldi ouvrit le feu avec l'AK-47 dès que l'ennemi se présenta. Il se tenait accroupi, le plus bas possible, à l'abri derrière son poteau. Comme il ne risquait pas d'être pris à revers, il avait peut-être une petite chance de s'échapper.

Pour commencer, les tireurs étaient deux. Le premier servi fut touché à la poitrine. La rafale lui transperça le cœur et les poumons. Il poussa un cri, lâcha son arme et, les bras écartés, tomba à la renverse sur le sol en terre battue. L'autre fut distrait suffisamment longtemps pour subir le même sort sans songer à tirer un seul coup de feu. Il fut projeté contre le mur et retomba sur le sol en vrac.

Soudain, ce fut l'apocalypse. Le couloir n'était plus assez large pour contenir tous les tueurs qui déboulèrent brutalement, tiraillant tous à qui mieux mieux. Il y eut un vacarme de tous les diables. Le poteau fut haché menu par des dizaines de balles. Grimaldi rampa à la recherche d'une meilleure cachette. Une fois sorti de leur ligne de tir, il profita de l'aubaine pour s'essuyer le visage, qui était couvert de poussière et de petits éclats de bois.

D'accord, il n'avait peut-être pas autant de chances qu'il l'avait cru au départ !

Ils étaient trop nombreux pour les tuer tous d'un coup, surtout sans grenade. Alors, il se leva et battit en retraite. Il referma la porte derrière lui et la cala avec le corps du garde qu'il avait tué en passant. Ça ne les retarderait pas longtemps mais peut-être assez pour avoir une bonne idée.

Il n'en eut aucune, ni bonne ni mauvaise.

Le pilote finit par comprendre qu'il était foutu.

La porte était en train de se déchiqueter sous l'incessante mitraille. Grimaldi mit un genou en terre, épaula la Kalachnikov et visa.

Il n'allait pas attendre qu'elle s'effondre. Il pressa la détente et les puissantes balles de 7,62 mm transpercèrent le bois. La pétarade du fusil d'assaut fut assourdissante. L'air sentait la poudre brûlée.

Et puis, l'AK-47 se tut.

Grimaldi ôta le chargeur vide et, alors qu'il était en train d'installer le chargeur de rechange, il s'étonna. Pas un bruit. Pas un terroriste criant ou même gémissant. Pas de tir ni de coups contre la porte. Que le silence.

Le pilote était baba. Admettons que sa première rafale en ait dégommé deux. Mais ils avaient été au moins huit, si ce n'était pas dix, dans le couloir.

À moins d'un miracle, il ne pouvait pas les avoir tous descendus. Et, dans la vie, les miracles...

Il se coucha à plat ventre, engagea une balle et s'apprêta pour le baroud d'honneur. Déjà, il pressait la détente. C'est alors que la porte s'arracha de ses gonds et s'affala par terre.

Grimaldi détourna le canon de son arme lorsqu'il reconnut l'auteur de cette entrée inattendue et fracassante. Il battit des paupières. Était-ce bien vrai ? Après tout ce temps passé entre les mains de ses bourreaux ? Au moment où il commençait à perdre espoir ?

Il n'en croyait pas ses yeux. Pourtant, il n'y avait pas d'erreur possible. Ce regard bleu de glace. Ce visage buriné. Cet air terrible. Cette combinaison noire...

— Eh ben, c'est pas trop tôt ! bougonna-t-il dans un demi-sourire.

CHAPITRE XIX

Grimaldi prit Bolan par la manche et chercha à l'entraîner vers la sortie mais le Guerrier résista.

— Il faut que je trouve le hacker, expliqua-t-il.

— Tu me charries, sergent ? s'exclama le pilote.

— Pas du tout. C'est aussi pour ça que je suis ici, Jack. Tu n'as pas oublié ?

— Non, non, je n'ai pas oublié. Mais, toi, n'oublie pas qu'il faut partir d'ici en vitesse. Et puis, d'abord, comment on va s'y prendre ?

— J'ai ma petite idée.

Bolan s'agenouilla et traça des traits sur le sol avec la pointe de son couteau.

— Nous sommes ici, dit-il en montrant un point du labyrinthe qu'il venait de dessiner. Tu passes par là. J'ai fait le ménage, la voie est libre jusqu'à la sortie. Tu ne devrais pas avoir de mauvaises surprises.

Lors de l'entrée en force, les chevrotines du CAWS avaient fait merveille et maintenant, ses chargeurs vides, il goûtait un repos bien mérité dans le recoin où Bolan l'avait abandonné.

— Pour ce qui est de faire le ménage, on peut se fier à toi, ricana Grimaldi.

— Ici, reprit l'Exécuteur en faisant une croix dans la poussière, à une bonne centaine de mètres de la sortie, il paraît qu'il y a un hélico. C'est vraisemblable car, en arrivant, j'ai vu des sentinelles de ce côté-là.

— Je suis d'accord, répondit Grimaldi, hochements de tête à l'appui. Pourquoi mettre des gardes s'il n'y a rien à garder ?

— Exactement. Tu y vas et tu me le trouves. Tu te sens d'attaque ?

— Oui, en pleine forme, repartit Grimaldi avec un sourire malin.

L'Exécuteur ne put s'empêcher d'admirer un tel courage.

— Génial, conclut-il. Pars devant, je te rejoins dans cinq minutes... avec un passager supplémentaire, si tout se passe bien.

— Tu peux compter sur moi, dit Grimaldi, les deux pouces levés en signe d'encouragement. S'il y a un zinc quelque part, je le trouverai.

L'Exécuteur attendit que Grimaldi soit parti pour s'enfoncer plus avant dans le repaire des tueurs. La situation était la suivante : il partait à la recherche de quelqu'un dont il ne savait à peu près rien. À quoi pouvait-il ressembler, ce hacker ? L'islamiste australien avait dit qu'il s'agissait d'un môme – mais Bolan ne savait pas si ça voulait dire douze ans ou quinze ou vingt.

Une chose dont il était sûr : il saurait le reconnaître quand il le verrait.

Bolan se retrouva soudain avec un problème plus urgent à résoudre car une poignée de gardes venait d'apparaître au bout de la galerie, l'arme au poing. Il plongea sur le sol et, en même temps, lâcha une courte rafale avec le pseudo-Galil. Il réussit un assez beau tir groupé, atteignant à hauteur de la poitrine le premier qui se présenta. Certaines balles le transpercèrent pour aller finir leur course dans celui qui se trouvait derrière. La seconde rafale fit exploser une tête.

Bolan se rapprocha en tirant une troisième rafale. Celle-ci se logea dans le cou d'un terroriste, qui entama un grotesque pas de danse sous l'impact. Finalement, il se retrouva adossé contre la paroi, et puis il glissa sur le sol et resta là, les quatre fers en l'air, dans la posture d'un gros insecte flytoxé.

L'Exécuteur plongea juste à temps pour échapper au pire. Un essaim de balles de 9 mm Parabellum siffla juste au-dessus de sa tête. L'une d'elles le piqua à la cuisse en passant. Il fit un roulé-boulé et se retourna juste à temps pour voir deux tueurs qui essayaient de vider sur lui les chargeurs de leurs Ingram MAC-10. L'Ingram est difficile à contrôler à cause de ses invraisemblables cadences de tir. Il faut le connaître et ces deux types-là ne le connaissaient pas bien, car leurs tirs passèrent beaucoup trop haut.

L'Exécuteur épaula le Galil, fit basculer le sélecteur de tir en mode coup par coup et pressa la détente. La première balle cueillit l'un des gardes à la pointe du menton. Sa mâchoire fut réduite en poussière et sa langue en purée. Il tomba à la renverse. Bolan mit deux balles dans la poitrine de l'autre. Le type resta figé un instant, l'Ingram dispersant dans les murs et le plafond ses dernières balles. Enfin, il lâcha son arme et s'effondra.

Le Guerrier se redressa et inspecta sa cuisse. Premier signe encourageant : il pouvait se tenir debout. Et puis, la blessure était en sêton. Indifférent à sa souffrance, il se remit à traquer sa proie.

Continuant sa marche en avant, il arriva devant une porte.

Comme elle était fermée à clé, il y appliqua la semelle de sa chaussure. Elle était faite d'une méchante planche de bois qui craqua à la première poussée. Les gonds cédèrent et la porte valsa contre le mur, juste retenue par deux verrous de sécurité. Bolan entra et fut bluffé par ce qu'il découvrit : des ordinateurs – des ordinateurs absolument partout.

Il y en avait une douzaine, côte à côte sur des tables rudimentaires. Des lumières vertes clignotaient sur les façades. Comme ils n'étaient reliés à aucun écran, Bolan supposa que c'était des serveurs. Deux autres, contre le mur d'en face, ressemblaient à des postes de travail. Il y en avait un dernier, sur un bureau, dont l'écran était en veille.

Bolan examina attentivement les lieux. La pièce paraissait déserte. Mais quelque chose lui disait de se méfier. Il mit tous ses sens en alerte maximum. C'est alors qu'il l'entendit : une respiration contenue et haletante. Cela venait de là-bas dans le coin, sous une table. Bolan passa à côté sans s'arrêter, comme s'il s'intéressait à tout autre chose.

L'autre essaya d'en profiter. Il bondit hors de sa cachette et courut vers la sortie. Mais Bolan s'était attendu à ce tour. Il tendit le bras, rattrapa le fuyard par le col et, profitant de l'élan, le projeta violemment contre le mur pour lui faire comprendre qui était le patron. Puis, il le retourna et découvrit un ado, dix-sept, dix-huit ans, complètement mort de peur.

Bolan lui appuya le canon du Galil contre le front.

— Comment t'appelles-tu ?

— Je ne te dirai rien, répondit le gosse.

Et il cracha à la figure de Bolan. Bolan n'en fit pas un drame. Un mollard n'est pas une balle. Il se contenta de s'essuyer la joue avec le dos de la main.

— En route, petit génie, dit-il en empoignant le bras du jeune homme.

Il s'apprêtait à l'entraîner vers la sortie mais s'arrêta net en voyant le colosse qui barrait le passage. Il reconnut tout de suite le chef de la bande de l'aéroport de Washington. Il était là, une Kalachnikov subcompacte à la main.

Bolan savait que cette espèce de Yeti ferait tout pour l'empêcher d'emmener le gosse, qui était vital pour le Nouveau Front Islamique.

— Laisse-le, saleté d'Amerloque, dit l'homme. Viens te battre avec moi.

— Malik, dit le même, laisse-nous passer, c'est un ordre. Plus tard, nous...

— Non ! s'écria Faqih. C'est maintenant ou jamais !

En poussant un hurlement féroce, il passa à l'attaque, pointant le canon de son AKSU vers la tête de Bolan.

Bolan poussa le jeune homme sur le côté, se baissa pour éviter la rafale du fusil d'assaut et en profita pour donner un grand coup de crosse dans le ventre dudit Faqih. Celui-ci poussa un cri, tituba un peu mais récupéra en un clin d'œil.

De nouveau, il visa la tête de Bolan. Bolan réussit à lui donner un coup de crosse dans le poignet. L'AKSU cracha une courte rafale, dont les balles se perdirent Dieu sait où. Au deuxième coup de crosse de Bolan au même endroit, Faqih lâcha son arme et resta interdit un court instant. Bolan en profita pour lui donner un coup de crosse en pleine bouche. Faqih poussa un grognement, cracha du sang et quelques dents. Bolan faillit sourire en voyant celle qui lui resta accrochée dans la barbe.

Mais Faqih était un terrible gaillard. Vite ressaisi, il tira des replis de son costume un poignard et, avec un rugissement de colère, bondit. Bolan estima que le Galil ne pouvait plus lui servir qu'à une chose maintenant que le combat tournait au corps à corps : il le jeta dans les jambes de Faqih. Le monstre, bras levé, prêt à enfoncer son poignard dans le crâne de Bolan, trébucha. Bolan lui attrapa le bras au passage et tira de toutes ses forces. Le colosse, emporté par son élan, fit un vol plané et atterrit sur le dos. Son crâne cogna sur le sol avec un bruit malsain. Il resta dans les vapes un dixième de seconde. Bolan n'en avait jamais demandé davantage. La tête en arrière, Faqih offrait son cou. Bolan lui écrasa la carotide d'un coup de talon. C'aurait dû suffire. Mais non, Faqih était dur à tuer ! Alors, pendant qu'il s'asphyxiait, Bolan lui prit son couteau et le lui plongea dans le cœur, d'un seul coup.

Faqih tressaillit encore deux ou trois fois, poussa un dernier râle et, enfin, consentit à mourir.

Bolan ramassa son Galil. Puis, il se retourna, cherchant des yeux celui qu'il était venu chercher.

Et il le vit.

La dernière rafale de l'AKSU n'avait pas été perdue pour tout le monde : le jeune hacker était allongé sur le dos, avec son crâne fendu comme une bûche et son génial cerveau répandu sur le sol.

Grimaldi commençait à penser qu'il avait fait le tour de la question et qu'il n'y avait pas plus d'hélico que de beurre en broche. C'est alors qu'il l'aperçut. Ça ne dura qu'une fraction de seconde – une lueur : sans doute le reflet d'un rayon de soleil sur une pale de l'hélice.

Il était si bien camouflé sous un filet que Grimaldi ne l'aurait sans doute jamais déniché sans ce coup de chance.

S'en emparer ne poserait pas de problème. Il y avait quatre sentinelles mais le chargeur de sa Kalachnikov était plein.

Grimaldi sortit de sa cachette et abattit le premier qui se présenta, d'une courte rafale dans le bas-ventre. Le garde régurgita des flots de sang qui étouffèrent ses cris. Les autres sentinelles commencèrent à riposter, réagissant magnifiquement à l'attaque surprise. Grimaldi plongea pour éviter la grêle de balles.

Il se dépêcha de se mettre à couvert derrière un rocher. Lorsqu'il repéra l'un des terroristes, il prit une grande goulée d'air, en expira la moitié et bloqua sa respiration. Puis, il pressa délicatement la détente. La preuve qu'il avait été à bonne école : une seule balle s'en alla fracasser le crâne du malheureux, qui décolla de terre avant de retomber quelques pas plus loin.

Grimaldi décida de changer de position. Il courut tout en tirant pour forcer ses adversaires à rester baissés. Il avait besoin de les fixer jusqu'à ce qu'il voie une bonne occasion de les éliminer. Par malheur, ils se rendirent compte que leur nombre avait diminué de moitié en l'espace d'une minute et décidèrent de battre en retraite.

Grimaldi comprit que, s'ils arrivaient à trouver une bonne position derrière un accident de terrain, ils pourraient le retenir pendant un bon moment.

Risquant le tout pour le tout, il donna la charge. Lorsqu'il surgit de derrière le rocher et les buissons qui lui servaient de rempart, il se fit l'effet d'un cinglé. C'était la première fois de sa vie qu'il faisait quelque chose comme ça. Il se surprit lui-même. Et ses ennemis furent largement aussi surpris que lui.

Ils étaient en train de chercher à se mettre à couvert. Lorsqu'ils entendirent du remue-ménage dans leurs dos, ils se retournèrent. Voyant cet énergumène qui fonçait sur eux en vociférant, ils furent tellement stupéfaits que, même lorsque Grimaldi les arrosa copieusement avec l'AK-47, ils restèrent sans réaction.

Le plus proche fut touché à la cuisse et la hanche, tournoyant sous la brutalité du choc. Deux balles dans la colonne vertébrale finirent le boulot.

Le seul garde qui restait encore n'eut pas le temps de réagir. Il reçut une longue rafale qui lui transforma la poitrine en une bouillie sanglante. Le pilote lui tira encore quelques balles dans la tête, qui emportèrent le sommet du crâne. C'était son côté perfectionniste : il voulait être sûr que les morts qu'il laissait derrière lui ne se relèveraient pas pour lui tirer une balle dans le dos. Le gars s'écroula

et son sang devint marronnasse en se mélangeant à la terre.

Grimaldi se cacha derrière un rocher et attendit, prêt à affronter tous ceux qui viendraient en renfort. Il ne vint personne. Au bout d'une minute, son arme en bandoulière, il courut jusqu'à l'hélicoptère et le débarrassa de son camouflage.

Lorsque ce fut fait, il se rendit compte qu'il n'était pas beaucoup plus avancé. L'hélico était un vieux Cayuse OH-6. Ce modèle était petit, n'avait que peu d'autonomie, mais on y tenait facilement à quatre – ce qui, en l'occurrence, suffisait amplement. Le problème, c'était que l'engin se trouvait trop près de la paroi et que, même avec ses roues, il était trop lourd pour que Grimaldi puisse le déplacer tout seul. Il lui faudrait de l'aide et c'était impossible de prévoir comment l'Exécuteur arriverait, seul ou avec onze mille tueurs à ses trousses, la deuxième hypothèse étant la plus probable.

À ce moment-là, Bolan apparut sur une arête, à la lisière de terrain d'atterrissage. Grimaldi lui fit des grands signes et l'appela... mais il fut bientôt interrompu par un bruit d'armes automatiques. Il n'eut qu'à se retourner pour voir arriver une ribambelle d'assassins. Alors, il reprit sa Kalachnikov.

Tandis que Grimaldi le couvrait, Bolan courut jusqu'à l'héliport de fortune. Il y arriva essoufflé mais sain et sauf.

— Tu n'es pas encore prêt à décoller, champion ? s'étonna-t-il en rejoignant Grimaldi.

— Et toi, tu es seul ? répliqua Grimaldi sur le même ton, en forçant la voix pour se faire entendre par-dessus le bruit de la fusillade.

— Ouais, acquiesça Bolan à contrecœur. Le même, je le tenais... et puis, il a eu la fâcheuse idée de se placer sur la trajectoire d'une rafale d'AKSU.

— Aïe ! fit Grimaldi.

— Comme tu dis !

Les tueurs dévalaient le flanc de la colline et, comme ils avaient tous les avantages – à six ou huit contre un, bien abrités, en surplomb – les chances de survie de Bolan et de Grimaldi étaient à peu près égales à zéro. Mais ils avaient sans doute le temps de s'enfuir.

— On y va ? suggéra Bolan en montrant l'hélico.

— Il faudrait d'abord l'écarter de la paroi, expliqua Grimaldi, et il est trop lourd pour que je puisse y arriver tout seul.

— Je vais te donner un coup de main, répondit le Guerrier.

Grimaldi et lui poussèrent le Cayuse de toutes leurs forces. Les roues de l'hélico obéirent de mauvaise grâce, en grinçant, mais l'engin

finit par se retrouver dans une position où ses rotors ne risquaient pas de se prendre dans le filet ou de cogner dans la paroi. Satisfait, Grimaldi monta dans la cabine et commença à tripoter des manettes.

Lorsqu'ils se retrouvèrent à portée des fusils des tueurs, Bolan s'écarta de l'hélico, essayant d'attirer leurs tirs vers lui. C'était sans doute une patrouille qui rentrait au bercail – peut-être même plusieurs patrouilles, étant donné leur nombre.

Le canon du Galil devint rouge tandis que Bolan vidait chargeur après chargeur. Il ne lui en restait plus qu'un et il n'avait pas descendu plus d'un tiers de la méchante bande. Mais, du moins, il avait réussi à les détourner de l'hélicoptère – c'était toujours ça. Dommage qu'il n'ait pas eu de contact radio avec Grimaldi. Il aurait pu lui dire de décamper et arranger un rendez-vous quelque part.

Le bruit d'une nouvelle fusillade attira l'attention de l'Exécuteur. Il regarda vers le sommet de la colline et vit Saddam Djamal et ses hommes en train de prendre les terroristes à revers. Il en sortait de partout. Bolan entendit les cris de surprise et de douleur. Les moudjahidin s'en donnaient à cœur joie. Ils étaient une cinquantaine mais furieux comme mille.

L'Exécuteur salua de loin le chef de l'Épée de la Foi puis il courut vers l'hélico. Il s'installa sur le siège du copilote et sourit à son ami. Il était heureux de l'avoir sorti de là vivant et en un seul morceau.

Lorsqu'ils furent assez haut pour pouvoir profiter du spectacle, Bolan sortit d'une de ses poches son déclencheur à distance, l'alluma et appuya sur le bouton rouge. Le mur qui dissimulait l'entrée de la grotte explosa et, comme l'Exécuteur s'y connaissait en démo, la falaise fut ébranlée. Les toits des grottes et des galeries s'effondrèrent, écrasant tout.

Lorsque la poussière retomberait, il n'y aurait plus rien là, sinon les séquelles d'un glissement de terrain.

Avant de mettre cap au sud, Grimaldi montra du doigt les rebelles en train de fondre sur les derniers terroristes qui résistaient encore.

— Des potes à toi ? demanda-t-il.

— Tu n'imagines pas à quel point, répondit Bolan.

ÉPILOGUE

Peshawar, Pakistan

Ça leur tomba dessus comme la foudre.

Tilda MacEwan fut réveillée en sursaut par un bruit d'armes automatiques et elle se laissa tomber du lit juste à temps pour ne pas être transformée en passoire.

Ses gardes du corps étaient soit morts soit mourants. Ils avaient été poignardés, étranglés, révolvérisés ou fusillés et elle était sans protection. Les rares qui avaient échappé au carnage cherchaient surtout à sauver leur peau. Sans grand succès.

Le dernier de ses gardes du corps tomba à côté du lit sous lequel elle était cachée. Mort, il la fixait avec ses yeux vides tandis que sa bouche vomissait du sang.

L'image était atroce mais elle réussit à ne pas crier.

Ça ne lui servirait sûrement pas à grand-chose de se cacher. Les assassins allaient fouiller dans tous les coins et recoins jusqu'à ce qu'ils la trouvent – et notamment sous le lit : dans les films d'horreur, comme par un fait exprès, les jeunes filles en détresse finissent toujours planquées sous un lit !

Déjà, elle se considérerait comme morte.

Elle pouvait même s'attendre à ce qu'ils la torturent avant de la tuer.

Et, cette fois, Cooper ne risquait pas de surgir à l'ultime seconde pour la sauver. C'était sans doute écrit quelque part qu'elle devait mourir aujourd'hui. Et l'on ne peut rien contre le destin.

Soudain, le lit parut s'envoler et MacEwan se retrouva face à un barbu au teint olivâtre. Il avait les yeux injectés de sang – cela se voyait bien, même dans la pénombre. Il la regardait avec haine. Lorsqu'il voulut la saisir, elle chercha à lui donner des coups de pieds, mais il n'eut aucune peine à lui immobiliser les jambes.

Et, soudain, sans raison apparente, il tressaillit comme un électrocuté. Les yeux écarquillés, la bouche tordue, il tomba sur elle.

MacEwan sentit quelque chose de chaud et de gluant sur son ventre, qui ne pouvait être que du sang.

La forme qui entra tout à coup par une fenêtre ouverte avait l'air d'un spectre. En fait, c'était Cooper, et il ne rigolait pas.

MacEwan le regarda abattre un par un les assassins qui se trouvaient dans la pièce. Puis, il s'accroupit près d'elle et la regarda tendrement.

— Ça va ?

— Oui, je crois.

— Il y a du sang sur vos vêtements.

— Ce n'est sans doute pas le mien.

— Tant mieux, conclut-il.

Et il lui ordonna de baisser la tête, le temps de tirer trois balles sur le tueur qui venait d'apparaître dans l'encadrement de la porte de la chambre.

Puis, il la prit par la main et l'entraîna vers l'escalier.

— Venez, dit-il. On s'arrache d'ici.

Il l'emmena sur le toit, où un petit hélicoptère noir était en train de se poser. Bolan l'installa sur le siège du copilote et s'assit derrière.

— Jack ! s'exclama MacEwan en voyant Grimaldi. Vous êtes vivant !

Cédant à une impulsion, elle le serra dans ses bras. Il ne dit rien mais ses côtes cassées lui arrachèrent une discrète grimace de douleur.

— Eh oui ! répondit-il sur un ton enjoué. Et vous aussi, apparemment. Encore un coup, le Sergent est arrivé à temps pour vous sauver.

À ces mots, MacEwan regarda Bolan avec un air de tendresse et de gratitude. Et, brusquement, elle redevint grave.

— Au fait, vous avez eu le hacker ?

— Non, répondit laconiquement l'Exécuteur. Il est mort.

— Une balle perdue, expliqua Grimaldi.

— Bah ! fit MacEwan. Morte la bête, morte le venin.

Telle fut son oraison funèbre.

Et le pilote conclut en direction de Mack Bolan :

— C'est pas avec ce genre de modèle réduit que je risque de te ramener à la maison.

Ils rirent tous les deux, devant une jeune femme ahurie de voir les deux hommes qui, après des combats sanglants, se comportaient comme des gamins...